CHARLES BIGOT

Grèce - Turquie
Le Danube



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*,

1886

GRÈCE — TURQUIE

LE DANUBE

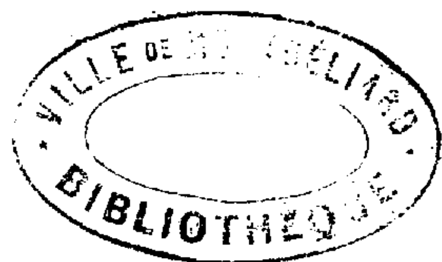
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT

Grèce – Turquie
Le Danube

PAR

CHARLES BIGOT





PARIS
PAUL OLLENDORFF, EDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1886

A

MM. PHILIPPE JOURDE & EUGÈNE LIÉBERT

C'est grâce à votre complaisance à tous deux, mon cher directeur du *Siècle* et mon cher rédacteur en chef du *Gagne-Petit*, que j'ai pu, chose si difficile dans la vie d'un journaliste, quitter Paris durant plus de deux mois et aller revoir bien tranquillement, bien à mon aise, la Grèce et Constantinople. Ce rêve me poursuivait depuis de longues

années, depuis mon retour de l'Ecole d'Athènes.

Vous m'avez permis de réaliser ce rêve. A près de quarante-cinq ans, j'ai, de nouveau, rempli mes yeux de la lumière qui, il y a tantôt vingt ans, les avait enivrés. J'ai revu l'Attique et l'Acropole, la mer Egée et le Bosphore. Comment vous dire ma reconnaissance, sinon en inscrivant vos deux noms en tête de ce volume?

J'y ai réuni les lettres qu'au jour le jour vous envoyait votre collaborateur. Elles me semblaient bien pâles souvent, ces lettres, quand je les écrivais là-bas, quand je comparais au spectacle qui était sous mes yeux l'image que je m'efforçais d'en tracer. Si elles possèdent un petit mérite, il est tout entier dans leur sincérité. J'ai dit ce que j'ai vu et rien que ce que j'ai vu; je me suis, dans la mesure où je l'ai pu, défendu de toute rhétorique. J'ai essayé d'être le voyageur *vrai*. Mais qui peut se flatter d'être ce voyageur *vrai?*

Ce qu'au retour et en me relisant j'ai le mieux senti, c'est que j'avais trop parlé des misères de l'Orient et pas assez de ses splendeurs. La poussière, le mal de mer, les mauvais gîtes et la méchante cuisine, la puanteur des rues de Constantinople, son abominable pavé, sa vermine, ses chiens hurlant dans la nuit, tout cela est trop réel; et qu'est-ce pourtant que tout cela ? Il reste, et cela seul importe, que le panorama de la Corne d'Or est le plus éblouissant des décors de féerie que l'on puisse rêver, que la Mosquée verte de Brousse et le tombeau du sultan Mahomet sont peut-être le plus délicieux régal de couleur dont un œil humain puisse goûter la volupté. Il reste enfin que s'il est un bien sur la terre où l'on puisse croire que l'on a contemplé face à face l'image parfaite de la beauté, c'est à Athènes, sur l'Acropole, quand on vient de franchir les Propylées, quand on a devant soi le Parthénon, et que les regards vont par intervalle, sous le ciel limpide et l'éclatant soleil, du

temple de Pallas-Athéné aux lignes pures du Parnès et de l'Hymette, et de la montagne aux nuances changeantes à la plaine jaune et brûlée, à la mer d'un bleu profond.

CHARLES BIGOT

Paris, le 20 septembre 1885.



GRÈCE — TURQUIE
LE DANUBE

CHAPITRE Ier

DE PARIS A ATHÈNES

Il va faire un peu bien chaud en Orient durant les mois de juin et de juillet! Mais l'Orient et moi, en été, nous sommes, depuis l'Ecole d'Athènes, de vieilles connaissances, et, n'en déplaise aux voyageurs timides, c'est surtout dans la saison du soleil qu'il faut visiter les pays du soleil. Ce qui fait leur vraie beauté, c'est la splendeur de la lumière.

C'est le vendredi 29 mai. Il est sept heures treize minutes à l'horloge intérieure de la gare de Lyon : la locomotive siffle; le rapide nous emporte vers Lyon, puis vers Marseille, et le samedi soir, à cinq

heures, nous voici embarqués à bord du *Mendoza*, un joli navire de la Compagnie des Messageries maritimes, qui porte le nom d'un fleuve de l'Amérique du Sud, et qui doit nous transporter au Pirée. Nous sortons du port et nous regardons cette belle ville de Marseille si bien éclairée aux dernières heures du jour, et dont les maisons s'étagent sur les collines comme sur les gradins d'un magnifique amphithéâtre.

La mer est bleue, tranquille comme un lac; personne ne manque à l'appel au moment où l'on dresse la table. Parmi les passagers, peu nombreux, j'ai le plaisir de rencontrer notre confrère Marius Vachon. Il est chargé d'une mission sur les progrès de l'art industriel en Autriche et en Russie ; mais il a choisi pour s'y rendre le chemin des écoliers, estimant qu'un critique d'art ne doit jamais laisser passer l'occasion de faire un petit tour en Italie. Soirée superbe, nuit splendide, et le lendemain la mer est toujours tranquille et bleue. Nous franchissons sans une secousse les bouches de Bonifacio ; de l'autre côté de la Corse et de la Sardaigne, nous retrouvons toujours le même calme. « Une mer de demoiselles, » dit notre capitaine, le capitaine Pélissier, le plus aimable des hommes et le plus Marseillais

des capitaines, car il est né sur les allées de Meillan.

Lundi à midi nous jetons l'ancre dans le port de Naples ; la mer est toujours unie comme un lac. Cependant le ciel est légèrement voilé de brume ; la rade de Naples n'a pas cet air de fête qui réjouit d'ordinaire les yeux. C'est par un beau jour, c'est surtout à l'heure où le soleil se lève ou à celle où il se couche qu'il faut entrer dans la baie de Naples si l'on veut comprendre le proverbe italien : *Veder Napoli e poi morir*. Mais les Napolitains sont toujours gais. A peine sommes-nous descendus dans la barque qui nous conduit à terre qu'une autre barque s'attache à la nôtre ; elle porte deux musiciens dont l'un joue du violon et l'autre de la guitare ; ils chantent, ils dansent, ils font mille gestes et mille contorsions plus drôles les uns que les autres ; ils finissent par chanter en français : « Et surtout, monsieur, donnez-nous beaucoup d'argent. » Nous arrivons au quai escortés en musique, comme Grippe-Soleil par don Basile au quatrième acte du *Mariage de Figaro*.

L'escale à Naples dure cinq heures. Nous avons le temps de revoir le musée Borbonico ; de faire nos dévotions au Mercure d'Herculanum, à l'Eschine, au Narcisse et au Faune de Pompéi ; puis

de nous faire conduire jusqu'au Pausilipe. Mais il est trop tôt encore : pas un équipage à Chiaja ; Santa Lucia qui, dans une heure ou deux, sera de nouveau si grouillante, est déserte. Beau monde et lazzaroni, tout le monde encore fait la sieste, dans les palais ou dans les taudis des ruelles infectes.

Cinq heures et demie : nous revoici à bord. Nous avons laissé à Naples toute une cargaison d'Italiens rapatriés de Buenos-Ayres, et repris quelques passagers. Ce sont des Italiens et nous nous en apercevons vite, car presque aussitôt on commence à tourmenter l'infortuné piano du bord. La mer est toujours unie comme une glace.

Mardi matin, au réveil, nous sommes près d'entrer dans le détroit de Messine : Scylla et Charybde n'ont rien de farouche. Le canal est tout paisible, l'Etna sans nuages : bon signe, dit le capitaine. Nous allons retrouver de l'autre côté du cap Spartivento, malgré la brume légère qui enveloppe toujours les côtes, le même calme qu'entre la France et la Sicile.

Et, en effet, la mer est toujours belle, toujours unie, plus bleue que jamais, sans la moindre ride, — une vraie mer de demoiselles !

Ah ! la traîtresse, ah ! la coquine, ah ! la scélé-

rate que cette Méditerranée qui vous fait tant d'avances ! C'était bien elle certainement dont avait fait l'expérience le berger dont La Fontaine a dit l'histoire dans une de ses fables. Tout d'un coup nous apercevons un petit nuage, pas même très noir, qui se forme et s'avance sur nous, et en même temps le vent s'élève. En deux minutes, presque en moins de temps qu'il n'en faut pour vous raconter la chose, voilà le nuage qui nous enveloppe ; une ombre pâle nous voile le soleil, la mer se met à moutonner, le vent secoue la tente du *Mendoza* avec des claquements secs.

Ce qu'à partir de ces trois heures de l'après-midi, le mardi, nous avons roulé, jusqu'au mercredi soir, où nous avons doublé le cap Matapan, ce n'est rien de vous le dire, ô mes amis ! Le navire était insuffisamment chargé, n'ayant que cinq cents tonneaux de fret tandis qu'il en peut porter dix-huit cents, et c'est pour cela, paraît-il, que nous roulions si bien ; nous roulions encore d'autant mieux que le capitaine, profitant du vent, avait fait déployer les voiles ; mais ce qui est certain, c'est que pour une cause ou une autre nous roulions admirablement. Tout ce qui à bord était capable d'avoir le mal de mer n'y a pas manqué ; le reste même des passagers a fort mal dormi au

bruit des craquements du navire, à la lumière des éclairs et au milieu des rafales de pluie. Une petite Italienne disait gentiment, le lendemain, qu'elle avait eu grand'peur de faire un plongeon au fond de la mer. Un brave passager, plus ému encore, s'en est allé en chemise, au beau milieu de la nuit, réveiller le second qui ronflait et lui demander s'il n'y avait pas de danger : il paraît qu'il a été fort mal accueilli.

Bref, quand tout s'est un peu apaisé, les passagers aiment à se persuader qu'ils viennent d'affronter une petite tempête. Mais, en fait de tempêtes, le capitaine est exigeant. En trente-trois ans de navigation il n'en a vu que trois, dit-il ; encore ne compte-t-il pas, parmi ces trois, certain coup de mer qui, il y a quatre ans, emporta tout l'avant du *Mendoza* et éteignit sa machine.

Enfin nous doublons le cap Matapan, ce cap Tenare, si redouté des Grecs anciens qu'ils avaient placé là l'une des entrées de l'enfer. Nous sortons de la mer Ionienne pour entrer dans la mer Egée ; le vent tombe, la houle disparaît comme par enchantement ; le calme revient dans les esprits les moins aventureux et dans les estomacs les plus susceptibles. Nos Italiens recommencent à tourmenter le piano. Heureusement, les autres passa-

gers ont si bonne envie de dormir que ce concert ne les trouble pas. Les petites et dures couchettes, larges de 55 centimètres, leur semblent des lits moelleux.

Quand à cinq heures, le jeudi matin, nous nous éveillons, voici devant nous, à notre droite le cap Sunium ; tout près de nous, voici Egine et Calaurie, bientôt Salamine. Nous distinguons vaguement déjà, dans cette petite plaine qui s'appelle l'Attique et qu'enferment les trois montagnes du Parnès, du Pentélique et de l'Hymette, ce rocher de l'Acropole derrière lequel est Athènes. La brume, malheureusement, nous en voile les lignes si pures et si belles. Salut pourtant, terre sainte de l'Attique, toi la vraie mère de l'humanité, toi qui as révélé au monde cette beauté qui est éternelle, parce qu'elle est toute raison et toute harmonie!... Terre de Minerve, salut! Accueille avec bienveillance, mère vénérée, l'enfant qui, depuis seize ans, s'est tant de fois souvenu de toi et a tant de fois souhaité de te revoir!

CHAPITRE II

ATHÈNES

5 juin 1885.

Athènes a bien changé depuis seize ans. De toutes les capitales, elle est à la fois la plus vieille et la plus moderne, et il faut reconnaître que l'Athènes nouvelle commence à jouer très passablement son rôle de capitale.

Au lendemain de la guerre de l'Indépendance, Athènes n'était rien qu'une petite bourgade formée de deux ou trois centaines de misérables maisons s'étageant sans ordre sur la pente nord de la vieille Acropole ; et c'est à Nauplie d'abord qu'au temps de Capo d'Istria le gouvernement helléni-

que s'était installé. A l'avénement d'Othon, en 1833, la capitale fut transportée à Athènes, mais Athènes restait à bâtir. Elle s'est bâtie peu à peu, et assez médiocrement d'abord, car le pays était pauvre. Aux environs de 1870, la population s'élevait à 60,000 habitants environ et l'on y comptait sans trop de peine les maisons un peu élégantes. Athènes a 100,000 habitants aujourd'hui, et la ville neuve qui s'étend chaque jour du côté du Lycabète et dans l'ancien Céramique a, ma foi! très belle mine. Les rues sont larges, les maisons spacieuses et élégantes, et comme en ce pays c'est le marbre qui remplace la pierre toutes ces maisons prennent aisément des airs de palais.

On suit bien ces trois étapes quand, du haut de l'Acropole, on jette sur la ville un regard. D'abord tout près, la vieille bourgade albanaise, toujours misérable et chétive avec ses petites maisons couvertes d'une terrasse. Un peu plus loin, la ville du roi Othon, peu brillante encore et où l'on compte plus de ruelles que de véritables rues. Au delà enfin, la ville neuve, encore toute blanche avec ses hautes maisons dont beaucoup sont ornées de portiques et de colonnes. Les vieux Grecs étaient de grands bâtisseurs et leurs fils se plaisaient à bâtir, eux aussi. Quiconque ici a réussi à faire for-

tune songe aussitôt à étaler cette fortune en s'installant dans une belle maison qui fasse honneur à son propriétaire. Si quelque chose manque à ce peuple, ce n'est point l'amour-propre : en fait de vanité, les Français eux-mêmes n'ont rien à lui remontrer.

Toutes ces maisons modernes d'Athènes font plaisir à regarder. Est-ce prévention favorable ? mais elles me semblent moins bêtes d'aspect en général que la plupart de nos constructions parisiennes actuelles. Chacune diffère volontiers de ses voisines. On dirait qu'ici les architectes ont de l'imagination.

De toutes les maisons d'Athènes, la plus laide est certainement un immense cube de marbre blanc que le roi Othon a fait extraire des carrières du Pentélique, et qui sert, aujourd'hui encore, de palais à son successeur Georges Ier. Un maçon bavarois y a dépensé un million, le plus mal employé à coup sûr de tous les millions gaspillés au dix-neuvième siècle.

Rien de si plat, rien de si monotone que ce soi-disant palais d'une blancheur aveuglante. Le feu y prit il y a deux ou trois ans et l'on put espérer qu'Athènes allait en être débarrassée. Mais les choses affreuses se défendent ici-bas avec une ter-

rible énergie. Le feu dévora à l'intérieur toute une moitié du palais qui n'a point été réparée encore ; il ne put venir à bout d'entamer cette grande muraille de marbre qui se dresse en face du Parthénon, comme une insulte tudesque à Phidias.

Athènes n'a pas seulement aujourd'hui nombre de belles maisons : beaucoup d'autres progrès y ont été accomplis. Athènes a maintenant des tramways, ni plus ni moins que nos grandes villes de l'Occident, qui courent en tous sens le long de ses boulevards ou conduisent aux villages environnants. Elle a même, depuis quelques mois, un tramway à vapeur qui transporte à Phalère, le matin et le soir, les amateurs de bains de mer. Les voitures ne manquaient pas autrefois, mais, il faut bien le dire, elles étaient en général fort malpropres ; de vieilles voitures qui semblaient être venues ici achever leur carrière après de longs services accomplis d'abord en des pays plus favorisés. Aujourd'hui les voitures sont fort propres, des landaus tirés à deux chevaux, et dont les deux moitiés se relèvent ou s'abattent au gré du promeneur : le passe-temps favori des Grecs, même de ceux qui ne sont pas riches, c'est d'aller en voiture et de se faire promener, quatre par quatre, aux lieux où il est de

bon ton de se montrer à l'heure du « gratin. » Vous dire que dans ces landaus on ne trouve pas un peu de poussière, je m'en garderai bien ; la poussière est le grand ennemi de cette contrée que les anciens appelaient déjà « la sèche Attique » et où le vent, en remuant sans cesse la poussière, semble la multiplier encore. Et pourtant, oui, pourtant, il y a moins de poussière aujourd'hui à Athènes qu'autrefois. On balaye les rues ; on fait quelque chose de plus étonnant : on les arrose çà et là. Avant peu on verra peut-être ce prodige, des fontaines à Athènes et où coulera de l'eau véritable !

Vous devinez par tout cela qu'il s'est fait, en ces dernières années, un grand changement dans la fortune publique en Grèce. Naguère encore l'argent y était fort rare, et avant 1870 le taux moyen de l'intérêt de l'argent y était de 18 à 20 0/0. On y prêtait sans usure au denier cinq, et les banquiers à peu près seuls faisaient leurs affaires. De toutes les richesses naturelles que renferme ce pays, presque aucune n'était exploitée ; la terre même le plus souvent était laissée à peu près inculte. Les capitaux étrangers évitaient de venir ici, et quand ils s'en avisaient, il faut bien dire que la chose en général ne leur réussissait

guère. Depuis 1870, il en est autrement. Beaucoup de sociétés se sont fondées. On a construit des routes; on établit des chemins de fer; on dessèche le lac Copaïs; on perce l'isthme de Corinthe; la nouvelle province que le traité de Berlin a donnée à la Grèce, si elle n'a pas satisfait son ambition, a tout au moins singulièrement excité son activité; et depuis que les routes sont sûres et qu'il n'y a plus de brigands ni dans la Grèce du Nord ni dans le Péloponèse, les Athéniens un peu aisés osent voyager et se lancer dans les affaires. On a gagné en dix ans plus d'argent qu'on ne l'avait fait en cinquante auparavant, et l'on a aussi dépensé comme l'on gagnait.

Le malheur c'est qu'ici, comme partout de notre temps, beaucoup de choses se sont faites par la spéculation. On a créé une Bourse à Athènes, et dans les premiers temps tout a marché à merveille. C'était tous les jours quelque entreprise nouvelle se fondant par actions, et le public était ébloui de ces titres passant de main en main, haussant de semaine en semaine; tout le monde s'est cru à la veille d'être plus ou moins millionnaire. Il y a eu une période de fièvre, d'engouement, d'enthousiasme.

On me raconte cette histoire et c'est pour nous

autres Parisiens une vieille histoire. Une affaire était bonne au capital de 500,000 francs : bien vite il s'est trouvé un spéculateur pour la porter au capital de trois millions et en offrir les coupons au public avide. Un autre jour on pratiquait une « fusion », on réunissait deux affaires, trois affaires. Chaque société montrait dans son portefeuille, comme garantie, les titres de deux ou trois autres sociétés. D'une Bourse à l'autre, tous ces titres montaient : Gogo, qui est de tous les pays, s'empressait d'apporter ses petites ou grosses économies et d'échanger ses espèces contre de jolies feuilles de papier dont il voyait la valeur s'élever à vue d'œil..... Et puis il est arrivé ce que vous savez. L'affaire, bonne au capital de 500,000 francs, est devenue détestable au capital de trois millions. Une société a coulé et a entraîné dans sa ruine une seconde, puis une troisième société. Gogo s'est retrouvé, un beau matin, n'ayant dans son tiroir qu'une liasse de papier qui ne représentait plus rien. La Grèce a eu son Union générale, et son krach à la suite, d'autant plus effroyable ici que la fortune publique était moins solidement assise.

C'est là, paraît-il, qu'on en est aujourd'hui. Tel que j'avais connu jadis possesseur d'une belle ai-

sance est nu maintenant comme un petit saint Jean. Tel, fils d'un gros banquier, héritier de huit ou dix millions, a conservé tout juste de quoi ne pas mourir de faim, et de patron est réduit à se faire commis. Les Grecs accusent volontiers les étrangers d'être venus les exploiter et d'avoir emporté leur argent : ces doléances me laissent un peu sceptique. Je les connais de longue date : il faut, je crois, qu'un étranger soit bien malin, non pas pour leur prendre leur argent, mais pour ne pas leur laisser passablement du sien. Les israélites eux-mêmes, qui font si bien leurs affaires dans notre Occident, n'ont jamais réussi à faire fortune ici. La Grèce a voulu marcher trop vite, voilà la vérité ; elle apprend aujourd'hui à ses dépens que la spéculation n'est pas l'industrie et que la multiplication subite des millions est un miracle aussi extraordinaire que celui de la multiplication des pains.

Il faudra en revenir aux règles de la prudence, donner moins au luxe, à la toilette et aux équipages : tout cela paraîtra bien dur, mais il faut se résigner à la nécessité, et j'imagine que dans les prochaines années on bâtira beaucoup moins de nouveaux palais dans le quartier du Céramique.

6 juin.

Je sors du Polytechnion, un musée récemment construit sur la route de Patissia. Je viens de passer la matinée à visiter la collection Schliemann, et j'en sors émerveillé.

Le nom de M. Schliemann retentit pour la première fois en Europe il y a une douzaine d'années. On discutait depuis bien longtemps, entre savants, sur l'emplacement occupé par la vieille ville de Troie. Certains doutaient même que Troie eût jamais existé pour de bon et rangeaient volontiers parmi les personnages légendaires Achille, Hector et Priam, aussi bien que l'aveugle Homère qui a chanté ces héros. On apprit tout à coup que l'emplacement de Troie était retrouvé; un audacieux avait fouillé le sol de la Troade, il en avait fait sortir des débris d'antiques murailles et même des bijoux. Le vieil Ilion n'était donc pas un mythe. Mieux encore, ce n'était pas seulement l'Ilion de Priam qui était retrouvé, mais par-dessous celui-là un Ilion plus ancien, ravagé lui aussi, et bien auparavant, par la conquête et l'incendie.

L'audacieux qui venait ainsi étonner le monde

et dérouter les savants, c'était M. Schliemann. Il a couru, et je crois bien qu'il court encore passablement de légendes sur ce contemporain très vivant. M. Schliemannn est né en Allemagne; il a fait fortune, et une grosse fortune en Amérique. Est-ce dans l'épicerie, est-ce dans le porc salé, est-ce dans les fournitures de la guerre de sécession ? — Là-dessus les récits diffèrent. Une seule chose est sûre, c'est que la fortune est ronde et ne doit rien à personne. Cette fortune faite, M. Schliemann a repassé l'Océan et est revenu dans le vieux monde. La cinquantaine dépassée, il s'est pris soudain d'une belle passion pour l'archéologie et pour le grec ancien. S'il est un savant et un grand clerc en érudition, c'est ce que je laisse aux érudits le soin de déterminer. Mais il a certainement reçu de la nature le génie des fouilles. Comme d'autres, en se promenant, devinent les sources cachées, on dirait que lui, en se promenant sur le sol, flaire les antiquités qu'il renferme. Il a son instinct qui le guide, et plus sûrement que la science la plus consommée.

Ses découvertes en Asie Mineure l'avaient mis en goût d'explorations. Des vaincus il a passé aux vainqueurs et de Priam à Agamemnon. Le fils d'Atrée, le roi des rois de la Grèce, avait régné

à Mycènes ; M. Schliemann s'était juré de retrouver sa trace. Avant lui, on avait essayé déjà de fouiller l'Acropole de Mycènes ; on n'avait rien découvert. On était allé à droite ; M. Schliemann, d'instinct, est allé à gauche, et il a trouvé. Il a mis au jour quatre tombeaux et laissé à la Société archéologique d'Athènes, venue après lui, l'honneur d'en mettre au jour un cinquième.

Depuis ces mémorables trouvailles, M. Schliemann s'est fixé à Athènes. Il s'y est fait construire une maison magnifique avec deux portiques, au premier et au second étage ; il en a orné la façade et le faîte d'une douzaine de statues qui, malheureusement, ne sont pas l'œuvre de Praxitèle ou de Phidias. Il s'est remarié avec une Athénienne qui partage ses goûts archéologiques, et, réconciliant dans sa famille les Grecs et les Troyens, il a, paraît-il, nommé son fils Agamemnon et sa fille Andromaque. Il fouille encore et fouillera longtemps, s'il plaît au grand Jupiter. Récemment il a exploré le tumulus de Marathon, mais sans rien découvrir cette fois. C'est aujourd'hui un vieillard de soixante-sept ou huit ans, mais toujours singulièrement vert et passionné. Il a la foi et l'enthousiasme, et j'imagine qu'il doit être l'un des hommes les plus heureux de

son temps, car il fait ce qu'il aime, il le fait avec passion. Dût-il ne rien ajouter à ses découvertes de Mycènes, elles suffiront à assurer sa mémoire contre l'oubli.

Il est difficile, en effet, de rien imaginer de plus curieux que cette collection rapportée des tombeaux de Mycènes. Les objets trouvés dans les tombeaux y sont disposés en ordre dans les vitrines d'une vaste salle, et on a eu la bonne idée de restituer, aussi exactement que possible, l'intérieur d'un de ces tombeaux. On y voit encore le squelette du mort allongé à sa place, avec ses os dont les jointures se sont disloquées. A droite et à gauche sont placées les armes du guerrier; à ses pieds sont disposés nombre de vases de toute forme et de toute grandeur. Grâce à cette antique habitude d'enterrer avec les morts les objets qui leur avaient appartenu, c'est la vie antique elle-même qui, en fouillant ces tombes, reparaît tout à coup devant nos yeux. Si jamais la postérité viole à son tour nos tombeaux modernes, sa curiosité sera bien attrapée.

Les personnages dont nous voyons ici les os furent sûrement en leur temps de hauts et puissants personnages. Ce n'est pas exagérer sans doute d'imaginer qu'ils ont été, pour le moins,

l'équivalent des rois d'Homère. La richesse de leurs tombes le prouve assez. Tous, quand on est allé les réveiller de leur profond sommeil, avaient le front ceint de feuilles d'or; tous, à peu près, portaient des plaques d'or sur la poitrine; et après la mort on avait moulé leur masque dans une feuille d'or. Des ornements d'or sur leurs vêtements, des anneaux d'or, des sceaux et des coupes d'or, des boîtes à parfums en or, — ce sont là choses qui n'ont jamais été communes, et qui, en ce temps-là surtout, ne devaient guère l'être. Beaucoup de vases aussi, en argent ou en bronze. Mais ceux-ci ont terriblement souffert. L'or n'est pas seulement le plus précieux des métaux, il est aussi celui qui résiste le mieux à tous les agents de destruction.

L'art grec est bien loin, dans tous ces ouvrages, de ce qu'il sera quelques siècles plus tard. C'est par le repoussé surtout que l'on donnait alors au métal la forme artistique. La main des ouvriers est souvent gauche encore; et quand ils essayent d'exprimer la figure humaine, ou même de représenter des animaux, leur maladresse les trahit. On voit déjà pourtant se manifester cet instinct de l'imitation qui est la source de tout art. On imite les feuillages ou les fleurs; voici des papillons, des

seiches et des poulpes fort reconnaissables. L'art de l'incrustation des métaux est connu déjà. Deux fourreaux de poignards nous montrent de véritables tableaux exécutés avec des incrustations d'or et d'argent dans le bronze, vraiment extraordinaires, si l'on songe à l'époque à laquelle ils remontent. L'un de ces tableaux nous présente des guerriers chassant des lions; ailleurs nous voyons un lion poursuivant une troupe de cerfs et ayant saisi l'un d'eux qu'il déchire. Benvenuto Cellini eût été bien surpris, sans doute, s'il eût vu de quoi étaient capables ses prédécesseurs, près de trois mille ans avant lui.

Beaucoup d'armes dans ces tombeaux; beaucoup d'épées et de poignards. C'étaient évidemment de grands chasseurs d'hommes que ces rois de Mycènes. Ces épées, qui ne diffèrent guère pour la longueur ni la forme de nos plus belles épées modernes, ont été sans doute plus d'une fois teintes de sang; et quand leurs maîtres rêvaient d'une autre vie après la vie d'ici-bas, sans doute ils se figuraient que, là encore, ils livreraient de beaux combats et que leurs ombres manieraient encore ces épées.

Et maintenant, quelle date peut-on assigner à ces restes du passé? On a depuis six ou sept ans

bien discuté à ce propos, à Athènes, en Allemagne, à l'Institut de France, en Angleterre. L'opinion qui semble aujourd'hui prévaloir, c'est qu'à Mycènes M. Schliemann est remonté plus haut qu'Agamemnon, comme à Troie il avait remonté plus haut que Priam. Quand on rapproche d'autres objets connus les objets trouvés à Mycènes, c'est avec l'art lydien qu'ils semblent avoir le plus de ressemblance. L'influence de la Phénicie et de l'Egypte ne se fait pas sentir encore ; rien non plus qui fasse songer ou aux Doriens ou aux Ioniens. C'est alors qu'on se rappelle les légendes helléniques qui font venir de la Lydie et de la Carie des personnages comme Bellérophon. Probablement une invasion venue du sud de l'Asie Mineure s'était, à travers l'Archipel, répandue jusqu'à cette partie du Péloponèse, et nous avons ici la trace qu'elle a laissée de son passage.

Si cette explication est la bonne, et je me garderai bien de trancher ce gros débat, ce n'est pas de l'époque de la guerre de Troie que dateraient les tombeaux de Mycènes ; ils remonteraient beaucoup plus haut encore, à un siècle, deux siècles peut-être, auparavant. Rien jusqu'ici, parmi les monuments de l'histoire hellénique, ne nous permettait de reculer aussi loin dans le passé.

En voilà assez pour montrer l'inappréciable intérêt de cette collection. Elle est pour la connaissance de la Grèce héroïque ce que sont, par exemple, pour la connaissance de la vie romaine au premier siècle de notre ère, les découvertes de Pompéi. En regardant ces vitrines de la collection Schliemann, ce sont les vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* qui reviennent sans cesse à l'esprit. Presque tous les objets nommés dans la langue d'Homère, nous les voyons ici, de nos yeux. Ces œuvres d'art, ces travaux d'orfèvrerie, ces ornements de parure, ces vases, ces bijoux, ces armes que le vieux poète décrit avec tant de complaisance, si le règlement du Musée nous interdit de les toucher, et si d'ailleurs les vitrines nous en empêchent, nos yeux du moins les saisissent. Ainsi ce que l'on avait cru si longtemps invention du poète, merveilles nées de son imagination, tout cela existait bien réellement autour de lui et il n'a fait que décrire, avec une admirable précision, ce qu'il avait sous les yeux. Il faudra que les sceptiques les plus endurcis se résignent à la fin à croire à l'existence d'Homère; mais en attendant, quelle admirable publication nous ferait, et combien nouvelle, combien intéressante et vivante, l'éditeur intelligent qui nous offrirait une *Iliade* et une *Odyssée* illus-

trées presque à chaque page à l'aide des tombeaux de Mycènes !

7 juin.

Si quelqu'un veut voir les derniers des Palikares athéniens, il faut qu'il se presse. Le Palikare, c'est le Grec conservant le costume national ou plutôt le costume albanais, que portaient les combattants de la guerre de l'Indépendance, ce costume tant de fois représenté par nos peintres romantiques et que porte le giaour de Delacroix, dans l'admirable tableau le *Combat du giaour et du pacha :* veste rouge brodée d'or, jupe blanche à petits plis qui se nomme la fustanelle, guêtres rouges et brodées d'or serrant la jambe comme la cnémide des héros d'Homère, babouches aux pieds, et sur la tête une calotte rouge d'où pend un long gland d'or. Parfois la veste est bleue, et alors les guêtres sont bleues aussi.

Les Palikares étaient nombreux il y a quelques années encore ; Athènes en comptait bien douze ou quinze cents ; s'il en reste une centaine à l'heure présente, c'est le bout du monde. Le vieux costume, paraît-il, se défend encore dans les provin-

ces; mais à Athènes il a fait son temps. Certains vieillards obstinés lui restent fidèles, mais leurs fils y ont renoncé : encore un peu de temps et le costume du Palikare aura pris sa place parmi les curiosités historiques.

C'est que ce costume coûtait fort cher. Il fallait des mois, des années même, pour broder la veste et les guêtres brochées d'or. Quelques mètres de drap, et vingt-quatre heures d'ouvrage à un tailleur, il n'en faut pas davantage pour faire un costume de notre Occident. Une belle veste, il fallait être riche pour se l'offrir, si l'on n'avait eu la chance de la recevoir en héritage. Mais tout le monde à peu près est égal devant un complet de la Belle-Jardinière; et s'il est un pays qui aime l'égalité, au moins autant que la France, c'est bien la Grèce. Il faut ajouter que la veste était terriblement lourde à porter, surtout pendant les mois d'été.

Ce n'est pas un costume seulement qui disparaît, c'est quelque chose de plus. Le Palikare était un type d'homme particulier, le type du Grec d'une autre génération, que remplace une génération nouvelle.

Le Palikare, c'était le Klephte de l'âge héroïque ou le fils du Klephte. Il s'était longtemps promené

dans la montagne, son long fusil sur l'épaule, avec sa large ceinture enfermant tout un arsenal de pistolets et de couteaux. La paix venue, il était descendu dans la ville; il avait laissé son fusil, mais il gardait toujours à la ceinture son arsenal de couteaux et de pistolets. Les pistolets étaient-ils chargés? Je l'ignore; les couteaux ne servaient plus guère qu'à découper le pain bourgeoisement ou de temps en temps un quartier d'agneau : mais pour un empire le Palikare n'eût pas renoncé à se montrer dans cet attirail guerrier. Il jouissait de sa liberté conquise; il marchait avec un air de gloire, grave et superbe, par les rues, s'offrant à l'admiration de tous et ne se refusant pas la sienne.

Que faisait le Palikare? Rien. Il eût considéré comme au-dessous de lui, comme indigne d'un homme libre, tout travail manuel, toute industrie, toute profession. L'homme libre, c'est celui qui se promène sous le soleil, sans autre maître que sa propre fantaisie, véritable roi de la création. Le Palikare était beau avec sa taille élégante et mince, son riche vêtement, sa fustanelle blanche, sa longue moustache noire et son menton toujours soigneusement rasé. Il n'ignorait aucun de ses avantages; on le voyait avancer en homme qui se sent

sous le regard de tous. Il était fier de sa taille élancée et de sa tournure élégante et martiale, fier de ce qu'il avait fait ou tout simplement de ce qu'avaient fait ses pères. La coquetterie en Grèce n'était pas du côté des femmes, presque toujours enfermées dans la maison; elle était tout entière du côté des hommes. Le Palikare était un coq.

De quoi vivait le Palikare? C'était là un grand mystère. A cinq heures du matin, on le rencontrait du côté de l'Agora, c'est-à-dire du marché, déjà sous les armes, dans son unique et éternelle toilette, aussi propre que s'il sortait d'une boîte, roulant sa cigarette, longue et grosse comme l'index. Puis on le retrouvait à la porte d'un café, aspirant la fumée d'un narghilé en compagnie de quelques amis, un grand verre d'eau et une petite tasse de café à côté de lui. La chaleur venue, il disparaissait on ne sait où; il reparaissait vers quatre heures dans la rue d'Hermès ou d'Eole; et jusqu'à la nuit venue il continuait à se promener.

Se promener, fumer, causer, causer surtout, c'était là toute sa vie; et le grand objet de ses conversations, c'était la politique. Le Palikare faisait et défaisait dix fois le jour les ministères; il jugeait

sévèrement les députés ; il n'épargnait pas les critiques au roi. La « grande idée » surtout, la conquête de Constantinople et la reconstitution de l'empire d'Orient, occupaient ses loisirs. Il reconquérait la Thessalie, l'Epire et la Macédoine ; il affranchissait la Crète ; il rejetait les Turcs de l'autre côté du Bosphore ; il ne s'en tenait pas là, il les chassait également de l'Asie Mineure qui, elle aussi, est une province grecque. Il gourmandait tour à tour la France, l'Angleterre et la Russie, qui négligeaient leur principal devoir, les affaires de la Grèce, la grande nation.

Tel était le Palikare. Il s'en va ; et pour la Grèce je ne saurais beaucoup le regretter. Il eût continué longtemps à se promener, à fumer et à pérorer sans avancer beaucoup les affaires de son pays. S'il n'y eût eu que lui, la Grèce n'aurait encore ni routes ni chemins de fer ; en revanche, je crois bien qu'elle aurait toujours des brigands. Le Palikare eût, durant des générations et des générations, pourfendu en imagination le Turc : il n'eût pas avancé d'une heure le décès de « l'homme malade. »

Le Grec vraiment utile à son pays, celui aux mains duquel est l'avenir, c'est celui qui, en rompant avec le costume albanais, en adoptant les

habits occidentaux, a résolument aussi adopté les mœurs de l'Occident. C'est celui qui s'est mis bravement à la besogne; celui qui s'est fait marchand, négociant, agriculteur, industriel; qui, je le crains, est moins absolument sobre peut-être et moins édifiant de mœurs que le vieux Palikare, mais qui, précisément parce qu'il a plus de besoins, apporte aussi plus de zèle à sa besogne. Il parle moins des Turcs, quoique lui non plus ne les aime guère; il s'occupe moins de politique et même estime médiocrement les politiciens; mais il s'enrichit et enrichit le pays. Il a beaucoup fait déjà, bien qu'il lui reste plus à faire encore. C'est à lui que la Grèce devra, avant trente années d'ici seulement, d'avoir pris en Orient la place à laquelle elle a droit.

Je te regrette pourtant, en dépit de tous tes défauts, vieux Palikare! Tu perdais, il est vrai, royalement tes journées; tu te faisais de l'Europe et du monde de bien étranges idées; tu raisonnais et déraisonnais bien singulièrement sur toutes choses; tu disais les trois cent soixante-cinq jours de l'année bien des paroles inutiles et que le vent emportait; — mais il faut te rendre cette justice: oui, tu étais beau!

C'était plaisir de te rencontrer par les rues, grave

et superbe, portant en ta personne tant de siècles de gloire nationale et répondant au nom de Thémistocle, de Démosthène ou de Sophocle. Tu avais ta physionomie bien à toi; tu n'étais pas l'homme qu'on a rencontré la veille, qu'on rencontrera le lendemain à Paris, à Londres ou à Naples. Aujourd'hui même, hélas! quand parfois je te retrouve encore ici je te reconnais à peine! Si tu ne laisses pas, comme la jeune Grèce, pousser toute ta barbe ou croître des cotelettes sur tes joues; si tu t'obstines à ne porter que ta moustache guerrière, si tu es resté fidèle à la veste, à la fustanelle et aux guêtres, si tu te pavanes toujours d'une façon magnifique, voilà que tu as renoncé à ta belle calotte à gland, pour te coiffer d'un affreux chapeau de paille!

Tu as fait pis encore : voici que tu as abandonné la panoplie qui, jadis, ne te quittait pas. C'est en vain que je cherche maintenant à ta ceinture tes pistolets à pierre et tes longs conteaux à manche de corne...

Toi aussi, vieux Palikare! tu as abdiqué avant de mourir.

8 juin.

On ne connaît pas bien un pays si l'on ne sait comment il se nourrit, et j'estime que l'un des devoirs du touriste est partout de faire une visite au marché. Levons-nous donc au petit matin et promenons-nous du côté de ce qu'on nomme ici l'Agora.

Ce marché était jadis presque au centre de la ville, dans un bazar couvert de toile, aux environs de la Tour des Vents. Mais le bazar a brûlé il y a quelques années et les « halles » d'Athènes sont aujourd'hui beaucoup plus loin, dans le quartier du Céramique. On continue pourtant à vendre beaucoup dans le voisinage de l'ancien bazar, dans la rue d'Eole, et dans les ruelles adjacentes. C'est toujours là qu'une bonne partie de la ville vient s'approvisionner.

Vous ne trouverez ici ou là, à peu près, aucune femme, ni servante ni bourgeoise. Ce sont les hommes qui font le marché, comme ce sont eux qui vendent dans toutes les boutiques. Mais si l'anse du panier des cuisinières est chose inconnue, les cuisiniers grecs ne s'entendent pas moins bien

à majorer le prix des achats. J'en ai su quelque chose au temps où j'étais le « massier » de l'Ecole d'Athènes. L'homme achète, non sans avoir longtemps marchandé ; mais, bourgeois ou cuisinier, il se ferait scrupule de se montrer avec un panier et de rapporter lui-même ses acquisitions ; des douzaines de gamins de dix ou onze ans sont là pour faire cette besogne ; on leur donne deux ou trois sous pour rapporter à la maison la provision de la journée.

Le marché n'est pas très bien approvisionné. La viande, plus abondante et de qualité meilleure, cependant, depuis que la Thessalie est devenue province grecque, n'a rien de fort appétissant. Le poisson est de qualité excellente et l'on comprend que les Athéniens d'autrefois fussent friands de poisson surtout. Mais le poisson frais est toujours rare et relativement cher. Ce dont le menu peuple se nourrit surtout, avec les courges, les olives noires, les oignons et les grosses gousses d'ail, que l'on aperçoit à profusion, et que des marchands ambulants, accompagnés d'un âne, promènent par toutes les rues et par toutes les ruelles, ce sont des petits poissons séchés au soleil, dont l'odeur remplit tout le quartier et avec lesquels un enfant de l'Occident n'éprouve aucun désir de

faire une plus intime connaissance. On voit aussi, dans de grands tonneaux, nager au milieu d'un liquide trouble certaines substances blanchâtres inquiétantes, dont je n'ai pas trop cherché à déterminer la nature. Assez peu de légumes, et parmi ces légumes, surtout des haricots, et ces « bamies » qu'à Marseille on appelle les cornes grecques. Les tomates commencent à se montrer, rouges, luisantes, grosses comme le poing. Les boutiques devant lesquelles on s'arrête le plus volontiers sont les boutiques de fruits. Çà et là quelques fraises, de petits abricots gros comme le pouce, plus souvent cotonneux, des prunes qui n'ont pas grand goût, des cerises superbes et excellentes. Et voici, par tas énormes, les citrons d'un jaune clair, et les oranges d'un jaune foncé. Ce sont les deux notes gaies à l'œil du marché. Nous sommes à la saison où les oranges sont vraiment exquises, pleines de jus encore, et n'ayant plus la moindre acidité. Bientôt va venir la saison des figues, de ces figues blanches d'Athènes, plus délicieuses même que nos figues provençales. Puis viendra, dès le milieu de juillet, le raisin, qui est bien supérieur même à notre chasselas de Fontainebleau; surtout ce raisin sans pépins, qu'on appelle en Orient la sultanine. Je n'aurai,

malheureusement, cette année, le temps de goûter ici ni les figues ni le raisin.

La chose vraiment redoutable, pour nous autres Français, c'est la cuisine grecque, moins redoutable cependant que la cuisine espagnole. Il m'est impossible de croire que la cuisine des Athéniens anciens, si élégants, si artistes, et gourmands aussi, — Aristophane s'est chargé de nous l'apprendre, — ressemblât à celle de leurs petits-fils. Mangez le poisson bouilli, il est parfait ; mais gardez-vous de toucher à la sauce que l'on vous offre en même temps. Prenez aussi dans tous les plats qui suivent, à la table d'hôte, une tranche de viande, et choisissez celle qui a, le moins possible, touché la sauce qui remplit le fond du plat. La sauce grecque, toujours la même à peu près, peut se définir, l'art de gâter tout ce que l'on accommode. C'est un mélange hétéroclite d'huile odorante, de tomates, d'oignon et d'ail.

L'Attique fournirait pourtant une huile excellente, si l'on voulait prendre la peine de la bien faire ; mais ce soin n'est point venu encore. Pour ma part, à chaque repas, je refais tout bas, la prière de M. Renan sur l'Acropole. La mienne est plus courte, plus prosaïque aussi, et cette prière la voici : « O Pallas-Athéné qui as donné l'oli-

d'hui déjà, le commerce des raisins secs, dont Patras est le centre, est devenu pour la Grèce le principal article d'exportation.

Comme l'Italien, comme le Turc, le Grec a un faible pour les gâteaux, les confitures et les sucreries. Le nombre des confiseries d'Athènes est considérable, et dans tous les cafés, plus nombreux encore à proportion à Athènes qu'à Paris, on vend des gâteaux et de ces pâtes parfumées à la rose et à toutes sortes d'essences qu'on appelle des *loukoums*. Partout aussi dans les rues on rencontre des marchands, offrant dans de petites échoppes, ou sur des éventaires qu'ils promènent avec eux, des pois chiches, des pistaches, des manières de dragées ou de pralines. On en achète pour un sou plein un petit cornet. Les mouches ne manquent pas de s'y promener en toute liberté; mais à cela beaucoup de gens, dans le peuple surtout, ne regardent guère ici. Je n'ai pas poussé la vaillance jusqu'à examiner, par moi-même, ce que peut valoir cette confiserie ambulante. Quant aux pâtisseries, si le goût du beurre de chèvre ne vous effraie pas, elles peuvent avoir des chances de vous agréer.

On prend des glaces ici, on en prend beaucoup, et elles sont bonnes. C'est le luxe favori. Tel

vier à la Grèce ancienne, enseigne aux Grecs modernes l'art de fabriquer l'huile... »

Ce que l'on buvait, surtout à Athènes et par toute la Grèce, il y a quinze ans, c'est un vin appelé le vin « résiné, » c'est-à-dire le vin à la résine. Les caves étant chose inconnue, et les outres de peaux de chèvre étant les seuls tonneaux en usage, il fallait, pour empêcher le vin de se corrompre, y mettre force poix. J'ai vu des braves se faire à ce vin résiné, et je les ai toujours enviés et admirés. En le goûtant, on croyait boire de la térébenthine, et plus on y versait d'eau, plus il semblait que le goût de térébenthine augmentât.

Aujourd'hui, la Grèce a des vins fort buvables, entre autres le vin blanc de l'Attique, et le vin rouge de l'Acro-Corinthe. On plante des vignes de toutes parts, et, dans ce sol sec et pierreux, elles croissent à merveille. On a pu jusqu'ici empêcher le phylloxera de les dévaster. Quelques viticulteurs intelligents sont venus étudier en France nos procédés de fabrication de vin. Avant peu d'années, le vin sera une des plus grandes richesses de la Grèce, et l'on y fera des vins excellents, comparables aux meilleurs rancios de nos Pyrénées-Orientales, ou aux vins des plus renommés de la Sicile, de l'Espagne ou du Portugal. Aujour-

qui aura dîné de deux sardines, d'une courge et d'un grand morceau de pain, ira, à l'heure de la promenade, savourer par petites cuillerées une glace à l'ananas, à la fraise ou à la pistache.

De liqueurs ni d'apéritifs on n'en consomme guère en Grèce. Je n'ai vu devant aucun café fabriquer aucune absinthe. Tout au plus ai-je aperçu çà et là, dans quelques verres, un liquide brunâtre qui pouvait être du bitter ou de l'amer Picon. La seule liqueur nationale, c'est le mastic, sorte de liqueur faite avec la gomme d'une espèce de lentisque, et où domine un goût d'anis. On en verse un petit verre dans un grand verre d'eau à laquelle elle communique une légère teinte d'opale et un petit goût qui n'est point trop désagréable.

Son grand mérite, c'est surtout de permettre de boire impunément, si chaud que l'on puisse avoir, un verre d'eau fraîche, en un pays où il n'est pas rare de voir, pendant deux ou trois mois, une température constante de trente-cinq degrés de chaleur, et où la poussière que l'on avale sans cesse, contribue autant que la chaleur et l'éternelle cigarette, à donner grande envie de se désaltérer souvent.

La boisson favorite de la Grèce avec les grands

verres d'eau fraîche, c'est le café, ce café d'Orient fait avec une pincée de café broyé en poudre et une pincée de sucre. La tasse est toujours recouverte d'une mousse crêmeuse, cette mousse qui chez nous reste toujours perdue dans le filtre, et qui est, par excellence, la partie parfumée du café. Tous ceux qui ont visité l'Orient ou l'Algérie connaissent bien ce café léger, moins clair que le nôtre, mais certainement plus délicat et plus savoureux. Il a ce grand mérite qu'il n'irrite pas les nerfs; on en peut prendre à toute heure et autant de tasses que l'on veut, sans avoir à craindre de ne pas dormir ensuite.

Edmond About, dans la *Grèce contemporaine*, a donné la recette de ce café d'Orient, telle qu'il la tenait de Petro, notre excellent et brave domestique de l'école d'Athènes, qui faisait bien certainement le meilleur café qu'ait jamais fait un Athénien. Je voudrais donner à mon tour la recette pour faire la limonade, telle que je la tiens de ce même bon Petro, qui faisait la limonade aussi bien que le café. Hélas! ce bon vieux Petro que nous aimions tant, qui était si fidèle et si dévoué, je ne l'ai plus retrouvé en venant ici.

Pour faire une bonne limonade, il faut deux verres. Dans l'un vous exprimez le jus du citron

et vous avez grand soin, avec une cuiller, d'écraser toutes les vésicules qui seraient restées intactes. C'est alors que le second verre commence à jouer son rôle : tenant l'un d'une main, le second de l'autre, vous faites huit ou dix fois passer d'un verre dans l'autre le jus du citron. C'est ce mouvement qui fait le fondu et la délicatesse de la limonade. C'est là, pour parler la langue des pharmaciens, le *fac secundum artem* de l'opération. C'est le tour de main — c'est le secret! Vous ajoutez ensuite, dans les proportions convenables, le sucre et l'eau; et s'il reste à la surface quelques vésicules qui surnagent ou quelques pellicules, vous les enlevez soigneusement. Essayez de la recette, amis lecteurs, et vous me direz si elle n'est pas vraiment excellente!

Hélas! tout s'en va, tout se perd, et, dans ce que l'on appelle le progrès, le mieux est souvent l'ennemi du bien. Quand aujourd'hui dans un café d'Athènes on demande une limonade, ce qu'on vous apporte le plus souvent, ce n'est plus une limonade onctueuse et moelleuse, faite à la main avec un citron frais. — Non : c'est une demi-bouteille fermée avec un tampon de caoutchouc, fabriquée à la machine avec de l'acide citrique et de l'acide carbonique ; une limonade qui

mousse; une limonade gazeuse qui vous fait songer aux inventions pharmaceutiques de M. Rogé.

9 juin.

Mener, en ce pays, où l'été dure six mois, et où la température varie alors entre trente et trente-cinq degrés, la vie que nous menons à Paris, serait chose absolument folle. Aussi les habitudes sont-elles toutes différentes. Un vrai Grec se lève régulièrement à quatre heures du matin, une petite demi-heure avant le soleil. Nous qui nous levons, à notre grand étonnement, aux environs de cinq heures et demie, nous sommes ici de vrais paresseux. Ces premières heures de la matinée sont d'ailleurs vraiment délicieuses. La nuit a rafraîchi l'atmosphère; on respire un air vif et fortifiant; et lors même qu'on a eu, dans la nuit, quelques batailles à livrer avec les insupportables moustiques, toute fatigue est bien vite oubliée. La belle lumière qui entre dans les yeux met de la joie dans l'esprit. On sort, on se promène, on monte à l'Acropole. J'entends les étrangers, car, pour leur compte, les Athéniens n'y montent

guère; ils font comme nous, qui connaissons moins bien Paris et ses monuments que les touristes de toutes les nations. Les Athéniens, le matin, vont plus volontiers, soit par le chemin de fer, soit par le tramway à vapeur, prendre un bain de mer à la baie de Phalère, qui se trouve à une lieue d'ici. Vers neuf heures, le soleil est déjà dans toute sa force; la lumière devient aveuglante; la poussière — il y en a souvent sur les routes et par les rues une hauteur de huit ou dix centimètres — s'élève en tourbillons au souffle de la brise ou au mouvement d'une voiture qui passe. C'est l'heure de rentrer chez soi. Les plus vaillants restent jusqu'à dix ou onze heures ; mais de onze heures du matin à quatre heures de l'après-midi, toute circulation est comme interrompue.

On déjeune à midi, c'est la règle générale; et, après le déjeuner, vient la sieste, que chacun prolonge, suivant le tempérament, depuis une demi-heure jusqu'à deux heures. Il faut toute la candeur d'un étranger pour s'aviser d'entrer dans une boutique aux environs de deux heures de l'après-midi et se flatter de trouver quelqu'un disposé à le servir.

A quatre heures, la grosse chaleur est tombée ; la brise de la mer se fait doucement sentir ; les vo-

lets des fenêtres, consciencieusement fermés toute la journée, ne s'ouvrent pas encore, mais les habitants recommencent à sortir des maisons. C'est l'heure de la promenade. On s'habille, on fait toilette, on se montre ; on sort pour voir et pour être vu, et ici, comme en Italie, personne ne se néglige.

Il y a quinze ans l'endroit, « fashionable » de la promenade, c'était la route de Patissia. La mode a changé. L'endroit où il faut se faire voir aujourd'hui, ce sont les environs du temple de Jupiter Olympien, entre le jardin du roi et ce pauvre Ilissus toujours aussi altéré pour le moins que le Mansanarès. Il n'est pas d'endroit plus nu, plus désolé, plus brûlé du soleil et plus poudreux ; mais c'est là que le bon ton ordonne de se montrer à l'heure présente, et les arrêts du bon ton ne sont pas de ceux que l'on discute. C'est là que les cavaliers, toujours désireux d'occuper d'eux le public, viennent faire caracoler leurs montures, c'est là que défilent les équipages.

C'est le luxe des gens riches de se promener en landau ouvert, à deux chevaux, et d'étaler un bel équipage ; et ceux qui n'ont pas de voitures à eux en louent volontiers. Le promenade en voiture est une des grosses dépenses des Athéniens

comme des Italiens. Vous devinez cependant que le nombre des piétons est toujours le plus considérable.

Bientôt tous les cafés — je veux dire les trottoirs placés devant les cafés et couverts de petites tables — regorgent de clients. On fume d'innombrables cigarettes. On boit des limonades et des tasses de café. Les défenseurs des anciennes traditions restent fidèles au narghilé et aspirent, au bout d'un long tuyau, l'âcre fumée du *toumbeki*. C'est alors surtout que l'on cause et que tout bon Athénien se transforme en un journal vivant qui colporte les nouvelles et les cancans du jour.

Ce qui, dans cette foule qui circule, frappe le plus un Français, c'est le petit nombre de femmes que l'on rencontre. C'est tout à fait par exception que vous verrez une femme assise devant un café, et si vous en voyez une, tenez pour certain qu'elle est une étrangère. C'est tout à fait par exception aussi que vous verrez une femme se promenant sur un trottoir. La femme grecque riche et qui imite les mœurs de l'Occident se promène en voiture; la femme du peuple ou la petite bourgeoise reste à la maison, suivant les habitudes du gynécée antique, et quand elle sort par hasard, ce n'est

guère avec son mari, c'est en compagnie d'autres femmes, et suivie de ses enfants.

Vers six heures de l'après-midi, trois fois la semaine, la foule se porte volontiers sur la place de la Constitution, près du palais du roi. On vient écouter le concert de la musique militaire. L'orchestre me semble avoir fait quelques progrès depuis une quinzaine d'années. La musique grecque antique exciterait-elle notre admiration, comme l'architecture ou la sculpture? Il faut bien le supposer, ne fût-ce que par respect. Mais de tous les arts, celui pour lequel les Grecs modernes semblent avoir le moins de dispositions, en dépit des nombreux pianos que les jeunes filles tourmentent ici comme partout, c'est bien certainement la musique.

Le soleil se couche, et le crépuscule est court ici. Une demi-heure après que le soleil a disparu, il fait nuit close. Peu à peu, les promeneurs s'éclaircissent, les rues redeviennent désertes, les Athéniens rentrent chez eux et dînent. Après dîner on ne sort plus. On ouvre enfin les fenêtres, on s'assied sur les terrasses, on respire la fraîcheur du soir. C'est le moment ici où se font les visites; non pas, sans doute, les visites officielles et de cérémonie, mais les visites de famille et d'amis in-

times. A tout venant, on offre une cuillerée de confitures et une tasse de café, accompagnée, ce qui en Grèce ne manque jamais, d'un grand verre d'eau fraîche. Une heure, deux heures, se passent ainsi à bavarder; puis, peu à peu, les fenêtres se ferment, les lumières s'éteignent. A minuit au plus tard, Athènes s'endort jusqu'au prochain soleil levant.

Je vous disais que l'on va volontiers le matin à Phalère. On y va plus encore, en cette saison, vers la fin du jour. C'est qu'à Phalère la brise de la mer est plus vive encore, les soirées plus fraîches qu'à Athènes. On s'y baigne ou l'on ne s'y baigne pas. On s'y promène au bord de cette mer sans flux ni reflux, presque toujours si unie en cette saison. On y dîne volontiers. On y assiste à des spectacles en plein air où alternent les représentations grecques et les représentations de nos opérettes. Je ne sais si nous avons à tirer vanité de ce genre de succès, mais c'est incontestablement l'opérette française qui est le plus en faveur.

Athènes, à ces mêmes heures de la soirée, a pourtant un théâtre qui fait concurrence à celui de Phalère; pour l'instant — excusez du peu! — ce n'est rien moins que le grand Opéra. A vrai dire, ce grand Opéra ne fait aucun tort

au monument de M. Garnier. Si, par malheur, l'impresario s'y ruine, il n'en pourra pas accuser les frais que lui impose le monument. Point de grand escalier, point de foyer, point de couloirs. La salle se compose simplement d'une enceinte de planches dans laquelle sont rangés une série de bancs, et dont le bon Dieu, avec ses étoiles, s'est chargé de décorer le plafond. Une scène élevée d'une couple de mètres, devant laquelle sont assis une vingtaine de musiciens, et sur laquelle retombe un rideau à la fin de chaque acte, voilà tout ce que l'architecte a eu la peine de construire et ce qui s'appelle du beau nom de Théâtre-Olympien. La *Norma*, de Bellini, et ce *Ruy Blas* italien que Victor Hugo n'a jamais permis de réprésenter en France, voilà pour la saison de cette année les deux ouvrages qui alternent sur l'affiche.

J'ai, l'autre soir, ainsi entendu la *Norma*. Les décors étaient fort primitifs et la figuration des plus élémentaires. Il y a eu, entre autres, au premier acte, une lune qui montait au ciel au moment où Norma se préparait à chanter le fameux air de *Casta diva* avec une précipitation tout à fait extraordinaire. Mais au théâtre, après tout, tout est convention, et celle-ci n'a paru choquer personne. La chanteuse qui faisait Norma n'était pas forte

comme chanteuse seulement; Adelgise paraissait très suffisamment bourrelée de remords. Quant au vilain Pollion, il lançait ses morceaux de bravoure de l'air le plus satisfait du monde.

Je me figure que *Norma* était un peu autrement chantée au Théâtre-Italien au temps où Stendhal parlait avec tant d'enthousiasme de madame Pasta. Mais madame Pasta eût fait sans doute une étrange grimace si on lui eût proposé de lancer ses roulades en plein air, et j'aurais mauvaise grâce à me montrer trop exigeant pour un théâtre où les fauteuils d'orchestre coûtent un franc cinquante. J'ai entendu à d'autres opéras des réprésentations où les places m'ont paru plus chères en proportion : certaine représentation de *Faust*, en particulier, que j'ai encore sur le cœur.

Puisque me voici sur le chapitre des théâtres, il me faut dire un mot d'un spectacle d'un autre genre. En Grèce, de temps en temps, comme en Angleterre, on voit quelque laïque inspiré assembler le peuple, non pour lui vendre des crayons, mais pour lui faire entendre une prédication religieuse. Ainsi faisaient les apôtres au temps jadis ; ainsi fit Paul ici même, et ce « laid petit juif », comme l'appelle M. Renan, y réussit même fort médiocrement. Médiocre aussi est en général

le succès de ses imitateurs modernes. Les Grecs d'aujourd'hui, pas plus que leurs ancêtres, ne sont des mystiques. Ils s'arrêtent volontiers, car toute parole les amuse ; ils écoutent l'orateur, ils l'applaudiront même, — mais qu'ils soient touchés de la grâce en entendant cette parole, il ne faut pas que le prédicateur y compte trop. Si la maréchale Booth parvient jamais à enrôler l'Europe dans l'Armée du Salut, c'est la Grèce qui s'y enrégimentera la dernière.

Or, il y a quelques mois, un certain Macrakis, réformateur religieux de l'Eglise grecque, arriva à Athènes, et, contre l'habitude de ses pareils, il y fit grand bruit. Macrakis était beau, et c'est pour un prophète chose importante que d'être beau. Macrakis eut les femmes pour lui, et, durant un certain temps, sa renommée ne cessa de grandir. On se passionna pour et contre lui. Il y eut les macrakistes et les antimacrakistes. On put croire un moment que Macrakis allait accomplir une révolution religieuse. En quoi consistait-elle au juste? la chose, je le pense, intéresse médiocrement les lecteurs français, qui n'ont nulle envie de se convertir à la religion orthodoxe, réformée ou non réformée. Mais ici les *papas* s'émurent; Macrakis menaçait de leur enlever

leur clientèle. Hélas ! le Capitole est partout voisin de la roche Tarpéienne. L'étoile de Macrakis a pâli. L'autre dimanche, un séminariste, à l'heure de la promenade, s'est mis à haranguer la foule et à lancer conre Macrakis une violente invective. Quand un ami du prophète a voulu répondre, les huées ont couvert sa voix. C'en est fait de la fortune de Macrakis ; il ne lui reste plus, comme à l'apôtre Paul, qu'à secouer sur cette ville ingrate la poussière de ses sandales — ce n'est pas la poussière ici qui lui manquera, — et à s'en aller chercher fortune ailleurs.

11 juin.

C'est par une matinée brumeuse, que nous étions débarqués au Pirée il y a quelques jours. Il avait plu la veille, et même assez violemment, chose passablement extraordinaire en Grèce à cette saison. Et, depuis lors, le temps ne s'était pas raccommodé. Ce n'est pas qu'il tombât beaucoup d'eau; ce n'est pas même que le soleil manquât toute la journée; mais on voyait toujours des nuages au ciel, toujours des nuages sur les montagnes environnantes ; tous les soirs le soleil se couchait

derrière un rideau de nuages noirs; un orage menaçait chaque après-midi, on entendait gronder le tonnerre deux ou trois fois.

Il s'est fait du reste, paraît-il en ces dernières années, comme une révolution dans le climat de la Grèce. Est-ce au percement de l'Isthme de Suez qu'il faut l'attribuer? Ce qui est certain, c'est que l'Attique a maintenant de véritables hivers, non pas seulement rigoureux mais relativement longs. L'hiver dernier il a neigé, et sérieusement. Tout ce printemps a été triste et froid. En ce pays où l'on ne connaît guère que deux saisons, l'hiver et l'été, il semblait que l'été ne pût se décider à venir pour tout de bon.

Je ne reconnaissais plus la chère Attique, dont la beauté, tout justement, c'est le ciel bleu sans le plus léger nuage ; c'est l'atmosphère transparente et limpide qui permet, à une distance de trois ou quatre lieues, de distinguer les moindres détails ; ce sont les lignes nettement dessinées des montagnes se détachant sur le ciel pur; c'est la lumière inondant le ciel, l'air, la terre et la mer et, selon les heures de la journée, selon que le soleil lance ses rayons de l'orient, du midi ou de l'occident, selon que les ombres transparentes se déplacent, donnant mille aspects divers et toujours

charmants au même décor, enfermé de trois côtés par les montagnes du Parnès, du Pentélique et de l'Hymette, et du quatrième par la mer bleue et la ligne dentelée de l'île d'Egine et de la côte du Péloponèse.

Hier encore la journée avait été maussade. Il avait tonné, il avait plu, le soleil s'était couché mélancoliquement, nous promettant un lendemain pareil à la journée. Allions-nous être poursuivis jusqu'au bout par quelque méchante fatalité?

Ce matin, au réveil, ô prodige! tout a changé soudain. Les nuages se sont dissipés par enchantement; le soleil brille au-dessus de l'Hymette dont les contours se dégagent sans la moindre incertitude. Plus de nuages sur aucune cime; plus de brume sur la mer, sur l'île d'Egine, ni sur la côte du Péloponèse. Le ciel est d'un bleu clair et léger pareil à la turquoise; l'atmosphère est limpide et transparente; l'air, bienfaisant et doux à respirer, pénètre dans les poumons : c'est une journée de juin, brûlante dès le matin, mais superbe; une véritable journée d'été. Je retrouve enfin et je salue ma vieille Attique.

Et nous voici nous promenant par les rues d'abord, puis sur les pentes nues de l'Acropole, visi-

tant ce théâtre de Bacchus, qui a entendu les vers d'*Œdipe roi*, d'*Œdipe à Colone*, d'*Antigone* et d'*Alceste*. Nous voici regardant ce petit monument choragique de Lysicrate, une merveille d'élégance et d'harmonieuse proportion, l'une des œuvres les plus délicates de l'art athénien. Mais bientôt neuf heures arrivent; la chaleur devient terrible; les flèches d'or d'Apollon, le dieu redoutable autant que triomphant, nous obligent à chercher un refuge à l'ombre des énormes colonnes du temple de Jupiter Olympien. Et de là nous regardons le spectacle étalé devant nos yeux.

Tout autour de nous, l'Esplanade, que le temple couvrait jadis, toute nue, sans un brin d'herbe, d'un ton gris cendré. A notre gauche, les collines sèches, aux teintes roussâtres, qui s'abaissent vers le golfe de Phalère. Au delà, l'étroite bande de la mer d'un bleu profond comme le lapis-lazuli. Sur nos têtes, le ciel bleu, mais d'un bleu clair et comme transparent. Devant nous, le rocher de l'Acropole, avec ses pentes doucement inclinées d'abord, puis abruptes, que couronne le Parthénon éventré. Le rocher, les colonnes du temple de Pallas Athéné, caressés depuis tant de siècles par le soleil, se sont revêtus de tons fauves, à la fois chauds et doux. Çà et là, où les Vanda-

les modernes ont fait leur œuvre de destruction, le marbre du Parthénon montre des taches d'un blanc brutal. Au fond, voici les collines pelées qui séparent l'Attique de la baie d'Eleusis. A notre droite, le jardin du roi avec sa masse de verdure, les poivriers, au feuillage finement dentelé, qui bordent le boulevard, et, derrière eux, la ville, dont les premières maisons nous cachent toutes les autres, dont nous apercevons seulement le vieux quartier grimpant le long de la pente nord de l'Acropole.

Ce qui domine dans tout ce paysage, ce qui en fait, à l'œil, la note caractéristique, c'est un ton clair, gris cendré, d'une finesse et d'une délicatesse incomparables. Çà et là, des ocres puissants, des tons chauds de terre de Sienne brûlée; une route poudreuse et blanche, ou la blancheur éblouissante de quelques murailles neuves que le soleil frappe directement; quelques toits de tuiles, rouge vif; quelques volets d'un vert cru; quelques cyprès élancés, dont le feuillage paraît comme noir. Mais toutes ces notes puissantes se fondent en quelque sorte dans la tonalité grise et cendrée dont je viens de parler. L'amosphère et la lumière se chargent de donner à l'ensemble la douceur et l'harmonie.

Ah ! que les enfants du Nord se font en général une fausse idée du Midi lorsqu'ils se le représentent violent et brutal ! Et que nos artistes ont donc des yeux étrangement faits lorsque, si par hasard ils vont peindre le Midi, ils se croient obligés de chercher sur leur palette les tons les plus énergiques et les plus criards, les notes de couleur les plus intenses ! Le Midi, au contraire, c'est tout l'opposé de la violence et de la brutalité. C'est, avec la clarté souveraine, l'harmonie la plus exquise. Plus encore qu'il n'est couleur, le Midi est nuances discrètes et légères. Il est sérénité et grâce au moins autant que force. Il caresse l'œil délicieusement autant qu'il le réjouit.

Comment trouver sur la palette ces teintes si fines, si légères, si limpides ? Est-il possible, avec les procédés actuels de la peinture, de rendre en sa délicatesse un spectacle comme celui-ci ? Comment fondre dans une transparence comme argentée tant de notes dont chacune prise à part est une note vigoureuse ? La peinture à l'huile est presque toujours lourde dans son exécution quoi que l'on fasse. Une grisaille molle et terne, ou un barbouillage brutal, il semble que jusqu'ici les artistes n'ont pu que choisir entre ces deux caricatures du Midi. C'est le soleil

même, c'est la lumière qu'il faudrait pouvoir jeter sur la toile et emprisonner. Si un Claude Lorrain ou si un Albert Cuyp vivaient encore, peut-être y réussiraient-ils. Peut-être M. Pelouse y parviendrait-il, lui aussi. Combien je voudrais du moins qu'il essayât! Peut-être, s'il venait ici, pourrait-il rendre et rapporter en France l'adorable spectacle qui est en ce moment devant nous. Ce n'est pas avec des mots que j'en puis donner l'idée seulement à ceux qui ne l'ont pas vu de leurs yeux.

CHAPITRE III

VOYAGE A OLYMPIE

20 juin.

Un de mes grands désirs, en revenant en Grèce, c'était de visiter Olympie. Olympie aux temps anciens était, entre tous, le sanctuaire vénéré de la Grèce ; là se célébraient, tous les quatre ans, ces jeux dont tout le monde a entendu parler ; là étaient réunies, autour du temple de Jupiter Olympien, les œuvres les plus admirées de la sculpture grecque.

L'emplacement où s'élevait le temple de Jupiter Olympien avait été déterminé, il y a un demi-siècle, par nos savants de l'expédition de Mo-

rée. Des fouilles avaient amené la découverte d'une admirable métope qui est au musée du Louvre. Il n'y avait qu'à déblayer le sol pour faire, à coup sûr, d'autres trouvailles magnifiques. Et, depuis cette époque, nos érudits n'avaient cessé de demander que la France continuât l'œuvre qu'elle avait si bien commencée. Mais l'argent n'a jamais été prodigué chez nous pour les recherches savantes, même depuis que nous avons une école d'Athènes. Nous avons laissé aux Allemands l'honneur de déblayer à Athènes le théâtre de Dionysos; c'est à eux encore que nous avons laissé l'honneur de déblayer à Olympie le sanctuaire, retrouvé par nous. C'est nous, il est vrai, qui avons cette fois fourni l'argent : car c'est depuis 1871, avec l'indemnité de guerre payée par nous, que l'Allemagne a exécuté les fouilles d'Olympie. Elle y a dépensé un million de marks, c'est-à-dire douze cent cinquante mille francs. Mais si nous avons donné l'argent, la gloire est pour elle.

A Olympie, dans ces huit dernières années, de merveilleux chefs-d'œuvre ont été mis au jour. On a retrouvé les deux frontons du temple de Jupiter Olympien, dont l'un était l'œuvre d'Alcamène et l'autre celle de Pœonios. Ou a retrouvé de ce même Pœonios une Victoire d'une extraordinaire

beauté. On a retrouvé enfin cet Hermès qui est aujourd'hui la seule œuvre authentique existant de Praxitèle.

Olympie, je n'ai besoin de l'apprendre à personne, est située dans l'Elide, au nord-ouest du Péloponèse, à une dizaine de lieues de la mer. Pour s'y rendre d'Athènes, le chemin le plus simple est d'aller d'abord à Patras, à l'autre bout du golfe de Corinthe.

D'Athènes à Corinthe on va aujourd'hui en chemin de fer. Ce chemin de fer est ouvert depuis sept ou huit semaines. C'est un chemin de fer à voie étroite, qui met quatre heures pour parcourir une centaine de kilomètres ; mais c'est là déjà un bien grand progrès quand on le compare aux moyens de transport dont il fallait se servir autrefois.

Le temps s'est mis au beau et nous nous hâtons d'en profiter. Nous nous mettons en route le vendredi 13 juin à sept heures et demie du matin. La matinée est superbe. Bientôt nous gravissons les pentes du Parnès. Nous remontons la gorge aride qui, de la station de Kato-Losia, conduit à la station d'Ano-Losia ; nous voici hors de la vallée où est Athènes ; nous redescendons de l'autre côté, vers Eleusis où se célébraient autrefois les mystè-

res sacrés. Devant nous est la mer bleue, et de l'autre côté de la mer l'île de Salamine.

Bientôt nous dépassons Eleusis. Pas une maison, pas une cabane pendant bien des kilomètres. Rien que des collines pierreuses, brûlées du soleil, où croissent çà et là quelques maigres oliviers. Puis voici de nouveau une plaine, nue encore, desséchée, brûlée ; car la récolte est finie déjà, et çà et là on bat sur l'aire les dernières gerbes. Une petite ville, grise et blanche, grimpe devant nous sur deux collines,— c'est Mégare.

Ici les hommes portent comme vêtement, les uns la fustanelle, les autres une sorte de longue blouse serrée à la taille par une ceinture. Les femmes sont enveloppées d'une grande chemise brune; un morceau d'étoffe sombre couvre leur tête et cache en grande partie leur visage.

Après quelques minutes d'arrêt, le train reprend sa course. Nous revoici parmi les pierres et les rochers. La voie s'élève peu à peu. Durant une quinzaine de kilomètres, nous longeons la mer sur une route taillée à vif dans le roc. A notre droite, le rocher qui continue à s'élever; à notre gauche, à soixante ou quatre-vingts mètres au-dessous de nous, la mer que nous surplombons à pic. Si un accident arrivait jamais, il

serait terrible ici : le train tout entier ferait le fameux saut de Leucade. Et vraiment les courbes que nous décrivons sont d'une hardiesse effrayante. Pas un tunnel ; nous suivons à une même courbe de niveau toutes les sinuosités des rochers. Il a fallu, aux endroits où quelque torrent a fait une cassure dans la montagne, exécuter des travaux d'art considérables. Un de ces ponts s'est déjà effondré, heureusement dans l'intervalle du passage des trains. On le refait plus solide, et en fer cette fois.

En attendant que ce pont soit refait nous franchissons l'intervalle sur une passerelle provisoire et qui n'a rien de rassurant. La locomotive avance lentement, bien lentement, en évitant tout ce qui pourrait ébranler l'échafaudage. Personne n'est mécontent quand le passage est franchi.

Par bonheur, aucun accident n'est arrivé. On est tout entier au plaisir d'admirer la mer splendidement bleue, les côtes du Péloponèse qui sont devant nous, la route sauvage que nous suivons.

Il n'y a pas au monde de route plus admirable que celle-ci, pas même cette route de la Corniche de Nice à Gênes, du temps où on la faisait en voiture. Après trois quarts d'heure ainsi passés, nous redescendons peu à peu. Nous revoici parmi les

oliviers, les pins, les buissons de lentisques, les touffes de lauriers-roses en fleurs, nous revoici presque au niveau de la mer. Nous atteignons l'isthme de Corinthe. Nous arrêtons un moment à la station de Calamaki, le petit port où viennent aborder les bateaux partis du Pirée.

Nous reprenons notre route, nous traversons l'Isthme, qu'une compagnie, à la tête de laquelle est le général Turr, s'occupe en ce moment même de percer. Les travaux sont avancés déjà. On aura bientôt fini d'enlever tout ce qui dépasse une hauteur de cinquante mètres au-dessus de la profondeur que doit atteindre le canal ; et les dragues se mettront à l'œuvre. On avait espéré qu'elles pourraient enlever en une seule fois cette couche de terre et de pierres d'une épaisseur de cinquante mètres, mais elles ne sont pas assez puissantes, paraît-il. Il faudra diviser la besogne et creuser une tranchée nouvelle.

Si cette œuvre du percement de l'isthme s'accomplit, ainsi qu'il le faut souhaiter, ce sera pour le commerce un avantage considérable. La route de l'Orient et de Constantinople sera raccourcie d'une façon sensible pour nous. Mais l'avantage sera grand pour la Grèce surtout, car pour faire un voyage de quelques heures, du Pirée au port

de Delphes par exemple, il faut aujourd'hui embarquer deux fois les marchandises, et l'on devine combien ce travail gêne le commerce et ajoute aux frais de transport.

Il est onze heures et demie ; nous arrivons à Corinthe, à l'autre extrémité de l'isthme ; le chemin de fer nous débarque tout au bord de la mer. A deux cents pas de nous attend, à l'ancre, le bateau qui doit nous conduire à Patras. Nous y montons ; il est une heure et demie quand le bateau se met en mouvement. Et toute l'après-midi se passe à naviguer sur le golfe de Corinthe, uni comme un lac. A notre gauche, la côte de l'Achaïe, brûlée du soleil, avec ses tons de terre de Sienne. A notre droite, la côte de Phocide, plus escarpée, plus nue, aux lignes plus belles, et dont les rochers, frappés du soleil, ont de belles teintes cendrées. Le Parnasse domine toute cette côte de sa masse imposante ; il porte encore çà et là, à son sommet, quelques taches éblouissantes de neige.

Vers sept heures, au moment où le soleil va se coucher, nous faisons une courte escale devant la petite ville de Vostitza, à laquelle les Grecs ont rendu son nom antique d'Aigion. La petite ville, qui s'élève en amphithéâtre sur la pente escarpée

d'une colline, a un air de fête aux derniers rayons du soleil. Ici poussent les raisins les plus renommés de la Grèce. Puis nous nous remettons en route. La température fraîchit, le soleil se couche, un peu de vent s'élève ; la mer moutonne faiblement. Il est huit heures du soir et la nuit est venue quand nous jetons l'ancre dans la rade de Patras.

Quand on est à Patras, on est encore à cent dix kilomètres d'Olympie, et ces cent dix kilomètres représentent, avec les routes de ce pays, une durée d'environ dix-sept heures de voyage. L'aimable M. Gaspari, que j'ai connu jadis à la Chancellerie d'Athènes, et qui est maintenant notre vice-consul à Patras, a bien voulu se charger de nous procurer une voiture qui nous mènera d'abord jusqu'à Pyrgos à quatorze heures d'ici, et nous essayons de dormir. Le bruit qui se fait dans les rues de Patras jusqu'à deux heures du matin, et les moustiques, rendent la chose difficile. A quatre heures, nous sommes sur pied ; à cinq heures, nous nous mettons en route.

La matinée est toute claire et la route char-

mante. Pendant une heure, nous suivons la côte : nous avons à notre droite la mer, à notre gauche d'immenses champs de vignes plus hautes que des hommes, et qui poussent avec une vigueur luxuriante. Les grappes sont déjà défleuries et promettent une récolte magnifique.

Nous quittons le bord de la mer; nous gravissons une espèce de plateau que nous atteignons bientôt. Autour de nous, la nature est en fête: ce ne sont que lauriers-roses pareils à de gros bouquets, grenadiers aux fleurs de pourpre, blanches nappes de clématites dans les haies épaisses, arbres et buissons de toutes sortes, pleins de gazouillements et d'où s'envolent des bandes d'oiseaux à mesure que la voiture avance. De tous côtés, des fleurs épanouies: des coquelicots d'un rouge bien plus vif que celui des coquelicots de France; des molènes et des bouillons blancs, des guimauves dont les fleurs sont larges comme celles des passeroses de nos jardins; des labiées de toutes sortes; des composées d'un jaune éclatant; d'énormes acanthes hérissées de feuilles pointues et que couronnent leurs fleurs d'un rouge pâle. Voici une Grèce nouvelle, aussi différente que possible de l'Attique; une Grèce toute verte, tout en fleurs, toute joyeuse; une Grèce où il y a de

l'ombre et de l'eau. De distance en distance, nous entendons coasser les grenouilles et clapoter dans l'eau les sabots de nos chevaux, lorsque nous franchissons un ruisseau ou quelque mare formée par l'eau jaillissante d'une source aux environs.

Nous avançons toujours. Voici maintenant un autre spectacle.

Aux champs de vignes, aux haies épaisses, aux villages semés dans la verdure, une forêt a succédé, une forêt de chênes superbes. Non pas une forêt à la façon de nos forêts de France. Ici les arbres ne se touchent pas. Chaque chêne s'élève, ayant autour de lui un espace vide de deux ou trois cents mètres environ. Alors un autre chêne, puis un autre ; et ainsi en tous sens et dans toutes les directions aussi loin que la vue peut s'étendre. De plus beaux chênes que ceux-ci, il n'y en a nulle part, pas même dans notre forêt de Fontainebleau. On ne peut retenir un cri d'admiration à la vue de ces arbres séculaires, dont chacun a sa forme et comme sa personnalité. Ah ! les beaux paysages d'Elide qu'aurait faits Théodore Rousseau, s'il eût connu ce pays, et comme, on se croirait peu en Grèce en ce moment, sans l'éclatante lumière qui tombe sur ce paysage ! Partout le sol est couvert d'asphodèles ; les asphodèles,

malheureusement, sont défleuries depuis longtemps; il ne reste que leurs tiges mortes et leurs feuilles desséchées. C'est au commencement d'avril qu'il faudrait passer ici. On voyagerait alors à travers une immense prairie couverte de fleurs bleues.

La route n'a coûté aucune peine à construire. C'est un simple chemin tracé par les voitures au travers de la vaste plaine de sable; et quand des ornières se sont creusées ici ou là, on se borne à changer le tracé en faisant un détour à droite ou à gauche. Pas une pierre dans cette plaine, rien que du sable où par intervalles une petite source vient mettre un peu de boue et faire un mauvais pas. De distance en distance, on rencontre une maison de chétive apparence. C'est ce que l'on nomme en Grèce un *khani*, un café où l'on vend du pain, du vin, du café, des limonades, de méchant mastic; le cocher y arrête un moment ses chevaux et les rafraîchit.

A onze heures, nous dételons devant un de ces khanis. La chaleur est devenue accablante; les cigales dans tous les chênes font entendre les deux ou trois notes, éternellement les mêmes, de leur musique aigre et maigre. Les chevaux n'en peuvent plus, car la voiture est lourde, et cette

route à travers le sable est pour eux singulièrement fatigante. Nous allons déjeuner, à l'ombre d'un chêne, des provisions que nous avons prudemment apportées ; et, après le déjeuner, la sieste vient sans peine.

Il est trois heures et demie quand nous reprenons notre voyage. Le soleil et la chaleur sont terribles encore. Toujours et toujours des chênes. L'admiration est lasse; nous commençons à nous fatiguer et des chênes superbes et de l'assourdissante musique des cigales. La route devient pire : nous rencontrons plus d'ornières et plus de fondrières. L'effort des malheureux chevaux, maigres et efflanqués, mais qui vont toujours cependant, est par moments terrible. A six heures, nous nous arrêtons devant le khani de Courtesi.

C'est ici que nos pensées commencent à devenir austères, car c'est ici qu'il va falloir passer la nuit. On nous a avertis d'avance que la nuit à passer dans un de ces khanis du Péloponèse parmi les moustiques, les puces, les punaises, — quelquefois même pis encore! — est la redoutable épreuve du voyage que nous entreprenons. Nous regardons le khani avec inquiétude; l'examen n'a rien de rassurant, et pourtant c'est le plus beau, c'est le plus confortable de tous les khanis de la route.

Non, nous ne l'oublierons pas, cette nuit passée dans le khani de Courtesi. L'un de nous refuse d'entrer dans la maison de bois et s'enferme dans la voiture; il y est dévoré tout vif par les moustiques. L'autre, — faut-il dire plus brave ou moins brave? — a affronté la chambre du premier étage. Il y a un lit, il y a même deux lits, dans cette petite chambre où brûle une veilleuse. Ce khani est décidément un khani de premier ordre! Mais que de pensées effrayantes viennent à la seule vue de ce lit, sans draps sinon sans couvertures, de ce matelas et de ces oreillers, si minces qu'ils soient! Le voyageur jette par poignées, sur ces objets suspects, certaine poudre jaune d'une si déplaisante odeur, dont nous avons emporté une boîte toute pleine. Mais les moustiques font entendre leur musique perçante. A tout instant, le voyageur se retourne, ou dévoré réellement, ou se figurant qu'il est dévoré. Les enfants au berceau — il y en a deux dans le khani, — se relaient pour crier à tour de rôle. Puis c'est un bruit continuel de cavaliers qui arrivent ou partent et causent longuement. En haut comme en bas, impossible de dormir; c'est à peine si, par intervalles, grâce à la fatigue de la journée, on réussit à s'assoupir quelques instants.

Enfin le petit jour blanchit à l'orient. On est heureux de pouvoir se lever, sortir, marcher, aller se laver abondamment à l'eau fraîche du puits. On prend une petite tasse de café grec, on rompt un morceau du pain resté de la veille; on se sent comme délassé soudain, comme débarrassé d'un cauchemar qui pesait. En route maintenant! en route de nouveau! Encore six heures de voiture et nous serons à Pyrgos!

La route recommence à travers les sables, semblable à celle de l'après-midi de la veille. Nous franchissons le Pénée, un vrai fleuve celui-ci, car il a une quinzaine de mètres de largeur, et les chevaux, au milieu, ont de l'eau à peu près aux genoux. Nous nous retrouvons parmi les champs, parmi les arbres, parmi les acanthes, les guimauves, les lauriers-roses en fleurs, parmi les haies de cactus et d'agavés aux feuilles épaisses et pointues. Nous traversons deux ou trois gros villages où tout le monde est dans les rues, car c'est dimanche aujourd'hui. Du haut d'une colline, nous apercevons enfin devant nous, au milieu de la plaine toute verte, parmi les champs de vignes semblable à une immense prairie, parmi les oliviers, parmi les cyprès, la petite ville de Pyrgos, toute riante, avec ses maisons blanches et ses toits rouges.

Il est un peu plus de onze heures quand nous y entrons. La grande rue est grouillante de mulets, de chevaux, d'hommes qui causent, gesticulent et s'arrêtent soudain pour nous regarder passer avec curiosité. Nous nous faisons conduire tout droit chez le maire de la ville, le Démarque, pour lequel nous avons emporté une chaude lettre de recommandation donnée par deux vieux amis d'Athènes.

Le Démarque est sorti; pendant qu'on va le chercher, on nous fait monter au premier étage où nous trouvons dans un grand salon une vieille femme vêtue de noir : c'est la mère du Démarque. Elle n'entend pas un mot de français, mais elle nous accueille avec un sourire, nous prie de nous asseoir. Bientôt, selon l'habitude grecque, on nous apporte des confitures, de l'eau fraîche, puis des limonades. Dix minutes ne sont pas écoulées avant que tous les sièges du salon ne soient occupés par des hommes vêtus du costume pallikare; aucun ne nous adresse la parole, mais ils nous regardent de tous leurs yeux. Ce sont encore les usages du pays. Le Grec est curieux. Il ne songe pas plus à

dissimuler sa propre curiosité qu'il ne trouve indiscrète celle d'autrui ; et nous sommes à Pyrgos des bêtes curieuses.

Cependant le Démarque arrive. C'est un homme de trente-cinq ans environ, vêtu à l'européenne, aux yeux vifs, à la physionomie ouverte. Il nous accueille en langue française, et vraiment il parle le français très remarquablement. A peine a-t-il lu notre lettre de recommandation qu'il nous prie aussitôt d'accepter l'hospitalité chez lui. A vrai dire, nous espérions bien un peu qu'il en serait ainsi. Sans cela il nous faudrait aller à l'hôtel, et les hôtels du Péloponèse ont, au point de vue de la vermine de toute sorte, une réputation aussi redoutable que fondée ! Ce n'est pas qu'il faille compter ne trouver chez le Démarque ni moustiques, ni puces, ni punaises : oh ! non, nous ne nous flattons pas de cette illusion ; mais le nombre des ennemis de notre sommeil sera toujours moins grand, et c'est quelque chose de n'être pas accablé par le nombre de ses ennemis.

A une heure, le dîner est prêt. C'est de la cuisine grecque, mais fort supportable, et même bonne, pouvons-nous dire.

Pour la mère du Démarque, on sert une cuisine spéciale. C'est une orthodoxe pieuse et qui prati-

que scrupuleusement sa religion. Or, depuis quelques jours déjà, nous sommes entrés dans un des quatre grands carêmes de la religion grecque, le carême des saints Apôtres. La viande, le beurre, le laitage, les œufs lui sont interdits. Le fils, au contraire, est un Grec de l'école nouvelle ; les pratiques religieuses le gênent peu ; il est né orthodoxe, comme en Occident beaucoup de nous sommes nés catholiques et rien de plus; et il mange de tous les plats dont il nous offre.

La connaissance avance vite à table. Nous parlons de toutes sortes de choses, et décidément notre Démarque est un homme charmant, intelligent, instruit même, spirituel, aimable et plein de délicates attentions. Le vin d'Elide qu'il nous fait boire et auquel lui-même fait grand honneur, son vin de propriétaire, aide l'intimité à s'établir. Il a bien un petit goût de résine, ce vin rouge de Pyrgos, mais très léger, et qui n'empêche pas de rendre justice à ses bonnes qualités. Il se laisse, comme on dit, boire très volontiers.

Nous voici bientôt les meilleurs amis du monde, le Démarque et nous. Alors seulement nous apprenons qu'un grand malheur vient de le frapper. Il n'y a pas deux mois, il a perdu, en une seule semaine, ses deux fils, l'aîné et le plus jeune de ses

cinq enfants. Sa femme est avec les trois filles qui lui restent à la campagne, au bord de la mer, dans le sud du Péloponèse. La voix de l'excellent homme est tout émue pendant qu'il nous parle de ses douleurs. Nous nous expliquons alors les larmes qui tombent de temps en temps des yeux de sa mère et les soupirs qu'elle pousse par intervalles. Nous sommes tombés bien mal à propos pour lui demander l'hospitalité.

Et tout aussitôt, un souvenir antique me remonte à l'esprit; je songe à cet Admète d'Euripide à la porte duquel Hercule est venu frapper, au moment même où Alceste sa femme vient de mourir, et qui cache ce deuil à son hôte et qui ordonne aux esclaves de préparer pour lui un festin : car l'hôte est envoyé par Jupiter, et, quels que soient les deuils personnels, il faut le bien accueillir et lui faire fête. La Grèce moderne a conservé les règles de la Grèce antique.

J'ai bien des fois, durant mes voyages, au temps jadis, reçu l'hospitalité grecque. Elle est, selon la fortune, plus ou moins large, mais chez le plus pauvre comme chez le plus riche, elle est toujours également attentive, également généreuse, également prévenante. On parle souvent des défauts des Grecs modernes ; il serait bien juste d'insister

aussi sur leurs qualités. Et je défie leurs juges les plus sévères de prétendre qu'il soit un peuple plus hospitalier.

Ici, nous sommes chez un homme riche. La maison est spacieuse, bien tenue. Mais le maître ne s'est pas borné à donner une fois des ordres à ses domestiques.

Pendant les deux jours que nous avons passés sous son toit, le Démarque de Pyrgos n'a pas cessé un moment de penser à nous, de faire tout ce qui dépendait de lui pour rendre le séjour agréable.

Le mérite est d'autant plus grand de sa part qu'il est, ma foi! un homme fort occupé. De cinq heures du matin à neuf heures du soir, c'est un perpétuel défilé de gens de toute sorte dans sa maison. Toutes les portes sont ouvertes perpétuellement. Dans le salon, dans l'antichambre, dans la salle à manger, aussi bien que dans le cabinet même du Démarque, dans toutes les chambres enfin, excepté la nôtre, c'est un va-et-vient incessant. Le Démarque, en Grèce, c'est l'homme qui fait les affaires de tout le monde, à qui chacun s'adresse, qu'il ait un procès à soutenir, une place à solliciter, un renseignement à demander, une lettre à faire écrire. Le Démarque est élu au suf-

frage universel ; il est l'homme le plus puissant du canton, le premier personnage ; mais si la place est flatteuse pour l'amour-propre, elle est aussi terriblement convoitée.

La politique est partout, ici. Il y a partout deux partis, la faction des Montaigu et celle des Capulet : nous sommes logés chez Montaigu, mais avant les dernières élections le Démarque était un Capulet.

Or ce n'est pas tout d'avoir conquis le pouvoir, il faut le conserver. Et l'on n'y réussit qu'à la condition de ne pas épargner sa peine, de soigner sa popularité, de tenir toujours en haleine le zèle de ses partisans. Notre Démarque est d'autant plus occupé qu'il était l'ennemi du ministère Tricoupis qui vient de tomber, qu'il est l'ami du nouveau ministre M. Delyannis : on le sait influent, et c'est à qui tirera de cette influence quelque chose pour son profit. Même à neuf heures du soir, lorsque nous sommes en train de souper, on vient encore relancer jusqu'à table notre Démarque. Il s'excuse très gentiment à nous ; il enverrait, je crois, bien volontiers au diable les importuns ; mais il n'y a pas à dire, il est obligé de les recevoir, d'écouter leurs petites affaires — et les plus petites affaires sont longues à conter en ce pays

bavard, — de leur donner de bonnes paroles, de leur promettre l'appui de son crédit. Je crains qu'il n'y ait, dans bien des endroits en Grèce, et peut-être même à Pyrgos, les poules des amis de M. le maire et les poules de ses ennemis.

Lundi matin, à six heures, nous voici en voiture de nouveau. Dans trois heures, nous aurons atteint le but de notre voyage, Olympie. La matinée est magnifique comme toujours ; la route est excellente, le pays pittoresque et riant. Nous franchissons deux ou trois vallées que séparent de hautes collines. Nous traversons quelques villages qui paraissent aisés et heureux ; il est difficile d'imaginer une plus agréable promenade en voiture. A neuf heures, nous arrivons enfin dans ce sanctuaire consacré au roi des dieux et qui, jusqu'aux derniers jours de la Grèce antique, a vu tant de fêtes mémorables.

La nature a fait ici, comme exprès, une admirable enceinte entourée de tous côtés de lignes harmonieuses de montagnes. La plaine est verte et joyeuse. L'Alphée la traverse ; et c'est, pour la Grèce, un fleuve vraiment respectable.

Voici devant nous l'espace déblayé par les fouilles allemandes. Bien que douze cent cinquante mille francs aient été dépensés ici par nos vainqueurs, il reste encore de longs travaux à accomplir avant que toute l'enceinte, cette Altis, si longuement décrite par Pausanias, ait été fouillée.

Ces travaux, c'est la Société archéologique d'Athènes qui doit les exécuter. Mais quand la société archéologique aura-t-elle l'argent nécessaire? Il faut, en cet endroit, enlever souvent huit ou dix mètres de terre avant d'atteindre le sol antique.

L'essentiel du moins est déjà fait. Le vaste temple de Jupiter Olympien, ou pour parler plus exactement de Zeus, celui d'Héré, situé vis-à-vis, l'espace qui sépare les deux temples, tout rempli de piédestaux ou de débris d'architecture, la palestre, c'est-à-dire le gymnase, sont là devant nos yeux. Nous regardons quelque temps, du pied d'une colline, à l'ombre d'un maigre pin, ce qui reste de ces monuments si magnifiques jadis, et qu'ont renversés les tremblements de terre, où les hommes aussi ont tant aidé à l'œuvre de destruction. Le sanctuaire si fêté jadis, si glorieux, visité

aux jours de fête par tant de milliers de fidèles, est maintenant morne et triste. Rien n'est mélancolique comme la promenade que nous faisons à travers ces ruines éparses. Le soleil seul est toujours rayonnant comme autrefois ; les collines seules, alentour, sont toujours couronnées de leur éclatante verdure.

On n'a pu laisser parmi les ruines les œuvres d'art qui avaient été trouvées ici. Athènes eût bien voulu les transporter dans son musée, mais Olympie a protesté, et elle a obtenu gain de cause. Un riche banquier athénien, M. Singros a donné deux cent mille francs pour élever un musée où tous ces objets trouveraient leur place ; la construction est à peu près achevée ; à l'automne prochain, on pourra commencer l'installation. Mais en attendant, il faut bien l'avouer, les conditions pour voir les chefs-d'œuvre artistiques d'Olympie sont déplorables. Il a fallu les entasser dans quelques méchants hangars construits à la hâte. La Victoire de Pœonios, cet admirable morceau, comparable aux plus beaux ouvrages du Parthénon, et retrouvé près du temple de Zeus, est couchée par terre en deux fragments, sous un hangar, et les deux fragments ne sont pas même disposés dans l'ordre où ils se complètent.

Sous un hangar aussi, gisent par terre, les figures colossales du fronton du temple de Zeus, œuvre de Pœonios et d'Alcamène. Et c'est sous un hangar aussi qu'il faut voir cet Hermès de Praxitèle, retrouvé dans l'Opisthodome du temple d'Héré. Il est debout, celui-ci, mais dans quel état! Debout sur ses deux genoux brisés, attaché au milieu du torse, par une grosse corde, à deux traverses de bois. Les autres fragments de cette incomparable figure sont placés ici ou là, en attendant qu'un jour on reconstitue l'ensemble.

Et pourtant, malgré ce triste état de choses, c'est une journée que l'on n'oublie pas que celle où l'on a visité Olympie. Les deux frontons du temple de Zeus, ni celui de Pœonios ni celui d'Alcamène, l'un calme et grave, l'autre dramatique et presque tourmenté, n'approchent pas assurément, au point de vue de la beauté parfaite, des frontons du Parthénon. Ils sont bien mutilés d'ailleurs, et pour les bien juger, ce n'est pas, étendus à terre qu'il les faudrait voir, mais de loin, et surtout replacés à une certaine hauteur. Mais l'Hermès de Praxitèle et la Victoire de Pœonios sont deux purs chefs-d'œuvre, l'une dans son admirable mouvement et sa beauté plastique toute sereine, l'autre dans sa grâce incomparable. L'une et

l'autre ont désormais leur place assurée dans l'admiration des hommes, à côté des marbres du Parthénon et de la Vénus de Milo, parmi les ouvrages les plus accomplis du génie grec. J'avais vu déjà au Bristish Muséum les moulages de ces deux statues, mais ce ne sont pas les moulages qu'il faut voir, c'est le marbre même. Pour l'Hermès de Praxitèle surtout, le plâtre amollit, efféмine et affaiblit tous les contours ; il ne laisse presque rien subsister de ce qu'il y avait de force dans la grâce souveraine et la délicatesse de Praxitèle. Il n'est plus permis à quiconque aime l'art, de venir en Grèce sans visiter Olympie.

Nous ne sommes pas malheureusement les seuls à être venus aujourd'hui à Olympie. Une nombreuse société grecque s'y est rendue de son côté, et quand le repas est fini, les hommes, mis en train par le vin de l'Elide, se mettent à chanter. Musique terrible pour des oreilles de l'Occident. Lorsqu'enfin nous espérons que le concert est terminé, voici qu'il recommence de plus belle ; c'est, paraît-il, en notre honneur. Le traitement infligé par Apollon à Marsyas m'avait longtemps paru féroce, je m'explique maintenant la vivacité du Dieu ! Mais la légende grecque

n'a pas tout dit : Marsyas, écorché vif, n'en est pas mort, et, à son tour, il se venge.

L'après-midi est étouffante. Un gros orage se forme sur la montagne du côté de l'Arcadie et bientôt il éclate ; Zeus fait briller sa foudre et entendre son tonnerre. Salut, ô maître d'Olympie ! Au bout d'une heure l'orage a passé, et c'est au milieu d'un coucher de soleil éblouissant que nous rentrons à Pyrgos.

Là, une surprise nous attend. En nous mettant à table, le Démarque nous annonce que nous allons manger un lièvre, car la chasse au gibier à poil est ici permise en tous temps. Je ne suis qu'à demi rassuré sur le sort du gibier même à plume qui, en temps prohibé, s'avise de passer à la portée du fusil du chasseur. Le lièvre est excellent, je n'en doute pas ; mais hélas ! il est accommodé à la mode grecque, avec une sauce où l'on fait entrer à profusion l'ail, les amandes, et les raisins secs. — Vous avez la recette, ami lecteur, du « lièvre à la grecque », il ne dépend que de vous si vous l'osez, d'en faire la connaissance à la première occasion.

Ce n'est pas tout d'être allé à Olympie, il faut

en revenir; et le souvenir de la nuit passée au khani de Courtesi nous pousse à chercher pour le retour une autre route. De Pyrgos, un chemin de fer qui ressemble fort à un tramway à vapeur nous conduit en une demi-heure au petit port de Katacolo. Là, nous nous embarquons sur un bateau de la Compagnie hellénique qui va nous ramener à Corinthe.

De Katacolo à Corinthe, avec un bateau à vapeur marchant convenablement, et tel est le cas du nôtre, il y aurait bien de neuf à dix heures de navigation. Mais nous sommes en Orient, et ici l'habitude n'est jamais de se presser. De Katacolo à Corinthe, nous mettons tout juste quatre jours.

Le premier jour, nous naviguons deux heures environ. Partis de Katacolo à une heure de l'après-midi, nous jetons l'ancre à trois heures dans le port de l'île de Zante, et en voilà pour jusqu'au lendemain matin à neuf heures. Le lendemain, nous faisons escale à Kyllini, à Missolonghi, à Naupacte. A une heure, nous sommes à Patras, et en voilà de nouveau pour jusqu'au lendemain matin à neuf heures. Et puis nous repartons. Nous faisons escale à Aigion, à Galaxidi. A trois heures, nous voici dans la baie d'Amphissa, le port de l'antique ville de Delphes, au pied du Parnasse, et

nous nous reposons de nouveau jusqu'au lendemain matin, où nous nous remettrons cette fois en route pour Corinthe.

Si la mer était mauvaise, comme il arrive parfois de ce côté de la Grèce, où souffle le vent venu de l'Adriatique, la route paraîtrait singulièrement longue. Mais le temps est beau, la mer est superbe; avec la meilleure volonté du monde, il serait impossible d'être un seul moment incommodé. Une bonne tente couvre le pont et nous abrite contre les rayons du soleil; nous avons constamment sous les yeux les jolies formes des îles ou des côtes. Les soirées sont magnifiques et les nuits suffisamment fraîches : c'est un vrai plaisir dans de telles conditions, pour des gens que ne presse aucune affaire, qu'un voyage sur mer à petites journées — et il n'est pas d'endroit au monde où la paresse soit aussi délicieuse que le pont d'un vaisseau. Reprenons le récit de cette petite Odyssée, dépourvue de tout accident dramatique.

A Zante, Zacynthe, comme on l'appelle en grec, nous descendons. La petite ville, tournée à l'orient de l'île et qui grimpe au flanc d'une colline, est toute riante, toute coquette et pittoresque. Avec ses portiques devant les maisons, ses murs

peints et ses volets verts, elle nous fait songer aux villes italiennes. Du château où nous montons, la vue est admirable. Les Vénitiens avaient nommé Zante la fleur du Levant; elle mérite vraiment ce nom. Les fleurs y abondent et ont un éclat de couleur extraordinaire. Les lauriers-roses, les grenadiers aux fleurs de pourpre, les buissons d'œillets et de géraniums réjouissent les yeux de toutes parts. Tout autour de la ville, la campagne est un vrai jardin. Le sol est d'une admirable fécondité.

Les fruits de Zante, ses figues surtout, ont une réputation on Orient, et nous nous assurons par nous-mêmes que cette réputation est méritée, bien que la saison des figues commence seulement, et que les premières figues ne soient jamais les plus savoureuses. Il fait bon vivre ici. Toute la population a un air heureux qui fait plaisir à voir. A minuit, les rues sont pleines encore de monde; il semble qu'on ne puisse se décider à se coucher. La soirée est, du reste, l'heure délicieuse. Adossée comme elle l'est à son rocher et tournée vers l'Occident, la ville de Zante est une fournaise presque jusqu'au coucher du soleil.

A Patras, nous descendons encore. C'est une belle vue que celle dont nous jouissons du vieux

château construit par les conquérants français de la croisade ; ces héros très pratiques aimèrent mieux dépouiller l'empereur grec schismatique qu'aller jusqu'en Terre-Sainte guerroyer contre l'infidèle. A part cette vue, Patras, avec ses rues qui se coupent régulièrement à angle droit et ses maisons en damier, est une ville fort laide. Elle est, de plus, fort malsaine, car l'espace sur lequel elle a été construite au bord de la mer était, il y a cinquante ans encore, un véritable marécage. La fièvre y règne en permanence, et ceux qui l'ont prise une fois n'arrivent guère à s'en débarrasser. C'est grand dommage, car Patras, avec sa situation à l'ouest de la Grèce, à l'entrée du golfe de Corinthe, est merveilleusement placée pour devenir un marché commercial très important. Quand le Péloponèse aura de bonnes routes, et quand le chemin de fer d'Athènes à Corinthe aura été prolongé jusqu'à Patras, les importations et les exportations se feront ici surtout. On est en train de construire une jetée pour protéger la rade de Patras contre les coups de vent de l'ouest, souvent assez violents, et, ce travail achevé, Patras deviendra un port excellent.

A chaque escale, petite ou grande, il se fait tout un mouvement de voyageurs, tout un mouve-

ment aussi de marchandises qu'on embarque ou qu'on débarque. Les Grecs voyagent volontiers, et c'est la mer qui est ici la route la plus commode. Peu de voyageurs de première classe ou de seconde; et ceux-ci sont le plus souvent des officiers ou des fonctionnaires. Mais, en revanche, nombre de passagers de pont : hommes, femmes, enfants. Tous ceux-là voyagent avec des ballots de couvertures, des caisses de forme et de couleur étranges, des paquets de hardes, des sacs où sont empilés et tassés les objets les plus divers. C'est toute la maison qui déménage; le mobilier suit ses propriétaires. Dans ces couvertures, ces matelas et ces oreillers voyagent aussi, n'en doutez pas, bien des passagers qui n'ont pas payé leur place et dont l'invasion est redoutable. Les soins les plus vigilants n'en préservent pas, et, ici encore, nous nous trouvons bien d'avoir emporté avec nous une ample provision de poudre insecticide.

Ces embarquements et ces débarquements ne se font pas sans beaucoup de bruit. A peine approchons-nous de quelque petit port que nous voyons toute une flottille de barques s'avancer vers nous. Chacune de ces barques fait force de rames et veut arriver la première. Le bateau n'a pas en-

core stoppé, les escaliers n'ont pas encore été abaissés, que déjà des gens sont sur le pont, vous offrant leurs services. Par où ont-ils grimpé? comment ont-ils escaladé le navire? A peine peut-on le dire. Et ce sont, tant que dure l'arrêt, des mouvements incessants sur les échelles où les gens montent et descendent, lestes comme des chats, soutenant les voyageurs, portant les enfants, transportant les bagages. Et ce sont aussi des cris, des interpellations, des querelles à propos d'une barque qui gêne pour accoster, ou qui veut empêcher d'accoster, ou qui heurte, ou que l'on heurte.

Les matelots sont bruyants en tous pays, mais nulle part autant qu'en celui-ci. A les entendre, vous croiriez qu'ils vont se battre tout à l'heure et s'entre-massacrer : il n'en est rien. Ils plaisantent simplement et restent fort bons amis; mais la voix chez eux est comme le geste, on ne fait rien sans en dépenser beaucoup. Cette comédie se renouvelle trois ou quatre fois chaque jour, et toujours nous divertit.

Notre capitaine est un homme entre la cinquantaine et la soixantaine, que n'a point fait maigrir le sentiment de sa responsabilité. Qu'il soit bon capitaine, je n'en doute pas, car les Grecs sont ex-

cellents marins, et celui-ci a dû être choisi entre beaucoup. Qu'en un jour de tempête il renvendique ses droits au commandement, je n'en doute pas encore, bien qu'heureusement nous n'ayons pas eu à faire cette épreuve. Mais, en temps de calme, notre capitaine en prend certainement à son aise. Comme Jupiter Olympien n'intervenait de sa personne que dans les grandes occasions et laissait en temps ordinaire agir les dieux inférieurs, ainsi notre capitaine abandonne volontiers l'exercice de l'autorité aux mains de son lieutenant. En quatre jours, je ne l'ai pas vu une fois donner un ordre, ni monter à la passerelle de commandement, soit pour entrer dans un port, soit pour en sortir. Où il se plaît, c'est à l'arrière de son bâtiment, fumant sa pipe et prodiguant aux passagères ses sourires les plus engageants. Très excellent homme, du reste, et très obligeant, tout à fait supérieur lorsqu'il préside la table et fait honneur à la cuisine du bâtiment. On nous a servi un jour du vin qui ne se contentait pas d'être abominablement résiné, mais qui était aigre par dessus le marché; la voix du capitaine est devenue terrible, et terrible aussi son sourcil. Je le comparais tout à l'heure à Jupiter Olympien; je vous assure qu'en ce moment il était vraiment

Jupiter assemblant les nuages et faisant trembler l'Olympe!

Le quatrième jour de route est enfin arrivé, et nous jetons l'ancre pour tout de bon devant la nouvelle Corinthe. Le même chemin de fer qui nous avait amenés d'Athènes ici va nous ramener à Athènes. Cette fois encore, le voyage s'accomplit en une matinée, mais une matinée plus chaude et plus lumineuse encore que celle de la semaine dernière. Nous revoyons Mégare, Eleusis; nous franchissons la rampe du Parnès, et nous revoici bientôt, aux environs de midi, aux portes d'Athènes, avec l'Acropole devant nos yeux.

CHAPITRE IV

ENCORE ATHÈNES

Ce 19 juin.

La plus charmante des surprises nous attend au retour d'Olympie. En rentrant à l'hôtel de la Grande-Bretagne, je me suis étendu sur mon lit, et je fais la sieste. On a bien gagné le droit de faire une sieste quand on s'est levé à cinq heures du matin à Amphissa et qu'on vient, par une matinée d'été, de passer quatre heures dans un wagon de chemin de fer. Tout à coup, dans un demi-sommeil, j'entends des bruits de pas dans le corridor, et une voix qui s'écrie : « Tiens! Bigot est ici? » Cette voix je la reconnais. C'est

la bonne, grosse voix toulousaine de mon vieux camarade de Rome, le sculpteur Antonin Mercié. Il répond au secrétaire de l'hôtel qui, pour le décider, lui énumère les personnes logées dans la maison.

Le vieux camarade Mercié est vite retrouvé. « C'est toi, ici ?... — C'est toi ! » et l'on se serre joyeusement les mains. L'ami Mercié arrive tout droit du Caire et d'Alexandrie, et il amène avec lui deux compagnons, deux pensionnaires de la Villa Médicis, le peintre Louis Edouard Fournier, le fils du littérateur et de l'érudit, et l'architecte Esquié, un autre enfant de Toulouse. Après Athènes, tous trois se proposent, comme nous, de visiter Constantinople ; la bonne fortune est complète : nous allons former ensemble, ici et sur le Bosphore, une petite caravane.

Ce n'est pas tout encore. Pendant notre absence, mon jeune camarade de l'école d'Athènes, Homolle, est arrivé, chargé d'une mission du gouvernement. Il vient reprendre et continuer à Délos les fouilles qu'il a déjà poursuivies. Il a amené sa jeune femme et ses deux petits enfants. C'est lui qui occupe aujourd'hui, dans cet hôtel de la Grande-Bretagne, si admirablement placé auprès du palais du roi, et d'où l'on voit si bien

l'Acropole, — dans cet hôtel qui fut jadis l'Ecole d'Athènes, avant qu'un directeur, aussi mal inspiré que bien intentionné, eût eu l'idée néfaste de bâtir, et de transporter l'Ecole sur la pente du Lycabète, — la chambre où nous logions la semaine dernière. C'est dans cette chambre qu'habitait, de mon temps, ce pauvre Albert Dumont, mort si tôt et emportant tant d'espérances.

Nous voilà, ainsi, ayant reconstitué une petite France, et c'est chose si bonne, même en un pays ami, que de retrouver la patrie! Un seul membre de l'Ecole d'Athènes, Durrbach, est en ce moment à l'Ecole; ses camarades voyagent en Asie-Mineure ou font des fouilles en Béotie; Durrbach se joint à nous et nous allons faire, pendant une huitaine, une petite troupe qui ne se quittera guère.

Le directeur actuel de l'Ecole d'Athènes, c'est Paul Foucart. Nous avons fait ensemble, il y a dix-huit ans de cela, un voyage dans la Grèce du Nord, au temps où il venait recueillir des inscriptions pour le compte du gouvernement français. Nous avons joliment manqué alors nous noyer de compagnie dans ce marais du Copaïs qu'on est en train de dessécher. Quand notre barque, à grand'-peine, arriva jusqu'à une petite île qui est au milieu du marécage, nous étions déjà mouillés

jusqu'à la ceinture. Oui, nous l'avons vraiment échappé belle ce jour-là, et, sans la petite île, mon vieux camarade Foucart ne serait aujourd'hui ni membre de l'Institut, ni directeur de l'école d'Athènes. Nous aurions été tous deux nourrir les anguilles du lac Copaïs. Le lendemain de notre accident ce fut nous, au contraire, qui mangeâmes une de ces belles anguilles chez notre hôte d'Orchomène, et je lui rendrai cette justice qu'elle nous parut deux fois excellente !

Ce 20 juin.

Quiconque a lu Sophocle doit un pèlerinage à Colone, et le pèlerinage est facile. D'Athènes à Colone il n'y a guère plus de deux kilomètres, et les touristes paresseux trouvent aujourd'hui un tramway qui les y transporte. On suit une route poudreuse, on aperçoit bientôt une petite éminence : c'est Colone. On chercherait là vainement et le bois sacré des Euménides, et le tombeau d'Œdipe, et le dême de Colone ; il n'en reste pas plus de traces que des vieillards qui forment le chœur de la tragédie antique. Colone est

aujourd'hui une petite éminence toute nue, toute désolée ; les asphodèles seules y fleurissent au printemps ; mais il y a longtemps, ne cette saison, que les asphodèles sont défleuries. L'herbe même est toute roussie et glissante ; elle attend, pour reverdir, les pluies de l'automne. Sur le tertre désert deux stèles marquant deux tombeaux ; ici reposent côte à côte deux savants, victimes tous deux de leur dévouement à la science : Ottfried Muller et Charles Lenormant. Le rapprochement n'est malheureusement pas favorable à la France ; Charles Lenormant ne fut qu'un honorable membre de l'Institut, tandis qu'Ottfried Muller fut réellement un homme de génie. Les deux monuments ont subi plus d'une injure, et celui de Charles Lenormant est fort endommagé ; un palikare ne se promène pas sans être accompagné de son fusil, bronzé par la fumée, et chargé à balle ou à plomb. Une stèle blanche est, à défaut d'autre gibier, un admirable but pour un fusil chargé, et beaucoup de palikares ont essayé leur adresse sur la tombe d'Ottfried Muller et sur celle de Charles Lenormant.

Ce que l'on a d'ici, c'est une admirable vue sur la plaine de l'Attique, sur la ville toute blanche au milieu de la campagne nue, sur l'Acropole,

sur la mer et la montagne. Puis on redescend vers la route par où l'on est venu ; on fait deux ou trois cents pas encore, et alors le spectacle change soudain. On est au bord du Céphise, une rivière qui a de l'eau en tous temps, chose extraordinaire en Attique ; on se trouve transporté au milieu d'un véritable jardin, vert et frais, parmi les peupliers et les platanes, parmi les lauriers-roses et les grenadiers en fleurs. D'ici viennent à peu près tous les légumes et tous les fruits que l'on vend au marché d'Athènes. On s'arrête au bord de la rivière sous l'un des khanis de Kolokythou ; on se rafraîchit d'une tasse de café et d'un grand verre d'eau ; on peut même s'essayer à fumer un narghilé. Ici chantaient les rossignols au temps de Sophocle ; ils chantent toujours, et je les ai bien des fois entendus se répondant ; mais cette fois le temps des amours des rossignols est passé, et les seules grenouilles nous régalent de leur musique de qualité inférieure.

Ce 21 juin.

Nous sommes allés tous ensemble faire une promenade à Eleusis, à la sainte Eleusis, comme

nous disions autrefois dans notre ferveur païenne.

On se rend aujourd'hui d'Athènes à Eleusis en chemin de fer, mais ce n'est point en chemin de fer qu'il faut y aller; la beauté de la promenade c'est le voyage, et on n'en jouit bien qu'en voiture.

Deux voitures nous emportent aux premières heures de la matinée. Le ciel est malheureusement couvert, les lignes des montagnes incertaines ; l'été, cette année, ne peut venir à bout de s'affirmer franchement. Au Col de Daphni qui sépare la plaine d'Athènes de celle d'Eleusis, tandis que les chevaux soufflent, nous mettons pied à terre et nous allons visiter la vieille église byzantine, reste du monastère renommé. Si enfumée, si dégradée qu'elle soit, l'église est curieuse encore, et ses mosaïques dans leur raideur, ne manquent ni d'éclat ni de majesté. Si la Grèce a jamais une Commission des monuments historiques, l'église de Daphni sera l'un des premiers monuments que cette Commission aura à cœur de protéger.

Nous descendons maintenant de l'autre côté des collines, dans cette plaine d'Eleusis, si riche et si féconde, que, suivant la légende antique, Démeter avait enseigné là à Triptolème l'art de

cultiver la terre, et lui avait donné le blé. Nous descendons rapidement. A nos pieds est la baie d'Eleusis : de l'autre côté, l'île de Salamine qui s'allonge au sud, fait de la baie un lac bleu, où frémissent aujourd'hui des vagues à la crête blanche ; car le vent a été violent hier et la nuit dernière.

Nous descendons toujours. Nous longeons pendant une heure le rivage entre la mer, des champs d'oliviers, des marais salants ; nous atteignons un village aux maisons blanches, situé au penchant d'une colline aride et nue : c'est Eleusis.

C'est ici que Charles Lenormant exécutait des fouilles lorsque la mort est venue le frapper. La société archéologique d'Athènes a poursuivi les travaux commencés par la France, et bien qu'ils ne soient pas entièrement achevés, le plan du temple où se célébraient les mystères antiques de Déméter, de Koré et de Dionysos, est aujourd'hui facile à restituer. Un de nos jeunes camarades de la Villa Médicis, l'architecte Blavette, a fait de ce temple une restauration aussi consciencieuse qu'intelligente. Le plan dressé par lui à la main, nos compagnons de route, conduits par Homolle, s'orientent au milieu des fûts de colonnes renversés, des architraves écroulées, des escaliers à

demi ruinés. Mais n'a pas qui veut, la passion de l'archéologie, et ces ruines datant presque toutes de l'époque greco-romaine, me laissent un peu froid. J'aime mieux grimper sur le haut de la colline et regarder de là Salamine, la mer, la plaine et les montagnes. Il me semble revoir la théorie sacrée, lorsqu'elle venait d'Athènes pour les fêtes d'Eleusis. Elle descendait du col de Daphni ; elle suivait le long du rivage cette même route que nous avons parcourue ; elle arrivait enfin, déroulant ses longues files, au son de la musique, devant le temple alors debout, qui est à nos pieds, tourné vers la mer. Que ce spectacle devait être beau sous les costumes antiques, ayant pour décor cette mer, ces montagnes et ce ciel ; et que la plus belle de nos processions de la Fête-Dieu, dans le coin le plus pittoresque de la Provence, ou le plus beau Pardon de la Bretagne, aux plus lumineux jours de l'été, doivent être loin de l'égaler !

Quand nous reprenons la route d'Athènes, après un joyeux déjeuner en plein air à l'ombre des arbres, il est près de deux heures. Les nuages se sont dissipés ; la seconde moitié de la journée est splendide ; les rayons du soleil tombent sur nous, brûlants ; la route blanche est

éblouissante ; la mer, éblouissante aussi ; les lignes des montagnes se découpent sur le ciel, nettes et fermes. Malgré l'accablante chaleur, ce retour est un enchantement. L'Attique, quand nous la retrouvons du haut du Col de Daphni, nous paraît plus belle que jamais. C'est bien en été, c'est aux jours de l'été les plus éclatants qu'il faut voir ce pays.

Ce 22 juin.

Il est bon d'avoir la religion de l'antiquité, il n'en faut pas avoir la superstition. L'antiquité, pas plus que les temps modernes, ne faisait à tout coup des chefs-d'œuvre ; elle a produit, à côté d'ouvrages admirables, quantité d'ouvrages médiocres, et même franchement laids, et le hasard, ce grand indifférent, a bien souvent détruit les belles choses et épargné les choses laides.

Le grand nom même d'Athènes ne doit pas nous imposer, et nous aurions tort d'admirer ici aveuglément. Deux antiquités se sont superposées l'une à l'autre. Il y a l'Athènes des Athéniens, des contemporains de Périclès et de Dé-

mosthènes. Il y a aussi l'Athènes greco-romaine, prise sous sa protection par cet étrange empereur qui porta le nom d'Hadrien, et soi-disant restaurée, agrandie, et embellie par lui. De cette seconde Athènes, il reste plus encore que de la première, et j'ai beau faire, celle-ci me laisse froid. Aujourd'hui, comme autrefois, la grandeur théâtrale autant que colossale des colonnes du temple de Jupiter Olympien, ne m'émeut pas. Il y a plus de rhétorique et de déclamation dans cette énormité que de grandeur véritable. L'arc d'Hadrien est laid, franchement laid. Laid aussi le portique d'Hadrien. Laide, la tour des Vents. L'art à cette époque ne disait rien, par la bonne raison qu'il n'avait rien à dire. Quand on a mis à part les monuments authentiques de l'art athénien ; le temple de Thésée, rude encore, mais si ferme et si vigoureux ; le petit monument choragique de Lysicrate, ce bijou de l'ordre corinthien, avec sa frise si délicate ; trois ou quatre des sièges de marbre du théâtre de Dionysos, si merveilleusement sculptés ; une demi-douzaine des bas-reliefs retrouvés sur la voie des tombeaux près de la gare actuelle du chemin de fer du Pirée ; une douzaine de vases, composant la collection de la Société archéologique, autant de lecythes blancs d'un



dessin exquis, et deux douzaines de statuettes délicieuses, sorties des fouilles de Tanagra — j'abandonnerai volontiers le reste des monuments ou des musées d'Athènes aux dévots pieux et indiscrets de l'antiquité. Je donnerais pour ma part, non pas seulement l'affreuse ruine du tombeau de Philopappos, mais tout l'énorme théâtre d'Hérode Atticus, pour une simple stèle de marbre blanc datant de l'époque de Phidias, et surmontée d'une palmette aux belles lignes.

Mais Athènes possède une chose incomparable, une chose unique au monde : c'est l'Acropole ; et tant que le mot de beauté gardera son sens dans les langues humaines, on ne cessera pas de venir ici pour faire à l'Acropole son pèlerinage.

J'ai autrefois, durant plus de trois années, eu l'Acropole sans cesse devant mes yeux. De cette terrasse du second étage de l'Ecole d'Athènes d'alors, d'où on la voyait si bien, je l'ai saluée chaque matin à mon réveil, je lui ai dit adieu chaque soir avant de m'endormir ; et, après trois années, elle me paraissait plus belle qu'au premier jour. Telle je l'ai retrouvée, en dépit de l'âge qui émousse, dit-on, la faculté d'admirer. J'ai tourné de nouveau tout autour de l'Acropole. Je l'ai regardée à toutes les heures de la matinée, de la journée

et de la soirée : de l'esplanade du temple de Jupiter Olympien, du théâtre de Dionysos, du Pnyx et de la route de Phalère, du temple de Thésée et de Colone, de la route de Patissia et des pentes du Lycabète. De quelque côté, à quelque heure du jour qu'on la regarde, l'Acropole demeure la chose unique au monde, l'incomparable merveille. Et l'admiration grandit encore lorsqu'on ne se borne pas à regarder de loin l'Acropole, lorsqu'on y monte, lorsqu'on voit de près et mieux les monuments qui la couronnent.

Je remets de jour en jour à parler de cette Acropole autour de laquelle j'ai tant tourné, sur laquelle j'ai passé tant d'heures, dont toutes les pierres, pour ainsi dire, me sont connues, car où trouver des paroles pour exprimer ce que je sens ? Il faut une fois pourtant se décider.

Qu'on imagine une sorte de trapèze de quelques kilomètres carrés d'étendue dont le grand côté est tourné vers le Midi et que borde la mer. Les trois autres côtés sont formés par trois montagnes ; à l'est l'Hymette, au nord le Pentélique, qui a la forme d'un fronton de temple grec, à l'ouest le Parnès. Ce trapèze c'est l'Attique. Au milieu de cette plaine, à une lieue et demie de la mer environ, s'élève un rocher aux arêtes vi-

ves et à pic de toutes parts, que je ne saurais mieux comparer qu'à un grand navire à l'ancre au milieu de la plaine. Ce rocher c'est l'Acropole.

Aux temps primitifs et barbares, ce rocher fut le château-fort, la citadelle, où les habitants des environs se réfugiaient avec leurs biens et leurs troupeaux, lorsque quelque ennemi les menaçait. Quand la sécurité fut venue, quand Athènes eut grandi et prospéré, quand les « longs murs », œuvre de Thémistocle, l'environnèrent et la relièrent au port du Pirée ; quand elle eut des flottes pour dominer sur la mer et des armées pour la défendre sur terre, l'Acropole cessa d'être une citadelle ; elle ne fut plus qu'un sanctuaire. Athènes, amie des arts, consacra sa richesse à l'orner de son mieux, à l'embellir d'admirables ouvrages, à y construire des temples en l'honneur des dieux protecteurs de la cité.

La nature semblait avoir préparé d'avance ce rocher, aux formes aussi fermes qu'élégantes, pour être un merveilleux piédestal destiné à recevoir et à faire valoir les ouvrages de l'art. Ce que les hommes ont fait ici, c'est d'avoir complété la nature, c'est d'avoir donné à ce piédestal le couronnement qu'il appelait. Nous ne voyons pas, hélas ! l'Acropole aujourd'hui telle que l'a visitée

encore et décrite Pausanias, au second siècle de notre ère, au temps où l'Acropole était un vaste musée, où il n'était pas, en dehors des voies consacrées, un mètre carré de sa surface qui ne portât un édifice, une colonne, une statue ou une stèle. Bien des barbares ont passé ici successivement depuis quinze siècles, et les barbares qui ont fait les pires ravages ne sont pas ceux que l'on appelle de ce nom.

C'est un Vénitien, Morosini, qui, en 1686, a fait avec ses bombes à demi sauter le Parthénon, où les Turcs avaient entassé leurs provisions de guerre. C'est un Anglais, lord Elgin, qui, en ce siècle même, a emporté à Londres tout ce qui restait de l'un des frontons du Parthénon, et les plus belles figures de l'autre. La plupart des monuments de l'Acropole ont disparu, et de ceux qui demeurent il ne reste que des fragments. Mais ces fragments sont tels que rien ne les égale.

Montons à l'Acropole par le seul côté par où le le rocher soit accessible, par son extrémité tournée vers l'Ouest, du côté de l'Aréopage et du Pnyx. Gravissons cet escalier retrouvé par Beulé, à propos duquel tant de discussions ont eu lieu et auront lieu encore. Voici devant nous les Propylées qui, ainsi que leur nom même l'indique, for-

ment en quelque sorte la porte d'honneur qui ouvre le sanctuaire. La toiture est tombée ; l'entablement aussi. Il ne reste plus en place que quelques colonnes et quelques pans de murailles. Et cependant les Propylées font toujours l'admiration des architectes par le soin achevé de l'exécution, par la proportion de tous les détails. A notre droite, à l'extrémité du rocher, voici un petit temple, qu'on pourrait, ce semble, tenir dans la main, c'est le temple de la Victoire Aptère. Celui-là avait été renversé, mais les matériaux étaient restés sur place ; on a pu le relever et le reconstruire. Il n'y manque que la frise, emportée à Londres par lord Elgin et qu'un moulage remplace aujourd'hui. C'est un chef-d'œuvre de grâce et d'élégance que ce petit temple de la Victoire.

Et maintenant nous avons franchi les Propylées. Devant nous le rocher monte en pente douce. A cent cinquante pas, un peu à notre droite, s'élève le Parthénon, qui d'abord attire et retient les yeux. C'est d'angle que nous l'apercevons. Son fronton occidental a gardé ses formes ; il a même conservé deux des figures qui le décoraient. Son côté tourné vers le Nord se développe avec sa colonnade dorique. D'ici l'on imagine à peine

qu'il ait tant souffert, il paraît comme intact, tant ses lignes simples s'imposent, tant l'œil lui rend pour ainsi dire tout ce qu'il a perdu. C'étaient la grâce et l'élégance auxquelles nous faisait penser tout à l'heure le temple de la Victoire. Ce que donne le Parthénon, c'est l'impression de la grandeur et de la force, de la puissance dans la simplicité et la sérénité. Sans doute les proportions du Parthénon sont grandes. Il n'est pas colossal cependant. Il serait à l'aise dans la nef de Saint-Pierre de Rome, et pourtant rien plus que le Parthénon ne donne l'idée de la grandeur. Plus on le regarde, et plus il semble grandir : l'harmonie de l'ensemble et des moindres détails, le rapport parfait de la base, de la hauteur et de l'épaisseur des colonnes, de l'architrave, du fronton, tout contribue à une impression unique d'une souveraine majesté. Quel était l'équilibre de l'esprit qui a conçu et exécuté une telle œuvre ! C'est bien à Pallas Athéné, c'est-à-dire à la pensée même de Zeus, à la Raison suprême, maîtresse de toutes choses et digne objet de l'éternelle adoration de l'humanité, qu'un tel monument devait être consacré. Aucun charlatanisme ici ; aucune affectation et aucune subtilité ; aucune déclamation non plus ; aucun effort

vers le grandiose : tout est calme et force vraie. Une fois élevé par la main des hommes ce monument a si bien pour lui toutes les lois de la nature qu'il ne porte en lui-même aucune cause de ruine. Il n'a besoin ni qu'on le consolide ni qu'on le répare : il est là, appuyé sur le roc, fait pour durer à jamais. La violence seule a pu triompher de lui ; encore, la formidable explosion qui l'a éventré a-t-elle pu le dégrader, mais non pas le détruire.

A travers les tambours de colonnes et les chapiteaux renversés, on se promène autour du monument ; puis on gravit les marches du fronton oriental, on entre dans ce qui fut la *cella* du temple, où se voient encore sur le pavé de marbre et la place où s'élevaient les petites colonnes intérieures, et celle que couvrait la statue d'or et d'ivoire de Phidias ; on pénètre dans ce qui fut l'Opisthodome, où était enfermé, sous la protection de la déesse, le trésor public d'Athènes. On regarde en place ce qui est resté de la frise et des métopes.

On pénètre ensuite dans une sorte de hangar, construit depuis quelques années, et qui s'appelle le Musée de l'Acropole. Là se trouvent réunis quelques fragments de la frise : là on peut voir les moulages des statues des frontons, des

métopes, et de la partie de la frise emportée par lord Elgin. La distance est grande de ces moulages de plâtre aux marbres eux-mêmes ; tous ceux qui ont visité le British Museum le savent. Ces moulages ici sont en outre bien mal placés, et plus mal éclairés encore. Et pourtant c'est une joie que de revoir, même ainsi, le Thésée, l'Ilissus et les Parques !

Sous le ciel de l'Attique, au moment où l'on vient de regarder le Parthénon, on est mieux que jamais en état de comprendre ces superbes figures. Elle aussi ont la simplicité, la sérénité, la majesté dans la force et dans l'harmonie. C'est bien le même génie que révèlent l'architecture et la sculpture ; c'est bien la même haute raison, le même idéal de beauté d'où sont sorties l'une et l'autre. Dans ce musée de l'Acropole encore, on regarde avec enchantement quelques bas-reliefs, plusieurs bien mutilés, hélas ! trouvés aux environs du temple de la Victoire Aptère et qui représentent des femmes ailées ; des Victoires sans doute. L'une d'elles est bien connue par le moulage qui est partout dans nos ateliers, c'est la Victoire remettant sa sandale. Ce moulage ne rend ni la finesse ni la grâce exquise de l'original. Il n'est pas d'art plus délicat ni plus délicieux que

cette figure si souple et si vivante. Quel artiste avait sculpté ces figures charmantes ? Quel qu'il soit, disciple de Miron, ou de Praxitèle, celui-là n'est pas l'un des moindres artistes qu'ait produits la Grèce antique.

Il nous reste un quatrième monument à visiter sur l'Acropole, c'est l'Erechtheion. Ses formes nous étonnent d'abord, car la construction a dû réunir trois sanctuaires également vénérés des Athéniens. Mais il est, dans cet ensemble, une partie vraiment égale en son genre aux Propylées, au temple de la Victoire, au Parthénon lui-même : c'est la petite enceinte rectangulaire tournée vers le sud. Là se trouvent, au-dessus d'une plinthe de marbre, supportant l'entablement, ces Cariatides si célèbres et que l'on ne vantera jamais trop. Le temps et les hommes ont pu mutiler leurs figures ; le brutal lord Elgin a pu enlever de vive force et emporter l'une d'elles, la moins endommagée naturellement ; les proportions du petit édifice sont si harmonieuses, les figures sont en si parfait rapport avec la plinthe qui les porte et l'entablement qu'elles supportent ; le mouvement de ces figures est si juste, si simple et si noble, que l'œuvre semble belle encore comme elle pouvait l'être au premier jour.

Chaque fois qu'après être monté à l'Acropole et avoir fait ses dévotions aux Propylées, au temple de la Victoire, au Parthénon, aux Cariatides, on redescend de ce sanctuaire, on en revient plus étonné et plus rempli d'une admiration recueillie et comme religieuse. Plus on vit en communication avec ces chefs-d'œuvre, plus on y découvre de beauté. Toujours et toujours encore ils ont quelque chose de nouveau à nous donner. La joie qu'ils font entrer dans les yeux est sans mélange, et, des yeux, cette joie pénètre dans l'esprit en y apportant la force et la santé.

Lorsqu'on est sur l'Acropole, on ne regarde pas seulement les monuments que le temps y a laissés, on regarde aussi cette nature dont on est entouré : sur sa tête, ce ciel d'un bleu léger et comme laiteux, qui n'a rien de la brutalité du ciel romain ; au midi, la mer éblouissante, faisant à la côte de l'Attique une bordure de saphir : les belles lignes du Parnès et de l'Hymette, du Pentélique dont, malheureusement, quelques vilaines collines ne laissent apercevoir que le sommet ; l'Attique sèche et nue, avec sa bande de verdure qui, le long du Céphise, court du fond de la plaine jusqu'à la mer.

Que l'on monte à l'Acropole au lever du soleil,

aux heures les plus chaudes du jour quand le soleil est éblouissant, au coucher du soleil, l'effet est divers, mais le spectacle toujours merveilleux. Selon l'heure, selon la hauteur du soleil, la lumière colore de mille teintes variées les montagnes, la plaine, la mer, l'île d'Egine, Salamine, les côtes du Péloponèse, les montagnes de Corinthe. Mais toujours, quelle que soit l'heure de la journée, la nature et les œuvres de l'art semblent ici faites les unes pour les autres. Elles se complètent, elles concourent à une même émotion : elles apportent à l'esprit la même impression de sérénité, de beauté pure.

Tel est bien le caractère du génie athénien ; il a été vraiment le fils de la lumière ; il a été toute clarté. Athènes a inventé peu de choses ; elle n'a créé, nous le savons bien aujourd'hui, ni la sculpture, ni l'architecture, pas plus qu'elle n'a inventé ni la poésie, ni le théâtre, ni l'éloquence, ni l'histoire, ni la philosophie. Mais tout ce qu'elle a reçu de l'humanité, elle l'a affiné, purifié, agrandi ; elle a eu, en toutes choses, la vision du parfait ; elle a, la première, entrevu un idéal qui n'a point été surpassé, qu'elle nous a légué, dont nous vivons encore. D'elle, pour emprunter la parole du poète, nous est venu tout ce que nous aimons.

Le vrai Mont Sinaï de l'humanité, ce n'est pas le Sinaï de Moïse, c'est ce rocher de l'Acropole sur lequel on aime à se figurer Sophocle, Aristophane, Thucydide, et Socrate, montant un jour, à côté de Périclès, pour aller voir ce Parthénon qu'achèvent d'élever Ictinus et Phidias.

27 juin.

Il n'est pas facile de juger la politique d'un pays où l'on ne fait que passer ; et comment pourtant, surtout lorsque l'on est journaliste, ne pas jeter un coup d'œil sur la politique, même dans un pays où l'on ne fait que passer?

Je trouve la Grèce sortant d'une crise ministérielle, et peut-être serait-il plus juste de dire : encore en pleine crise ministérielle. Depuis trois années, M. Tricoupis était le président du conseil : c'est, de l'aveu général, depuis la mort de Coumoundouros, l'homme d'Etat le plus capable de la Grèce, celui qui connaît le mieux les choses de l'extérieur, celui aussi qui se rend le mieux compte des besoins de son pays, qui possède, en économie politique, les idées les plus larges. C'est à son

initiative qu'est due une bonne partie des progrès accomplis en ces derniers temps. Il est vif et pas toujours aimable, paraît-il ; mais il est intelligent et sait, du moins, ce qu'il veut. Il s'était maintenu trois années au pouvoir, et c'était là un long bail en ce pays où les ministères passent d'ordinaire presque aussi vite que les roses. Mais nous avons perdu le droit de plaisanter les pays où l'on aime à changer souvent de cabinets.

Des élections devaient se faire et M. Tricoupis se croyait sûr d'avance de la majorité nouvelle. Il annonçait aux représentants des puissances que les quatre cinquièmes des députés seraient ses partisans ; il l'annonçait à ses amis ; il l'annonçait même à ses parents. Il était si sûr de son fait que, la veille même des élections, le roi partait tranquillement pour un petit voyage à Corfou.

Mais qui sait à l'avance ce qui peut sortir d'une élection, surtout en un pays de suffrage universel ? Et, depuis la chute du roi Othon, la Grèce a, comme la France, le suffrage universel. Au lendemain des élections nouvelles, quand les résultats furent connus, il se trouva que sur 245 députés élus, M. Tricoupis comptait non pas deux cents amis, mais tout juste quatre-vingts. Le roi Georges revint de Corfou précipitamment et M. Tricoupis lui remit

sa démission sans même attendre la réunion de la Chambre.

La Chambre est aujourd'hui réunie. Elle procède au premier travail de toute assemblée nouvelle, à la vérification des pouvoirs. On raconte qu'il s'est passé des choses bien étranges dans un nombre considérable de collèges ; et je le crois sans peine.

Au temps où j'habitais ici, j'ai vu deux ou trois élections, et j'ai connu des histoires qui faisaient un joli pendant à ce qu'étaient nos élections en France sous l'Empire, à ce qu'elles ont même été depuis dans la Corse ou dans Vaucluse. Les députés blackboulés se flattent encore, que plus d'une élection sera cassée à cause des irrégularités commises. Je ne voudrais leur ôter aucune illusion, mais je crois bien qu'en Grèce, comme un peu partout, les majorités politiques sont disposées à juger avec plus de rigueur les illégalités de leurs adversaires que celles de leurs amis. On ferme les yeux sans trop de peine sur les fraudes dont a bénéficié le voisin, pour qu'il les ferme à son tour sur celles dont on a bénéficié soi-même.

Au surplus, on a vu ici ce spectacle rare : un ministère faisant les élections et battu cependant. Je doute qu'il ait négligé dans la lutte de défendre

de son mieux ses intérêts ; j'en doute d'autant plus qu'ici, tout changement de ministère, comme tout changement de président en Amérique, est suivi d'un changement du haut en bas de celui de tous les fonctionnaires. Tout homme politique traîne à sa suite sa clientèle d'aspirants fonctionnaires ou de fonctionnaires dégommés, destinés à partager sa bonne comme sa mauvaise fortune. Nulle part on n'applique plus à la lettre la maxime célèbre du président Jackson : « Aux vainqueurs, les dépouilles. » Préfets, sous-préfets, employés de toutes les administrations savaient parfaitement, il y a quelques mois, que, si M. Tricoupis tombait, ils allaient rentrer dans cette vie privée qui n'est pas, pour beaucoup, la vie facile; ils ont dû faire de leur mieux pour défendre leur patron, car c'était en même temps leurs propres places qu'ils défendaient.

J'en conclus que si M. Tricoupis a été battu, c'est qu'il s'était formé contre lui un de ces courants d'opinion contre lesquels toute pression administrative est impuissante. Deux ou trois impôts impopulaires, comme celui sur le tabac, dont le commerce avait été jusque-là absolument libre; la crise financière dont tout le monde souffre depuis une année; l'équilibre du budget toujours

rompu malgré les promesses faites par le premier ministre d'arriver à un excédent de recettes : telles me semblent avoir été les principales causes de la chute du dernier cabinet.

Le premier ministre, aujourd'hui, c'est M. Delyannis, l'un des hommes distingués de la Grèce, et plus d'une fois ministre déjà. Il est pour l'heure dans sa lune de miel. Le ministère actuellement s'occupe surtout des changements dans le personnel. Il place ses amis ; il ôte de place les amis de son prédécesseur : c'est la règle, et nul ne songe à s'en étonner. Chaque matin, c'est un petit massacre de fonctionnaires. Est-ce tout à fait le massacre des innocents ? Je n'en répondrais pas. On ne rencontre de tous les côtés, sur les bateaux, ou dans les voitures, que gens qui vont prendre possession de leur poste, ou gens moins heureux, qui viennent d'en être dépossédés. J'ai fait, au cours de mon voyage à Olympie, la connaissance d'un des nouveaux sous-préfets, c'est-à-dire d'un éparque. Il manquait de prestige, l'éparque ! Le col de sa redingote et le bas de son pantalon témoignent de longs services, et je le crains même, de longs jeûnes. Ses lunettes dorées seules lui donnaient un peu de majesté.

Les difficultés vont commencer pour le nou-

veau cabinet au moment où il proposera les réformes promises. La tâche de l'opposition est toujours aisée, car il suffit de critiquer. On a, dans les programmes électoraux, annoncé des économies, fait briller des réductions d'impôts : mais quelles économies faire et quelles réductions opérer? Comment empêcher le déficit de subsister et peut-être même de s'accroître? La position de ceux qui tiennent la queue de la poêle me paraît, ici comme en plus d'un endroit, médiocrement enviable.

Elle l'est d'autant moins que M. Delyannis a déjà fait plus d'un mécontent. Parmi les candidats heureux, ses amis étaient les plus nombreux, et le roi a été très correct en le chargeant de composer le cabinet. Mais ses amis n'étaient pas les seuls vainqueurs. Il y avait aussi dans la majorité nouvelle des partisans de M. Delegeorge, de M. Grivas, d'autres encore. M. Delyannis, au lieu de constituer un ministère de coalition, a surtout appelé autour de lui ses amis. Je ne puis l'en blâmer, car une coalition est toujours impuissante à gouverner ; mais vous devinez que ceux qui ont été au combat sont médiocrement satisfaits de ne pas être aussi à l'honneur.

Ils patientent encore, car nous sommes au len-

demain de la bataille; mais, peut-être, dans quelques mois seront-ils de moins facile composition. Et M.Tricoupis est toujours là, vaincu sans doute pour le moment, mais avec ses quatre-vingts voix bien disciplinées, c'est-à-dire le tiers de la Chambre, et qui pourraient fort bien, en se portant ici ou là au moment opportun, jeter par terre son heureux rival. Une dissolution suivrait sans doute, si la chose se passait dans un an ou dans dix-huit mois, et le résultat serait, selon toute apparence, de ramener au pouvoir M. Tricoupis.

Et le roi? me direz-vous. Le roi fait convenablement son métier de souverain constitutionnel. On l'accuse de s'occuper un peu trop de son plaisir, et il paraît assez médiocrement aimé. Mieux vaut, après tout, pour la liberté d'un pays monarchique, un roi qui s'amuse un peu qu'un roi trop désireux de gouverner. La reine en revanche est fort aimée; elle est douce, avenante et aimable.

Dans une maison grecque, où je dînais l'autre soir, chez de vieux amis, un député parlait avec aigreur du suffrage universel. Il en voulait fort à notre pays d'avoir fait à la Grèce ce « cadeau fatal. » Il appelait de tous ses vœux un coup d'Etat militaire qui rendrait l'autorité aux classes dirigeantes.

Je l'écoutais parler, sans avoir envie de discuter

avec cet admirateur du césarisme. La Grèce, je crois, n'a de ce côté rien à redouter. Je ne vois point le roi Georges jouant au prince Louis Napoléon ou au général Bonaparte. Le prestige manque trop à ce cadet de Danemark. Je ne vois point non plus une armée qui a le service d'un an, comme il existe ici, jouant aux cohortes prétoriennes. Et quant à des ministres capables de se faire les agents d'un coup d'Etat, je les cherche plus encore.

Laissez-moi vous en donner la preuve en vous contant un détail significatif, qui est de tout à l'heure. Je demandais en déjeunant au secrétaire de l'hôtel si la route de voiture entre Calamata et Tripolitza, dans le Péloponèse, était achevée. « Je n'en sais rien, me répondit-il; mais le ministre de l'intérieur est là justement à déjeuner à la table voisine, et je vais le lui demander. » Il y fut en effet et revint un moment après m'annoncer que la route n'était pas achevée. Cette réponse m'ennuya un peu, car elle m'obligeait à renoncer à un petit voyage que j'avais projeté au travers du Péloponèse... Mais, croyez-moi, on ne fait pas de coups d'Etat en un pays où un garçon d'hôtel va tout tranquillement déranger un ministre et lui demander si une route existe ou n'existe pas.

28 juin.

La France a trop d'intérêts dans la Méditerranée pour ne pas suivre avec attention tout ce qui se passe en Orient.

Où en est aujourd'hui notre influence dans ces contrées? C'est ce que ne peut s'empêcher de demander un Français qui vient faire un tour en ce pays. Lorsque éclata la guerre de l'indépendance hellénique, le gouvernement de la Restauration, en venant au secours de la Grèce, ne suivit pas seulement un mouvement généreux de la nation française ; il fit, en même temps, un acte d'excellente politique.

La Grèce, redevenue libre, se trouva placée sous le protectorat des trois grandes puissances qui l'avaient soutenue dans sa lutte contre les Turcs : la France, l'Angleterre et la Russie. Durant de longues années, ces trois puissances ont cherché, tour à tour, à exercer ici une influence et réussi surtout à se neutraliser l'une l'autre. Les Anglais sont partout raides et rogues et s'appliquent à mériter le nom que leur a donné M. de Bismarck de « la nation désagréable. » Quant aux

Russes, s'ils sont unis aux Grecs par le lien de l'orthodoxie religieuse, il fallait aux Grecs une certaine candeur pour se persuader que le gouvernement du tsar fût disposé à leur faciliter la conquête de Constantinople qu'il convoitait pour son propre compte. L'influence qu'en somme la Grèce a le plus subie, et subie le plus volontiers, ç'a été l'influence plus désintéressée de la France. C'était notre langue que l'on parlait ici le plus couramment après la langue nationale. C'étaient nos produits qui formaient la principale importation. C'était à Paris que la jeunesse grecque venait le plus volontiers apprendre le droit ou la médecine.

Après 1870, notre influence, en ce pays comme partout, a subi, durant quelques années, une rude atteinte. Les vaincus ont toujours tort. N'oublions pas cependant que, durant la guerre néfaste, la Grèce, à peu près seule parmi les nations, se souvint que nous avions jadis versé notre sang pour elle et nous envoya quelques bataillons de volontaires qui firent vaillamment leur devoir. Mais le lendemain il nous avait fallu sacrifier l'Alsace et la Lorraine, et la France avait assez de panser ses propres plaies sans regarder les choses du dehors.

C'est en 1878 seulement, au congrès de Berlin,

que la France voulut reprendre sa place dans le concert européen. Elle l'y reprit, non sans honneur, on s'en souvient, et seulement pour plaider la cause de la justice. Ce fut elle qui fit reconnaître par le congrès les droits de la Grèce sur l'Epire et sur la Thessalie, et l'année suivante, en 1879, la Conférence qui suivit confirmait et précisait les stipulations du congrès de Berlin.

Il y eut alors un grand élan de sympathie et de reconnaissance pour la France. Il était évident qu'en cette affaire elle n'avait personnellement rien à gagner ; que, si elle avait réclamé pour la Grèce la Thessalie et l'Epire, c'est qu'en effet, ces provinces étaient véritablement helléniques, c'est qu'elles supportaient avec impatience la détestable domination ottomane, c'est que la petite Grèce, telle qu'elle avait été constituée cinquante ans auparavant, ne pouvait réellement vivre.

Malheureusement la Turquie refusa d'exécuter les décisions de la Conférence. Elle consentit à abandonner la Thessalie, mais non pas l'Epire. Une guerre seule eût pu la contraindre, et cette guerre, autant la Grèce était, à elle seule, incapable de l'entreprendre, autant c'eût été de la part de la France une insigne folie de s'y précipiter. Nous avions fait pour les intérêts grecs tout ce qui dépendait

de nous : en bonne foi, il était impossible de nous demander davantage.

La déception n'en fut pas moins vive à Athènes. On s'était vu par l'imagination déjà en possession de l'Epire et de la Thessalie ; on ne se résigna pas, en un seul jour, à renoncer à l'Epire. On cria, on manifesta, on déclara, du golfe de Volo au cap Matapan, qu'on allait partir en guerre contre les Turcs. Naturellement, on n'en fit rien, car l'armée turque n'eût fait qu'une bouchée de la petite milice grecque. Mais, du moins, on se vengea en s'irritant beaucoup contre la France ; on l'accusa d'avoir trompé la Grèce, de l'avoir trahie. Si les décisions de la conférence de 1879 n'avaient pas été exécutées, c'était, disait-on, la faute de la France qui n'avait pour cela qu'un mot à dire. Le roi Georges, paraît-il, n'a pas encore pardonné à M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui était à cette époque notre ministre des affaires étrangères.

Pendant une couple d'années, la position du représentant de la France à Athènes fut difficile : c'était pourtant, alors comme aujourd'hui, M. le comte de Moüy, homme aimable autant qu'élégant écrivain, qui avait été, en 1878, secrétaire du congrès de Berlin, et, en 1879, membre de la conférence ; son philhellénisme ne pouvait donc être suspect :

Ces nuages n'ont heureusement fait que passer. Après avoir bien exhalé leur mauvaise humeur, les Grecs se sont calmés d'eux-mêmes ; ils ont reconnu que la France avait fait pour eux tout ce qui dépendait d'elle, et c'est après tout une assez jolie chose d'avoir gagné, sans avoir tiré un coup de fusil, une province comme la Thessalie.

Actuellement, l'influence française en Grèce est plus grande qu'elle ne l'a jamais été, et les relations des deux pays sont des plus amicales. L'Angleterre a pris possession de l'Egypte, et, sans parler de la question afghane, elle rencontre sur les bords du Nil assez de difficultés pour occuper son activité. Pour la Russie, depuis le traité de San Stefano déchiré à Berlin, il n'est personne, même ici, ici surtout, qui puisse garder des illusions sur ses desseins. Pour l'heure, elle est tout entière à ses conquêtes asiatiques. Aucune puissance ne nous fait donc concurrence en Grèce, à l'heure présente, et notre influence se propage d'autant plus aisément que nous ne saurions avoir aucune idée de domination ou de conquête. Nous pouvons chercher à faire de la Grèce une sincère et fidèle amie de la France, mais son indépendance n'a rien à redouter de nous. C'est là ce que chacun comprend.

En ce moment, trois missions françaises sont à l'œuvre en Grèce. Quand ce pays a reconnu la nécessité d'organiser sérieusement son armée et sa marine, c'est à la France qu'il s'est adressé. La mission militaire est placée sous les ordres du général Vosseur, et la mission de la marine sous les ordres de l'amiral Lejeune. Une troisième mission composée d'ingénieurs des ponts et chaussées, anciens élèves de l'Ecole polytechnique, a pour mandat de tracer les routes et les chemins de fer dont ce pays a si grand besoin. Déjà ses travaux sont fort avancés ; elle a levé les plans, marqué les tracés, fait les devis. Tout cela, sur le papier, est superbe ; ce qu'il faudrait maintenant, ce serait de passer à l'exécution. Malheureusement, l'argent manque pour les routes et les chemins de fer, comme il manque pour l'armée et plus encore pour la marine.

Ce pays paie avec peine déjà un budget de soixante-dix millions ; il faudrait cent millions de recettes pour exécuter, sans se trop presser, les travaux utiles. Et voilà le cercle vicieux dans lequel on tourne : les travaux publics seuls pourraient augmenter la fortune du pays en permettant d'exploiter ses richesses naturelles ; et c'est l'exploitation de ces richesses seule qui pourrait augmenter

les ressources et permettre d'exécuter les grands travaux publics. Tout cela se débrouillera peu à peu, mais il faudra du temps; et la Grèce, je le crains, verra se succéder bien des ministères encore, avant de trouver l'équilibre de sa production et de ses besoins.

En somme la situation est excellente aujourd'hui en Grèce, au point de vue français. Si l'on parlait déjà beaucoup notre langue ici il y a vingt ans, on la parle bien plus encore aujourd'hui, et on la parle bien. Il n'est guère de famille bourgeoise un peu aisée, où l'on ne donne aux enfants une institutrice française. Les deux peuples ont trop d'affinités naturelles pour n'être pas destinés à vivre en bonne intelligence. Tous deux ont les mêmes qualités et aussi un peu les mêmes défauts, ce qui doit les rendre indulgents l'un à l'autre. Les Grecs sont les Français de l'Orient, comme nous sommes les Grecs de l'Occident.

Lorsqu'au retour d'Athènes, autrefois, j'ai habité le Midi une couple d'années, ce qui m'a frappé, c'est la prodigieuse ressemblance de notre tempérament du Midi et du tempérament grec. C'est la même vivacité, c'est la même gaieté; c'est la même facilité aussi à se monter tour à tour et à se calmer soudain. Si Numa Roumestan n'était pas

Nîmois, il pourrait tout aussi bien être Athénien. Quel dommage qu'Alphonse Daudet n'ait pas passé par notre Ecole d'Athènes! Certainement sa *Grèce contemporaine* n'eût pas été tout à fait la *Grèce contemporaine* d'Edmond About, mais elle aurait bien aussi son prix, et je crois qu'elle serait plus vraie.

Il me semble que pour les missions que l'on envoie ici il serait à souhaiter de choisir surtout des enfants de notre Midi. Ils comprendraient les Grecs tout de suite, et seraient compris d'eux. Ils auraient la gaieté, l'entrain, l'indulgence, l'humeur bon enfant. Ils sauraient que là où l'on parle beaucoup et où l'on gesticule plus encore, il faut se garder de prendre au sérieux toutes les paroles et tous les gestes.

Nos Français du Nord n'ont pas toujours ce tact. J'en ai vu plus d'un autrefois qui rudoyaient volontiers les Grecs et les considéraient comme des êtres d'une race inférieure. Ils s'irritaient de leur subtilité, de leur sophistique ingénieuse, parfois même de leur rouerie; ils les froissaient à toute heure et ne venaient à bout d'en rien tirer. Oui, certes, les Grecs ont bien des défauts; ils sont légers, frivoles, moqueurs et rusés, pas toujours absolument sûrs, vrais petits-fils de l'artificieux

Ulysse. Mais avec tout cela ils sont charmants! Ils ont l'esprit, l'élégance, la finesse, l'intelligence merveilleusement ouverte; ils ont aussi cette constante belle humeur, qui est une marque de la santé morale et la plus précieuse des forces peut-être. S'ils ont bonne opinion d'eux-mêmes et sont très fiers d'être Grecs, nous, non plus, ne sommes pas mal partagés sous le rapport de la vanité. Ce sont de vrais méridionaux et, n'en déplaise aux Allemands moroses, aux Anglo-Saxons et même aux Welches français, vive le soleil! vive le Midi et les méridionaux!

CHAPITRE V

SMYRNE

Le vendredi 26 juin, nous disons adieu à la Grèce. Antonin Mercié, Edouard Fournier et Esquié, nous accompagnent. Le temps qui menaçait depuis quelques jours s'est tout à fait gâté ; dès le matin, le ciel est gros de nuages. Qui se croirait en été et dans cette Attique où la pluie est si rare ? A trois heures, nous quittons le Pirée sur le *Chalrich*, un bateau égyptien qui doit nous conduire à Constantinople, après une escale à Smyrne. Malgré les nuages amoncelés, la mer est calme, — c'est notre seule consolation. Au coucher du soleil, nous avons dépassé Sunium et

admiré les colonnes antiques auxquelles le cap doit son nom moderne ; bientôt nous avons à notre gauche la pointe méridionale de l'Eubée et à notre droite l'île d'Andro ; çà et là, la lune, qui est pleine aujourd'hui, apparaît dans l'intervalle de deux nuages et se reflète sur la mer unie comme dans un miroir d'argent.

Le lendemain, au réveil, nous avons franchi l'espace qui sépare les Cyclades des îles de la côte d'Asie. Autant les premières sont sèches et nues, autant les secondes sont verdoyantes et riches.

Nous longeons Chio, qui nous rappelle à la fois le nom de Hugo et celui de Delacroix ; bientôt nous entrons dans le golfe au fond duquel Smyrne est bâtie. Le ciel est gris, la mer est toute blanche ; une mer laiteuse où le bateau avance en soulevant à droite et à gauche des ondulations, mais sans que la moindre vague, grande ou petite, s'y brise en poussière écumeuse, — une mer d'huile, à la lettre. L'effet est charmant, d'une douceur et d'une finesse de tons que la palette arriverait bien malaisément à rendre, et dont la peinture étonnerait fort ceux qui n'ont pas vu ce spectacle de leurs yeux.

A dix heures, Smyrne est devant nous. Tout

près du rivage, la ville grecque ; un peu plus haut, la ville juive et le quartier des bazars ; tout en haut, grimpant au flanc de la montagne qui la domine, la ville turque aux maisons basses et misérables. Nous avons hâte de descendre à terre, de visiter cette ville tant célébrée, que les Orientaux, amis des belles métaphores, ont appelée « la perle du Levant », « l'œil de l'Anatolie ».

Il faut un peu rabattre de son enthousiasme quand on est en présence de la réalité. Nous venons de l'Occident : ce qui nous frappe d'abord, pour la première fois que nous mettons le pied dans une ville turque, c'est l'étroitesse des rues, c'est leur abominable pavé qui meurtrit les pieds, c'est aussi leur saleté.

La rue des Roses, tant vantée, n'est qu'une déception. Elle ment au poétique nom dont on l'a parée. A peine deux ou trois fois, au travers d'une porte, apercevons-nous un petit *patio* mesquin, et au delà les deux ou trois arbres d'un jardinet. Courons vite aux bazars ; peut-être trouverons-nous là notre revanche.

C'est le samedi, le bazar juif est fermé. Le quartier le plus intéressant, c'est le bazar égyptien. Ici quelques types d'Arabes ; quelques femmes voilées à la façon des femmes fellahs ; une demi-

douzaine de turbans, quelques chemises roses, quelques jupes vertes, quelques ceintures rouges ; peu d'étoffes précieuses, trop d'articles appartenant à l'importation européenne. Ce qui nous semble le plus pittoresque, c'est, de temps en temps, un grand coup de lumière pénétrant à travers les galeries obscures et misérables, faisant resplendir un lambeau d'étoffe, un costume ou un visage, jetant une note éclatante parmi le clair-obscur.

Un heureux hasard nous amène tout à coup devant la mosquée. C'est justement l'heure de la prière. Et, à ce moment, il ne conviendrait pas à des « chiens d'infidèles » d'y pénétrer. Par la porte ouverte, nous apercevons à l'intérieur, accroupis sur les nattes jaunes, les musulmans qui font leurs dévotions. Mais un grand nombre d'autres se contentent de faire les leurs sous le portique qui précède la mosquée, et ceux-là nous les voyons bien.

Après avoir été se laver les pieds et les mains à la fontaine, ils s'avancent vers les tapis étendus sous le portique. D'abord ils se tiennent debout, les mains tour à tour élevées et abaissées ; puis, accroupis, par deux fois ils touchent le tapis de leur front ; puis ils se relèvent, puis ils s'accroupissent de nouveau. La prière musulmane ne

ressemble pas à la nôtre ; c'est un exercice de gymnastique autant qu'un exercice pieux. Elle impose aux reins en particulier et à la colonne vertébrale un véritable effort.

Jeunes gens, hommes faits, vieillards, tous apportent ici le même sérieux, la même conviction. Aucun de ces hommes ne paraît savoir que d'autres prient autour de lui ; aucun même ne s'aperçoit que cinq Européens, cinq « giaours », sont là immobiles à les observer. Nul respect humain, nul souci de la curiosité, nulle coquetterie non plus. Il est aisé de voir qu'ils prient pour Allah seul, convaincus qu'Allah les voit et les écoute.

Aucun doute n'a jamais effleuré leur esprit ; aucun d'eux ne s'est jamais demandé en quoi ces salamalecs pouvaient être agréables à l'Eternel. Je n'ai guère vu des chrétiens prier avec cette intensité dans l'adoration, avec cette indifférence à toutes les choses de l'extérieur, avec cette absorption de l'individu tout entier dans l'acte qu'il accomplit, sauf en Bretagne au pèlerinage de Notre Dame-d'Auray, ou dans certains sanctuaires de l'Espagne. Une religion qui inspire une telle foi peut être d'ailleurs ce que l'on voudra : elle n'est pas encore près de finir.

Nous nous dirigeons maintenant vers le pont

des Caravanes, espérant, sur la foi des guides, voir arriver quelques-unes de ces longues caravanes de chameaux qui apportent ici des produits de l'intérieur. Nous en voyons en effet deux ou trois, mais composées seulement de cinq ou six chameaux attachés les uns aux autres. Ils avancent en file indienne, de ce pas lent et grave qui est rapide cependant. Leur œil est bon et doux ; leur pelage est de ce gris roux lustré qu'ont souvent certains ânes chez nous.

Mais ce qui intéresse le sculpteur Mercié et le peintre Fournier plus encore que les chameaux, c'est une demi-douzaine de gamins de quatorze ou quinze ans se baignant dans un trou boueux de la rivière de Smyrne, le Mélès, au bord duquel on veut qu'Homère soit né. L'un de ces éphèbes surtout est superbe, avec ses formes souples et pleines, la belle proportion de tous ses membres, et sa peau cuivrée du front à la plante des pieds. C'est un bronze antique vivant qui est là devant nous, tour à tour plongeant dans l'eau jaune ou en sortant. Quel dommage qu'Antonin Mercié ne puisse l'emmener dans son atelier, et nous le montrer à l'un des prochains Salons !

Nous redescendons dans la ville. Nous commençons à nous habituer à l'Orient. Nos pieds se font

aux cailloux affreux et aux ornières, comme nos narines aux mauvaises odeurs. Ce qui nous frappe maintenant, c'est le pittoresque de mille détails : c'est une boutique, avec les notes de couleurs vives qu'y jettent les oranges, les citrons, les tomates, les courges, les piments et les pastèques ; c'est un étal de boucher oriental avec ses quartiers de viande et ses têtes de mouton saignantes qui pendent au dehors à des crochets ; c'est un petit établi où travaille un fabricant de selles ou un chaudronnier ; c'est un coin d'intérieur avec quelques tapis, des ustensiles de ménage, des vêtements accrochés à un mur ; ce sont des hommes, des femmes, des enfants que nous distinguons dans la pénombre.

Que de sujets de tableaux partout autour de nous dans cette vie si différente de la nôtre ! A chaque pas, Louis Edouard Fournier voudrait s'arrêter et prendre un croquis. Mais le soir vient, le bateau nous rappelle, il faut dire adieu à Smyrne ; tout ce que nous quittons ne le retrouverons-nous pas d'ailleurs et plus complet encore à Constantinople?

Durant la nuit, nouvelle escale à Mételin, l'antique Lesbos, la patrie de Sapho. Le dimanche matin, une île est à notre gauche, c'est Ténédos

une terre est à notre droite, c'est la Troade. Nous avançons parmi les souvenirs de l'Iliade et de l'Enéide. Bientôt nous voici dans l'Hellespont ; nous apercevons l'embouchure du Simoïs et du Scamandre, ces ruisseaux dont le nom est si grand. Nous distinguons ces tumulus auxquels une tradition, sans la moindre autorité du reste, a attaché les noms de Patrocle et d'Achille.

Vers le milieu du jour, nous nous arrêtons une couple d'heures aux Dardanelles. Le *Chalrich* est envahi par une demi-douzaine de juifs bruyants qui viennent offrir aux passagers cette poterie grossièrement peinte, mais d'un effet décoratif, que connaissent bien tous les visiteurs de l'Orient, et qui s'appelle la poterie des Dardanelles.

Puis nous voguons vers Constantinople. Le temps est toujours gris et triste, le soleil toujours voilé ; de fines ondées, pareilles à des brouillards, tombent par intervalles.

Nous avons beau marcher au milieu des souvenirs antiques, la vie contemporaine nous réclame et nous rappelle que nous sommes bien en pays turc. Depuis les Dardanelles, le pont est couvert d'une foule coiffée du fez ou du turban, portant les moustaches ou toute la barbe, vêtue de

la redingote droite et du pantalon, ou de la veste, de la ceinture et de la jupe bouffante; les pieds nus dans les babouches, les jambes croisées à la façon orientale. Cette foule, habillée de couleurs voyantes, reste accroupie sur des manteaux, des tapis, des couvertures de couleurs plus vives encore. C'est un tableau de Decamps que nous avons sous les yeux, mais un tableau de Decamps où n'entre pas de bitume et qui n'a pas noirci. Toute cette foule cause, dort, prie tour à tour. Elle mange surtout; elle se partage des courges vertes, des poissons qui n'ont rien d'appétissant, des têtes de moutons bouillies, moins appétissantes encore. Elle entremêle tout cela de grands verres d'eau, et même — qu'en dit ton ombre, ô saint Prophète! — de verres de raki, l'eau-de-vie de ce pays.

A quatre heures, le lundi matin, tout le monde est debout. Nous allons arriver à Constantinople; notre bateau a stoppé durant quelques heures dans la mer de Marmara pour attendre le lever du soleil où l'entrée du port est permise.

Je me souviens d'une autre arrivée à Constantinople, à cette même heure de la matinée, il y a dix-neuf ans de cela. Il faisait ce jour-là un admirable soleil de juin. Un merveilleux décor de

féerie se développait sous nos yeux et devenait plus éblouissant à chaque tour de l'hélice. A notre droite, les îles des Princes, toutes riantes ; la côte d'Asie avec les toits brillants et les blanches maisons de Scutari. A notre gauche, la côte d'Europe, les maisons et les villas alignées sur le rivage, au fond le Château des Sept-Tours et ses murailles démantelées. Bientôt apparaissait Stamboul, la ville turque avec sa forêt de minarets, les dômes de ses mosquées, la tour du Séraskier et le vieux Sérail alors debout, dont un incendie a détruit depuis la plus grande partie. Et bientôt encore, de l'autre côté de la Corne-d'Or, j'apercevais Galata et Péra bordées par le Bosphore pareil à un grand fleuve bleu. Je me souviens de cette arrivée comme si elle était d'hier : on ne m'avait pas trop vanté les splendeurs de ce magnifique panorama.

Aujourd'hui, point de soleil, point de lumière. Stamboul, Galata et Péra, Scutari, les vieilles murailles, les jardins du vieux Sérail, les minarets et les mosquées sont toujours là ; mais, avec la lumière et la couleur, la magnificence du tableau a disparu. Les nuages sont bas, le ciel est triste, la matinée maussade ; et quand nous mettons le pied sur le quai malpropre de Galata, c'est une

pluie fine et pénétrante qui nous accueille. Nous avons manqué notre entrée à Constantinople. Nous sommes de méchante humeur, et nous pestons contre ces employés de la douane, employés en uniforme, qui, non seulement bouleversent de fond en comble toutes les malles si on ne leur donne un backschich, mais qui, en outre, discutent efffrontément et tout haut le prix du backschich auquel ils prétendent.

CHAPITRE VI

CONSTANTINOPLE

29 juin.

Je ne crois pas qu'il y ait une ville au monde où le métier de touriste soit aussi fatigant qu'à Constantinople. Les distances sont immenses. Paris ou Londres peuvent seuls donner l'idée des trajets qu'il faut faire ici. Mais à Paris et à Londres les moyens de transport abondent et les piétons trouvent de bons trottoirs.

Ici, rien de pareil. Et pourtant de sensibles progrès ont été accomplis depuis quelques années : il y a maintenant, ô prodige ! un tramway qui traverse Stamboul ; il y en a un qui gravit les hauteurs

de Péra. Du pont de Galata à Péra, un ascenseur à vapeur conduit à travers un tunnel ; et je vous assure qu'on l'apprécie quand on revient éreinté, et que l'on se rappelle ce qu'était cette montée autrefois, lorsqu'il fallait la faire à pied, et recru de fatigue. Mais tous ces progrès sont encore bien peu de chose.

Aller en voiture n'est possible qu'à travers un petit nombre de rues — et celles-là sont les belles, les grandes rues — où le cocher est obligé de guetter à chaque carrefour si une autre voiture n'arrive pas en sens inverse. Ces belles rues de Stamboul, de Péra ou de Galata sont plus tortueuses, plus difficiles, que les misérables ruelles de la montagne Sainte-Geneviève d'autrefois. Et quel pavé, dans ces rues ! Non, pas un pavé, mais on ne sait quel mélange de blocs et de cailloux de toutes formes, de tout niveau, sur lesquels la voiture avance de cahot en cahot. On y est secoué comme dans un banneau de nos campagnes. On en sort, au bout d'une heure, les reins moulus. Ou se demande par quel miracle les ressorts, les roues et les essieux viennent à bout de résister à tant de soubresauts et d'à-coups.

Et le reste des rues de Constantinople, c'est-à-dire l'immense majorité, celles où aucune voiture

ne pourrait songer à s'engager !... En vérité je ne puis songer même à vous en donner une idée, car la réalité dépasse toute imagination. Stamboul, Péra, Scutari, tout cela est superbe à voir de la mer, s'étageant du bord de l'eau au sommet des collines. Mais quand on est à terre, les pieds payent terriblement cher cette magnificence du spectacle. Une série d'échelles raides, étroites, qu'il faut, sans cesse et en tout sens, monter et descendre, voilà ce que l'on rencontre ; et l'on est heureux encore quand les barreaux de l'échelle, je veux dire les marches de la rue sont franchement indiquées. Le plus souvent, il faut gravir ou descendre ces rampes à soixante-quinze degrés, en cherchant un caillou où poser le pied, ou moins piquant, ou moins glissant que son voisin. Et je crois que descendre est pire encore que monter pour ceux qui n'ont pas, pour leur malheur, les yeux excellents et les jambes bien solides. Quand il a plu, on glisse sur ces cailloux comme sur du verglas ; et alors, ce sont partout, au milieu de la ruelle surtout, qui se creuse en ruisseau, des flaques d'une boue noire et épaisse, entre lesquelles il faut conduire sa route.

Après trois ou quatre heures de promenade de ce genre, si la chose peut s'appeler une prome-

nade, les pieds sont plus gonflés, plus endoloris qu'après une ascension de montagne.

Nous avons passé toute cette journée à monter et à descendre ainsi parmi ces escarpements et ces ravins, ou, pour parler plus justement, au milieu de ces éboulis, et ce soir nous regardons avec effroi nos malheureuses chaussures. Elles sont meurtries, éraflées, écorchées, à moitié déchirées déjà ; elles ne sortiront certainement pas de cette ville redoutable où nous les avons fait entrer, ces pauvres chaussures parisiennes ! A Constantinople, les cordonniers doivent faire de belles affaires, et les pédicures aussi, s'il y a ici des pédicures !

Ce n'est pas l'entretien de ces rues infâmes qui coûte un sou au budget ottoman ; ce n'est pas non plus leur nettoyage. Jamais un tombereau à ordures ne s'y est promené : jamais non plus un balai.

Les seuls agents chargés de la voirie, ce sont les chiens. On s'étonne de l'énorme quantité de chiens que l'on rencontre ici ; quelque part en effet que l'on se promène, on est sûr de les retrouver tous les vingt-cinq pas, par bandes de cinq ou six, couchés devant une maison ou même au beau milieu de la rue. Pour un empire, ils ne se

dérangeraient pas ; on aurait plus vite fait de le écraser que de les faire bouger. C'est l'homme qui a des égards et des attentions pour eux ; c'est lui qui les respecte.

On commence par s'en étonner et, bientôt après, on se rend compte de ces ménagements : c'est que les chiens ici rendent tant de services qu'en vérité l'humanité a le devoir de les considérer comme ses bienfaiteurs. Que deviendrait-on si les chiens n'existaient pas, s'ils ne se chargeaient pas de dévorer les détritus et les immondices ? Les chiens comprennent sans doute les services qu'ils rendent à l'humanité ; ils ont la conscience de leur utilité sociale et ils en profitent.

Si honnêtement qu'ils fassent leur besogne, la nuit surtout, ils ne la font pas encore suffisamment ; les chiens ne dévorent pas toutes les ordures. Il eût fallu adjoindre au chien un autre dévorant d'immondices qui l'eût complété, le cochon, pour l'appeler par son nom. Mais le cochon est, pour les musulmans, un animal immonde ; un vrai Turc, non seulement ne mange pas de la chair de cochon, mais ne peut voir un cochon vivant sans horreur ; il aimerait mieux mourir de la peste que de voir des troupeaux de cochons errer par les rues de Stamboul ; et que de

services pourtant ces animaux lui rendraient !

Sans égouts, sans arrosage autre que la pluie quand elle vient à tomber, sans aucun de ces perfectionnements inventés par la propreté occidentale, cette ville où grouillent tant de centaines de mille êtres humains est d'une effroyable puanteur. L'infection arrive ici par endroits à une intensité dont, même dans certaines de nos villes du Midi, on ne saurait se faire une idée. Quelle riche matière de descriptions aurait ici l'auteur du *Ventre de Paris*. Oui, la puanteur de Constantinople est d'une qualité tout à fait supérieure. Elle défie toute comparaison, elle a des notes d'un éclat et d'une violence absolument incomparables, c'est-à-dire effroyables !

Je reviens aux chiens de Constantinople. Ce n'est pas, à parler net, une jolie race de chiens. Roux pour la plupart, avec leurs museaux pointus et leurs queues à longs poils, ils tiennent le milieu entre le chacal leur ancêtre, et le loup ; véritables bêtes fauves ; inoffensifs pour l'humanité, mais féroces au fond. Ils vivent par tribus dans les quartiers, et malheur à celui d'entre eux qui s'avise de pénétrer dans un quartier qui n'est pas le sien : il est aussitôt reconnu, dénoncé, poursuivi ; toute la tribu hurlante, à

coups de crocs, le reconduit jusqu'à la frontière.

Tout n'est pas rose dans la vie de ces chiens. Autant nos chiens d'Occident sont gras et luisants, autant ceux-ci, en général, sont maigres et efflanqués ; on voit qu'ils ne mangent pas tous les jours à leur soûl.

Beaucoup traînent la patte ; beaucoup ont laissé un œil ou une oreille dans quelque bagarre ; beaucoup portent de terribles cicatrices qui vont parfois d'un bout à l'autre de l'échine ; quelques-uns même ont entièrement perdu leur queue. Que tel de ces accidents soit le fait de l'humanité, qu'un chien ici ou là reste éclopé à la suite d'un coup de pierre ou d'un coup de trique, c'est ce que je ne nierai pas ; mais ce ne sont certainement pas les hommes qui sont en général les auteurs de ces terribles blessures. Le pire ennemi du chien, ici, c'est bien le chien son frère, en dépit du proverbe qui veut que les loups ne se mangent pas entre eux. Il s'élève entre ces chiens d'effroyables disputes, il se livre des batailles où chacun joue de son mieux des dents et des griffes. On en voit quelques-unes même pendant le jour ; mais c'est la nuit surtout qu'ont lieu les grands combats. C'est la nuit que les chiens rôdent et font leur besogne. On est ré-

veillé tout à coup par des aboiements furieux, auxquels répondent d'autres aboiements. C'est l'explication orageuse qui commence à propos d'un os à ronger ou de quelque quartier de charogne. A la façon des héros d'Homère, les adversaires s'injurient avant d'en venir aux voies de fait; puis il se fait un silence; puis tout à coup, on entend un effroyable hurlement de douleur qui se prolonge pendant une minute ou deux: l'explication est terminée. Ce hurlement que l'on entend, c'est le vaincu qui se sauve, traînant sa patte à moitié dévorée, un œil crevé ou le flanc décousu.

La rage n'existe pas parmi les chiens de Constantinople. On a souvent demandé pour quelle cause, et l'on prétend que c'est à la liberté même dont les chiens jouissent ici et à la facilité des accouplements, dont témoignent les petites familles qu'on rencontre à tout moment, qu'est due cette précieuse immunité. Mais voici qu'avant-hier même un journal qui s'imprime ici en anglais et en français, l'*Eastern Express*, a annoncé que des cas de rage viennent de se produire parmi les chiens de Stamboul. Est-ce là simplement une de ces nouvelles à sensation, comme certains journaux aiment à en produire, en Orient

sans doute aussi bien qu'en Occident? Si la nouvelle était vraie, elle serait terrible.

Imaginez la rage pénétrant ici, propagée de quartier en quartier parmi les trois ou quatre cent mille chiens répandus de ce seul côté du Bosphore, je ne vois pas comment on s'y prendrait pour l'empêcher de faire, par contre-coup, un nombre prodigieux de victimes dans l'humanité. Et si, d'autre part, l'on faisait des chiens, par édit de Sa Hautesse, le massacre que Mithridate fit faire des Romains en un seul jour, si, tout à coup, ceux qui nettoient les rues chaque nuit cessaient de les nettoyer, je me demande comment on empêcherait quelque épouvantable épidémie d'éclater à Constantinople huit jours plus tard.

30 juin.

Le spectacle de Constantinople, vraiment intéressant, c'est la rue. Mais il n'est pas très aisé de le bien observer. Sur ce pavé abominable on n'a pas trop de ses deux yeux pour se guider parmi les cailloux pointus et les trous. Et puis il y a les chiens, sur lesquels il faut se garder de marcher. Et puis il y a les voitures qui vont et viennent à

travers mille cahots, par des chemins où jamais un cocher de l'Occident ne s'imaginerait qu'une voiture puisse passer. Et puis il y a les cavaliers, et les marchands conduisant leur mulet, flanqué de ces deux grands paniers pleins de courges, de tomates ou de méchantes poires. Et puis il y a les marchands plus modestes portant eux-mêmes leur hotte pleine de légumes ou de fruits, et leur balance à la main ; et les marchands d'eau avec leur outre de cuir. Et puis il y a les portefaix, les hammals comme ou les appelle, courbés en deux sous les énormes caisses qu'ils transportent et dont les angles imposent le respect. Et puis il y a les bouchers, charoyant leurs quartiers de mouton ou de veau tout saignants. Et puis il y a les tripiers — rencontre plus redoutable — une longue tringle de fer sur l'épaule, à laquelle pendent, en avant et en arrière, des poumons, des cœurs, des estomacs et des boyaux de bœuf ou de mouton. Il faut, à toute seconde, se ranger pour éviter ces contacts et encore ne parlé-je pas de la foule des passants qui vous heurtent sans cesse, car il n'est pas de ville plus grouillante et plus en mouvement que celle-ci. Il est vraiment impossible, dans une rue de Péra, de Galata ou de Stamboul, de s'arrêter un moment.

En revanche, il est un endroit merveilleux pour se donner le spectacle de cette cité : c'est le pont de Galata. Le pont de Galata est situé presque à l'entrée de la Corne-d'Or, dont il réunit les deux rives. Il n'a pas moins de cinq cents mètres. On paie dix paras, c'est-à-dire environ un sou, pour le franchir, et ce tribut doit rapporter gros. Il ne rapportait pas encore assez, paraît-il, car le Trésor turc a de grands besoins d'argent, et dans quelques jours, ce n'est plus dix paras, mais vingt, que les piétons devront payer. Et l'on sera bien forcé de subir cette exigence, car tout le monde a besoin du pont de Galata. C'est lui qui met en communication Galata et Péra d'une part, et Stamboul de l'autre. C'est au pont de Galata que se trouve l'embarcadère des bateaux qui conduisent à travers la Corne-d'Or d'un côté jusqu'à Eyoub, de l'autre, à toutes les stations du Bosphore, à Scutari et à Kadi-Koi et aux îles des Princes, dans la mer de Marmara. Le pont de Galata, c'est comme la grande artère de Constantinople.

Le tablier du pont est en bois ; il est formé de planches inégales et mal jointes. Ici aussi, quand on marche, il est nécessaire de regarder ses pieds ; mais on peut s'arrêter du moins, ici ou là, sur les larges trottoirs, à côté des estropiés

hideux, des victimes de toutes les affreuses plaies de l'humanité, qui sollicitent la charité en étalant leurs misères repoussantes. On peut s'arrêter au milieu des dizaines d'enfants en haillons dont la vie se passe à mendier. C'est ici que l'on peut vraiment se donner sans fatigue le spectacle de la rue. Le cadre est magnifique, le plus admirable qu'une imagination de peintre puisse rêver. La Corne-d'Or, Stamboul avec ses mosquées et sa pointe du Vieux-Sérail, Galata et Péra, avec sa tour et son champ des morts; le port de Constantinople avec ses bateaux à l'ancre ; Scutari et la côte d'Asie; le Bosphore et la mer de Marmara, traversés à chaque instant par des bateaux ou de rapides caïques. Tout cela, sous l'éclatante lumière, fait, de quelque côté qu'on tourne la tête, un panorama radieux et incomparable. Mais ce n'est pas ce panorama que nous sommes venus voir aujourd'hui; c'est l'humanité qui défile devant nous, allant de Stamboul à Galata, ou de Péra à Stamboul.

A toutes les heures du jour, la circulation est incessante, prodigieuse. Mais le vrai moment pour flâner au pont de Galata, c'est l'après-midi entre quatre heures et sept. La grande chaleur est tombée ; les siestes sont finies ; la vie s'agite dans toute

son activité ; la lumière aussi, qui tombe plus oblique, éclaire mieux toutes choses. Il faut tourner le dos au soleil, se placer sur le trottoir de droite du pont, en venant de Galata, bien ouvrir les yeux.

Constantinople, c'est la capitale de cet empire dont l'autorité s'étend sur trois parties du monde ; sur l'Europe, sur l'Asie et sur l'Afrique. Sur ce pont de Galata passent et repassent sans cesse, mêlés les uns aux autres, tous les types de l'humanité, et toutes ses races. Au même instant, et d'un même coup d'œil, vous pouvez voir, se frôlant et se coudoyant, un Germain ou un Anglo-Saxon blond, un Français, un Italien, un Grec, un Bulgare, un Turc, un moine barbu, venu de France ou d'Italie, un juif, un Arménien, un Circassien ou un Persan aux longs yeux, enfin, un Arabe maigre au nez long et fin, un Egyptien olivâtre, un nègre aux cheveux crépus.

Comme toutes les races et toutes les nationalités, toutes les conditions sociales sont ici réunies et confondues. Voici un gros homme qui passe dans une voiture découverte, tout resplendissant d'or et de décorations : c'est un pacha, escorté de son aide de camp à cheval. Voici un landau fermé, dans lequel on aperçoit, par la portière,

deux ou trois femmes jeunes et voilées ; un nègre imberbe, au buste court, aux longues jambes, trotte à la portière. Ce sont des femmes d'un harem qui vont au bazar ou qui en reviennent, sous la garde d'un eunuque. Une lourde charrette avance lentement, cahotant à chacune des traverses du pont qu'elle franchit, traînée par deux bœufs ; c'est un camion chargé de caisses. Mais la bête de somme par excellence, sur le pont, comme partout à Constantinople, c'est l'homme, c'est le portefaix, le *hammal*, reconnaissable à son vêtement brun, couleur de la robe d'un capucin et soutaché de gance noire, reconnaissable aussi au coussin épais qu'il porte sur les reins pour l'aider à soutenir son fardeau ; plus reconnaissable encore à ce fardeau même.

Le portefaix de Constantinople est le plus robuste peut-être qui soit. Pour l'aider à prendre sa charge, dont il semble qu'il devrait être écrasé, il faut souvent le concours de deux ou trois camarades. Mais une fois chargé il va, courbé en deux, avançant à petits pas, mais avançant toujours. Il fait songer au vieil Atlas portant le ciel, car le Porthos des *Mousquetaires* n'est, auprès de lui, qu'un gringalet. On ne peut s'empêcher de le plaindre et de l'admirer.

Et voici, passant aussi, et criant leur marchandise, des vendeurs de gâteaux, de sucreries, de bimbeloterie de toutes sortes. Voici des recrues aux hardes bariolées qui, sous les ordres d'un sous-officier, vont gagner leur caserne.

Voici des soldats et des soldats ; des officiers et des officiers de tous grades. On ne saurait se faire une idée, sans l'avoir vu de ses yeux, de tout ce qui circule d'uniformes militaires sur le pont de Galata. Il semble que l'armée ottomane tout entière soit réunie à Constantinople pour garder la personne du sultan. Voici des cavaliers, les uns sur de beaux chevaux arabes, aux formes élégantes et fines, à la queue superbe ; les autres sur ces petits chevaux ramassés, au poitrail épais, qui viennent de Macédoine ou de Thessalie et qui sont bien les petits-fils des chevaux sculptés par les élèves de Phidias sur la frise du Parthénon. Voici enfin la foule énorme des piétons qui s'écoule sans cesse, pareille à un fleuve où se croiseraient deux courants.

Ce que dans ce grouillement humain l'œil de l'étranger cherche et poursuit surtout, ce sont les costumes. Hélas ! il faut bien que je dise la vérité : les costumes s'en vont ; bientôt il n'y aura plus de costumes à Constantinople. J'ai

passé, il y a quinze ans, bien des heures sur ce pont de Galata, et c'était alors une merveille que ce tableau mouvant, où toutes les couleurs chatoyaient sous le soleil. On se sentait là vraiment alors comme dans un autre monde, à mille lieues de notre Occident. Aujourd'hui, sur le pont de Galata, ce sont les vêtements européens, sortis de quelque succursale de la Belle-Jardinière, ou le costume turc moderne, avec le fez et la redingote noire toute droite, qui dominent. On trouve encore, çà et là, quelques costumes à regarder, mais ils sont le petit nombre. C'est à peine si j'ai compté, depuis que je suis ici, quatre ou cinq de ces hauts bonnets persans, en astrakan noir, d'une forme si originale, et d'une teinte si douce à l'œil, qui jadis abondaient. C'est à peine si j'ai compté une demi-douzaine de ces turbans verts, autrefois si fréquents.

Le turban vert était un signe de noblesse ; et il indiquait au respect de tous le saint, le *hadji*, qui avait fait le pèlerinage de la Mecque ; c'était comme le titre de noblesse musulman. Il paraît que, comme les titres de noblesse chez nous, on usurpait souvent le turban vert, et qu'on le portait sans y avoir droit. La liberté de l'usurper ne l'a point sauvé cependant, et le turban vert disparaît.

Il faut rester souvent quelques minutes sur le pont de Galata pour apercevoir un *uléma* portant le turban blanc ou quelque dévot des anciens usages vêtu, par-dessus la chemise blanche, du caftan de soie aux couleurs fraîches, dont la forme rappelle une douillette de prêtre catholique que l'on aurait oublié de boutonner.

Parmi les hommes, le peuple seul, à peu près, conserve encore quelque chose des costumes anciens. La calotte, autour de laquelle est roulé un fichu, la chemise, plus ou moins sale et déchirée, de couleur éclatante, la ceinture rouge et le large pantalon bleu bouffant. Mais combien, dans le peuple même, en sont déjà à porter et le gilet et le pantalon de l'Occident !

La vraie joie pour les yeux sur le pont de Galata, ce sont les costumes des femmes turques. Elles, du moins, font toujours voir, et ce voile blanc, si frais et si coquet, qu'on nomme le *yachmak*, qui enveloppe la tête en montrant seulement les yeux et le nez, et en forçant à deviner le reste, et cette *féredjé* qui ressemble à une robe de chambre aux plis flottants. Si le voile est toujours blanc, la féredjé brune, rose, jaune, bleue ou verte, est toujours d'une couleur bien franche, bien éclatante. On voit ces femmes s'avancer

d'un pas lent et traînant, par groupes de trois ou quatre, et la lumière est si belle et si harmonieuse ici, que ces couleurs éclatantes, les unes à côté des autres, sont toujours d'un bel effet par leur franchise même.

La femme turque, pour sortir, s'enveloppe toujours de la *féredjé* et du *yachmak* blanc. Mais il paraît que dans son intérieur, aujourd'hui, elle renonce volontiers à son costume et s'habille à l'Européenne. Un temps viendra, qui n'est pas loin, où elle osera sortir avec sa robe à la française, avec le chapeau et la voilette. Alors, adieu toute couleur et toute fête pour les yeux! L'Orient aura cessé d'être l'Orient, le spectacle du pont de Galata ressemblera à celui du pont Neuf. Il faut se hâter de voir Constantinople!

1er juillet.

Nous sommes tombés ici en plein Rhamadan, c'est-à-dire en plein carême musulman. Dans une douzaine de jours auront lieu les fêtes du Beiram, par lesquelles se terminent ce carême,

Nous y perdons, car nous ne pourrons voir ni les Derviches tourneurs de la petite mosquée de

Péra, ni les Derviches hurleurs de Scutari. Les Tourneurs, en temps de Rhamadan ne tournent pas, et les Hurleurs renoncent à hurler, en public tout au moins. Je regrette surtout les Derviches tourneurs. Ceux-là sont vraiment gracieux, avec leur longue robe flottante, et leur tournoiement qui s'accélère, jusqu'au moment où ils tombent étourdis, dans une espèce d'ivresse béate. Quant aux Derviches hurleurs de Scutari, ce sont en somme des bêtes peu ragoûtantes, avec leurs contorsions furieuses, avec leur cri *la illah Allah*, indéfiniment aboyé, jusqu'à ce qu'il leur amène l'écume aux lèvres. Mais nous aurons une compensation : ici, comme chez nous, l'effet du carême, c'est de redoubler la piété des fidèles, et les mosquées seront plus intéressantes à visiter. Quatre fois le jour, le muezzin appelle les mahométans à la prière et les invite à se rendre à la mosquée.

Une mosquée, vue du dehors, c'est une grosse masse de pierres surmontée d'un dôme central, que flanquent une demi-douzaine ou plus de demi-coupoles, et dont les murailles sont percées de nombre de fenêtres. C'est le modèle de Sainte-Sophie qui a servi pour toutes les mosquées ici. Les Turcs ne se sont pas mis en frais d'invention ;

le génie artistique, comme on sait, n'est pas leur fait.

Il faut bien le dire, une mosquée vue du dehors est une chose lourde et assez laide, sans aucune élégance de lignes, sans couleur aussi, car on s'est contenté de blanchir les murs à la chaux, et on chercherait vainement, à Constantinople, ces revêtements extérieurs de faïences peintes qui donnent aux mosquées arabes un aspect si élégant et si harmonieux. Sans les minarets qui entourent la mosquée et que je ne puis mieux comparer qu'à un chandelier surmonté de sa bougie, coiffée elle-même d'un éteignoir, — passez-moi la vulgarité de la comparaison, — une mosquée de Constantinople serait, vue du dehors, chose entièrement dépourvue de pittoresque.

Chaque mosquée est entourée d'une cour qui forme une enceinte carrée et plantée d'arbres. Là se trouvent les fontaines où tout bon musulman va faire ses ablutions avant de commencer sa prière. On se lave les mains, les bras jusqu'au coude, la figure et les pieds ; toutes ces opérations s'accomplissent avec une admirable gravité. En cette saison du Rhamadan nombre de ces enceintes sont transformées en véritables marchés ; on y vend des fruits, des légumes ; les bouchers

y débitent leur viande toute saignante ; aucune espèce d'odeur ne fait défaut dans ces cours. Voulez-vous des sucreries, des chapelets de bois odorant, des articles de Paris faits pour l'exportation, des contrefaçons allemandes de toutes sortes, ou du tabac turc?... tout cela se vend aussi dans les cours des mosquées.

Entrons maintenant, si vous voulez, dans la mosquée elle-même. Il y a une vingtaine d'années, il fallait une permission pour visiter Sainte-Sophie ; aujourd'hui on entre tous les matins à Sainte-Sophie, et tous les jours, à l'heure que l'on veut, dans toutes les autres mosquées, une seule exceptée, celle d'Eyoub, qui se trouve au fond de la Corne-d'Or.

Quand je dis que l'on y entre, j'entends en payant. Il en coûte par chaque mosquée un demi-medjidié, c'est-à-dire environ deux francs vingt-cinq centimes par personne. Moyennant ce prix, les « chiens de chrétiens » sont admis partout, même aux heures de la prière ; le bakschich est le « Sésame ouvre-toi? » auquel aucune porte ne résiste. « Bakschich ! » au reste, tel est le mot qu'on entend sans cesse à Constantinople. Bakschich, c'est le fond de la langue turque ; celui que tout le monde répète, du plus haut fonctionnaire au plus humble sacristain.

Quand vous avez donné votre demi-medjidié, un gardien de la mosquée vous présente une paire de sandales, larges comme des barques, dans lesquelles il vous invite à enfoncer vos bottines. Enfoncez-les bien, car il y aurait des protestations si le talon venait à dépasser. Il ne faut pas entrer avec des chaussures dans le sanctuaire d'Allah, car sa majesté en serait offensée ; mais il est entendu aussi que des sandales ne sont pas des chaussures et que si les sandales sont mises par-dessus les chaussures, c'est absolument comme si l'on n'avait pas de chaussures. Le tout est de savoir à quoi s'en tenir. En Occident, pour honorer Dieu, on se découvre la tête ; en Orient, c'est le contraire que l'on doit faire. Chaque divinité a ses susceptibilités.

Si l'extérieur d'une mosquée n'a rien de beau, l'intérieur ne manque pas de grandeur. Sainte-Sophie est à coup sûr bien loin du Parthénon, et nous sommes bien sévères pour elle en arrivant d'Athènes, elle a pourtant sa majesté, un peu théâtrale et emphatique mais réelle. Nous la voyons aujourd'hui bien endommagée. Les Turcs, pour effacer les figures qui ornaient ses voûtes, l'ont enduite d'un affreux badigeon ; ils y ont placé, çà et là, des écussons verts aussi laids qu'ils

sont énormes ; ils ont laissé se dégrader les admirables mosaïques qui ornaient le rez-de-chaussée et le premier étage. Mais le vaisseau, du moins, subsiste, avec ses proportions colossales, la hardiesse de ses voûtes, son aspect grandiose et qui saisit d'abord. Toutes les autres mosquées, je l'ai dit déjà, sont construites sur le modèle de celle-là. Que l'on entre dans la mosquée d'Ahmed, dans celle du sultan Bajazet, dans celle de la sultane Validé, on rencontre aussitôt une vaste salle carrée, avec quatre énormes piliers supportant la coupole, et des galeries latérales au rez-de-chaussée et au premier étage, soutenues par des colonnades. A tous les angles s'arrondissent les demi-coupoles, dont l'effet est si disgracieux du dehors. L'édifice tout entier est parfaitement éclairé par un nombre prodigieux de fenêtres. Rien, là, de ce demi-jour de nos cathédrales. En hiver, le pavé de la mosquée est couvert de tapis, que remplacent en cette saison de fraîches nattes. Nombre de lampadaires de fer forgé, portant chacun une vingtaine de petits godets où l'on allume un lumignon pour la prière du soir, pendent de la voûte. Au fond de la mosquée, une espèce de niche indique la direction de la Mecque vers laquelle doit se tourner tout fidèle en faisant ses

prières : c'est le *mirab*. Aux heures consacrées, viennent s'accroupir par centaines les musulmans, les uns à côté des autres. C'est avec un ensemble admirable qu'on les voit s'incliner, se relever, toucher la natte du front, se pencher à droite ou à gauche. On entend, tandis qu'ils se livrent à ces opérations de gymnastique, une manière de mélopée rythmée et terriblement nasillarde ; c'est le chant de l'*uléma* qui préside à la cérémonie. Pendant que les hommes s'exercent ainsi de leur côté, les femmes, beaucoup moins nombreuses, sont groupées dans une autre partie de la mosquée ; celles-là malheureusement on ne les voit se laver à la fontaine, ni les pieds ni les bras, ni le visage ; elles ont fait, avant de sortir, leurs ablutions à la maison. La salle est si vaste que les huit dixièmes en restent toujours vides.

La prière finie, des groupes se forment. Ici, on le devine, c'est un vénérable docteur qui explique le Coran à une cinquantaine de jeunes gens accroupis en face de lui. Il fait sa leçon de catéchisme. Dans un autre coin, monté dans une espèce de chaire où conduit une échelle, voici un prédicateur.

Une foule nombreuse l'écoute. D'un côté, le groupe des hommes accroupis ; de l'autre côté et

un peu plus loin, les femmes accroupies aussi, la tête couverte de leur voile blanc, le corps enveloppé de leur grand peignoir bleu, vert, jaune ou rose. C'est dommage de ne pas entendre ce que dit le prédicateur. Il s'anime, il s'échauffe ; le tout, sur un ton monotone et chantant qui rappelle singulièrement le ton de nos prédicateurs d'Occident. On voudrait, même sans comprendre, s'arrêter, regarder, étudier ce brave prêcheur et les dévots qui l'écoutent religieusement. Mais on nous fait signe de presser le pas. Notre curiosité pourrait sembler indiscrète, et les longs jeûnes du Rhamadan surexcitent, paraît-il, le fanatisme turc. Qui sait ? peut-être le sermon auquel nous assistons est-il tout justement dirigé contre les giaours? Le mieux est donc d'abréger notre visite et de regagner la porte en continuant à traîner nos savates pour lesquelles, à la sortie, on ne manquera pas de nous demander un nouveau bakschich.

Un autre spectacle non moins curieux, c'est celui des mosquées dans les intervalles des prières. On s'y promène alors bien librement, bien à son aise ; on s'arrête où l'on veut, tandis que les sacristains font leur besogne, nettoient les lampes ou balayent les nattes. Çà et là, dans quelque

coin, un dévot qui vient prier ou qui se couche sur une sorte de matelas doué sans doute de vertus miraculeuses ; ou bien deux amis qui se rencontrent et s'accroupissent en face l'un de l'autre pour converser tranquillement ; quelques enfants de chœur qui psalmodient des leçons.

J'ai vu ainsi dans Sainte-Sophie un bel homme à tête d'Arabe, coiffé d'un grand turban vert, aller s'installer au beau milieu de la mosquée, apportant avec lui une manière de table et une manière de matelas rouge. Il a fait quelques salamalecs, a ôté ses vêtements, en a remis d'autres, puis s'est couché sur son matelas. Un moment après, un autre musulman est arrivé. Il a mis à nu son bras gauche, et pendant une dizaine de bonnes minutes l'homme au turban vert a fait sur ce bras toutes sortes de passes, de frictions et de signes cabalistiques. Pendant ce temps, l'opéré regardait le bras et les signes avec une attention qui n'a pas eu une seconde de défaillance. Tout à coup l'homme au turban vert a soufflé bruyamment, s'est rejeté en arrière d'un mouvement violent ; l'opération était terminée.

J'imagine que l'homme au turban vert était quelque sorcier musulman, et son vis-à-vis un malade. Ces passes cabalistiques et ce souffle

bruyant, devaient avoir pour effet de chasser le mauvais esprit et le mal avec lui. Puisse le miracle s'être fait, ainsi que le souhaitait ce brave homme, car il avait certainement la foi, et l'on ne saurait conseiller à un musulman si convaincu un pèlerinage à la piscine de Notre-Dame de Lourdes !

2 juillet.

Une promenade que recommandent tous les guides, et qu'ils n'ont pas tort de recommander, c'est celle du tour des murs de Constantinople, de la vieille cité byzantine qui s'appelle aujourd'hui Stamboul, et qui, dans son enceinte, enferme elle aussi sept collines, ainsi que Rome.

Par une après midi terrible de chaleur, mais éblouissante de lumière, nous descendons à Galata, nous franchissons le pont de bateaux, nous arrivons à Stamboul devant la mosquée de la sultane Validé, et nous montons en voiture.

La première partie du voyage n'a rien de fort intéressant ni de fort agréable.

Il faut traverser dans toute son épaisseur la ville turque, toujours monter ou toujours descen-

dre, et par quelles rues, juste ciel! et sur quel pavé si ces cailloux de toutes formes et de toutes hauteurs peuvent s'appeler un pavé! Que de cahots! que de secousses! Et, le plus souvent, rien à droite et à gauche autour de nous, que de misérables maisons de bois et de méchantes boutiques d'où s'exhalent toutes sortes de puanteurs. Enfin, après une heure, cette traversée est faite. Nous voici à l'extrémité de la ville, à l'entrée de la mer de Marmara, devant le château ruiné des Sept-Tours, dont un gardien nous ouvre la porte, non sans réclamer un bakschich.

Ici il faut monter, au risque d'avoir le vertige, par un escalier qui longe la muraille jusqu'au sommet crenelé de la moins ruinée de ces tours. La vue est vraiment merveilleuse. A nos pieds, devant nous, Stamboul s'étend avec ses centaines de mille maisons, ses mosquées et ses minarets. Au delà, la Corne-d'Or. Puis, de l'autre côté de la Corne-d'Or, Péra et Galata qu'enferme le Bosphore. A notre droite, la mer de Marmara aux eaux bleues sillonnées de mille bateaux et de caïques; puis la côte d'Asie, Scutari, les collines qui la dominent, les riches campagnes qui l'environnent. On se représente le dernier des héritiers de Constantin montant sur cette tour, regardant

sa capitale assiégée, cet empire qui va lui être ravi, pleurant, lui aussi, et une voix lui disant comme au Boabdil du *Dernier Abencerrage :* « Tu as raison de pleurer comme une femme cet empire que tu n'as pas su défendre comme un homme. »

Nous franchissons une porte, et maintenant nous voici de l'autre côté de ces murailles que nous allons longer durant deux ou trois heures. Du château des Sept-Tours sur la mer de Marmara, l'enceinte se continue, suivant tous les accidents du terrain, jusqu'auprès d'Eyoub, au fond de la Corne-d'Or.

A notre droite, d'abord un fossé, jadis profond t qui pouvait être rempli d'eau, presque comblée aujourd'hui et livré à la culture maraîchère. Puis de l'autre côté du fossé, une première enceinte de murailles ; au-dessus de cette première enceinte, une seconde avec des tours, les unes rondes, les autres carrées, et par dessus la seconde enceinte une troisième encore, avec des tours et des créneaux. Ces trois enceintes sont en ruines aujourd'hui ; le Turc vainqueur, qui les a forcées il y a quatre siècles, ne s'est pas, depuis lors, préoccupé de les réparer. C'est leur ruine même qui fait leur beauté.

Partout, sur les pierres éboulées, sur les mu-

railles dégradées, sur les tours éventrées ou à demi renversées, l'éternelle nature a refait son œuvre de vie. Des graines apportées par le vent et les oiseaux du ciel ont germé ici et là, et des arbres dont plusieurs sont maintenant séculaires ont grandi. Des lierres et des clématites en fleurs font comme une dentelle verte ou blanche qui retombe sur les pans de murs, le long des fossés ou des tours.

Des grenadiers ouvrent leurs fleurs de pourpre. Des platanes, des chênes, des oliviers, montrent, de place en place, leur feuillage clair, blanchâtre ou sombre. Le soleil, qui, aux heures de l'après-midi, verse à flots sa lumière sur ces ruines, leur donne une couleur éblouissante, un éclat superbe. A chaque instant, ce sont des tableaux tout faits. On voudrait être peintre pour s'arrêter et en fixer l'image.

A notre gauche, s'étend la plaine ondulée de la riche campagne qui environne Constantinople. De hautes collines en forment la ligne d'horizon. La route est bordée de ces grands champs de cyprès qui sont les cimetières musulmans et parmi lesquels on aperçoit des forêts de stèles coiffées du turban ou du fez, dont chacune marque la place où repose à jamais un être humain qui a vécu. Que

l'homme passe vite, et quelle foule innombrable forment les morts? Nulle part on n'éprouve cette mélancolique impression de la brièveté de la vie aussi vive qu'en ce pays. Chez nous, les morts mêmes passent pour ainsi dire plus vite encore que les vivants; après quelques années, d'autres morts les remplacent dans le cimetière même, viennent pourrir à la place où ils ont pourri, effacent jusqu'à leur souvenir; ici les morts gardent à jamais les six pieds de terre où ils ont été déposés et il faut que les cimetières s'agrandissent sans fin. Durant des kilomètres et des kilomètres, nous ne voyons ainsi à notre gauche que des cimetières; c'est ici que viendront prendre leur place ceux qui s'agitent aujourd'hui de l'autre côté de la grande muraille.

Devant la porte d'Andrinople, nous nous arrêtons un moment. C'est par ici que le Turc assiégeait la grande ville au printemps de 1453. C'est dans la plaine qui s'étend devant nous qu'était campée l'innombrable armée de Mahomet II. C'est ici que la muraille a été forcée et que l'impitoyable massacre a commencé. Un autre souvenir vient en cet endroit à l'esprit du touriste français. C'est dans cette même plaine qu'en 1854, avant de partir pour la Crimée, l'armée française a

campé aussi. Hélas! les maladies ont fait ici bien des victimes, et il y a dans cette plaine bien des tombes de soldats français!

C'est par cette porte d'Andrinople qu'en mémoire de Mahomet II sont rentrés, durant des siècles, les sultans vainqueurs, au retour de leurs expéditions. Elle n'a, il faut bien le dire, rien de magnifique, et M. Benjamin Constant, en la prenant pour cadre de son grand tableau d'il y a sept ou huit ans, l'a fort embellie. La porte d'Andrinople ne verra plus entrer de triomphateurs musulmans. Le temps est passé de la gloire des Mahomet, des Bajazet et des Sélim. Le Turc aurait grand besoin aujourd'hui, pour le défendre, de ces murailles que jadis il a démantelées.

A bien peu de distance de ce château des Sept-Tours où nous étions tout à l'heure se trouve le village de San-Stefano. C'est jusque-là que s'est avancée l'armée russe en 1877. C'est là que l'héritier de Soliman a été contraint de signer ce traité que la main seule de M. de Bismarck a pu déchirer un an plus tard, à la conférence de Berlin. Si Sultan Hamid, le sultan actuel, va jamais se promener aux environs de la porte d'Andrinople, de bien sombres réflexions lui viendront sans doute en comparant le présent avec le passé.

Nous redescendons vers la Corne-d'Or en continuant à longer les murs. La route devient épouvantable. Trois ou quatre fois il faut mettre pied à terre pour que la voiture vienne à bout de descendre ou de gravir les pentes parmi les blocs de pierres jetés au travers du chemin. Même vide, on s'étonne qu'elle supporte ces cahots sans se disloquer. Il faudrait voir la grimace d'un cocher parisien auquel on proposerait une course à travers un chemin pareil!

Nous voici enfin près d'Eyoub, sur la Corne-d'Or. Le long de la Corne-d'Or, la muraille se prolonge encore, contournant l'enceinte; mais elle subsiste par endroits seulement. Nous traversons le quartier arménien, puis le Phanar, puis le quartier juif.

L'heure de la sieste est maintenant finie. Toutes les rues sont grouillantes. L'activité qui nous entoure contraste singulièrement avec le désert où nous étions tout à l'heure. Des moucharabiés qui avancent sur la rue, des fenêtres des maisons, des femmes curieuses nous regardent passer. Nous traversons des marchés bruyants où sont étalés, en plein air, des fruits, des poissons, des viandes peu appétissantes. Nous traversons des quartiers de bazars où l'on vend de la charcuterie, des grais-

ses, des poissons séchés, des drogues et des épices. Toutes les odeurs de la pharmacopée et de la cuisine humaine se réunissent. Les marchands, accroupis dans leurs boutiques, font songer à des araignées attendant au fond de leur toile qu'une proie s'y accroche. Notre consolation, c'est parfois d'apercevoir par la baie d'une ruelle, ou dans l'intervalle de deux maisons, cette Corne-d'Or éblouissante aux rayons du soleil couchant. Nous revoici enfin au point d'où nous sommes partis, devant la mosquée de la sultane Validé, à l'entrée du pont de Galata, après un tour de quatre heures : les yeux las de regarder, les reins moulus, fatigués aussi de ce soleil ardent dont nous n'avons cessé de recevoir les rayons, et pourtant bien contents de l'emploi de cette après-midi.

Ce 3 juillet.

Le bazar de Constantinople : que de choses disent ces mots à l'imagination occidentale ! Le bazar de Constantinople, n'est-ce pas l'endroit où sont réunies toutes les richesses de l'Orient, où l'on voit étalés ces merveilleux tapis, ces faïences,

ces étoffes brodées d'or, ces coffrets incrustés de nacre, ces armes, ces brûle-parfums finement ciselés, ces bijoux qui font la joie des collectionneurs, et l'admiration des artistes ? Il est très peu de touristes dont la première visite, en arrivant à Constantinople ne soit pour le bazar, et l'on se représente volontiers le bazar comme une sorte de palais enchanté comme on en voit dans les *Mille et une Nuits.*

Quand on est en présence de la réalité, il faut un peu rabattre du rêve, en rabattre même beaucoup. Le bazar de Constantinople n'a rien d'un palais des *Mille et une Nuits*, rien même du Bon Marché, du Louvre ou du Printemps. On grimpe, derrière la Mosquée de la Sultane Validé, une rue escarpée, raboteuse, grouillante, puante ; on s'engage, ici ou là, sous une manière de petit porche étroit et sombre : on est dans le bazar. Ce que l'on voit le mieux d'abord, c'est que l'on ne voit rien. Passant de l'éclatante lumière à l'obscurité presque complète, on ne distingue rien ; il faut garder toute son attention pour se conduire, car le pavé du bazar est aussi irrégulier, aussi inégal que celui de tout le reste de la ville. Peu à peu les yeux se font à cette demi-obscurité ; à droite et à gauche de l'étroite galerie on distingue

les petites boutiques alignées ; on finit par y très bien voir, et l'on sait gré, en cette saison surtout, au bazar, de la fraîcheur dont on y jouit.

C'est une véritable petite ville que le bazar de Constantinople. Il couvre tout un quartier de Stamboul. On s'y promène pendant des heures sans repasser par les mêmes galeries, et ce n'est pas une petite tâche que d'arriver à s'y reconnaître et à s'y diriger.

Il ne faut aller au bazar ni le vendredi ni le samedi. Le vendredi est le jour de fête des musulmans, le samedi celui des israélites, et tout le commerce du bazar est à peu près entre les mains des musulmans et des Juifs. Quand le costume ne les distinguerait pas, on aurait vite fait la différence. Le musulman, grave et calme, attend les clients dans sa boutique et semble leur faire honneur en consentant à leur vendre quelque chose : le Juif guette le visiteur au passage, il le happe, il le harcèle ; aucun refus, aucune parole désobligeante même ne le décourage, et ce n'est pas chose facile, ou de ne pas entrer dans sa boutique, ou d'en sortir sans avoir rien acheté. Il se donne tant de mal, il plie et déplie devant vous tant d'objets divers ; il est d'une patience si infatigable, il a si bonne envie de vous satisfaire ;

il fait enfin si bien valoir sa marchandise, que vos napoléons arrivent à peu près sûrement à passer de votre poche dans la sienne.

On vend de tout, de tout absolument, dans le bazar de Constantinople. Chaque industrie a son quartier, et l'on peut sentir là, après les odeurs de tous les parfums, celles de toutes les épices et de toutes les victuailles. Le quartier où les Européens s'arrêtent le plus volontiers, et où ils laissent le plus de leur argent, c'est celui que l'on pourrait appeler le quartier de la curiosité, celui des marchands de vieilles étoffes, des brocanteurs, des débitants d'antiquités vieilles et modernes. Ce commerce est tout entier aux mains des Juifs.

Si j'ai un conseil à donner aux touristes, c'est de ne se point presser, et, s'ils le peuvent, d'aller quatre ou cinq fois au bazar avant de faire aucune emplette. Surtout ils ne marchanderont jamais trop. Quel que soit le prix dont ils auront payé un objet, ils peuvent toujours être convaincus qu'ils l'ont payé trop cher, malgré les beaux serments du marchand que vous voulez sa ruine, et qu'il a payé l'objet plus que vous ne lui en offrez. En dépit de ces beaux serments, c'est toujours lui qui cède à la longue si vous tenez bon ; à chaque visite on s'enhardit à demander

de plus gros rabais, et à chaque visite on réussit.

Il est une galerie du bazar où les Européens vont souvent trop peu, c'est la grande galerie de ce que nous appellerions la nouveauté; et ce ne sont pas ici les marchandises qui ont un intérêt pour nous, car presque toutes les étoffes viennent de l'Occident et n'ont rien de remarquable. Mais c'est ici qu'il faut venir si l'on veut bien voir les femmes turques. Vers quatre heures, elles sont là par centaines, par milliers, remplissant la large galerie, mieux éclairée que toutes les autres, de leurs costumes de toutes couleurs. Quelques-unes seulement sont escortées d'un eunuque; ce sont des femmes de pacha, enfermées dans un harem ; mais la femme turque, bourgeoise ou femme du peuple, sort en général seule, ou plutôt accompagnée de deux ou trois amies. On vient passer l'après-midi au bazar, et la femme turque aussi bien que la femme française aime à faire déplier devant elle beaucoup d'étoffes avant de se décider. On peut les regarder bien à son aise et même, en les regardant, il ne m'a point paru qu'on les offensât.

J'avais été frappé en venant ici, il y a bientôt vingt ans, du nombre de femmes turques qui, passant dans la rue à côté de vous, ramenaient

leur férédjé pour empêcher que leur vêtement frôlât l'habit d'un chien d'infidèle ; je n'ai rien vu de pareil cette fois. La Turquie s'humanise, et la foi à Constantinople diminue certainement chez les femmes. Au surplus, je me suis souvent demandé ce que la religion musulmane pouvait bien offrir aux femmes en échange de leur piété. Je vois bien ce que le Prophète promet aux hommes dans son paradis, et la récompense veut qu'on s'applique à la mériter ; mais quelle sera là-haut la récompense des mahométanes qui auront le mieux vécu ?

Les femmes turques marchent lourdement, d'un pas indolent et presque incertain. Elle ont le pied grand et la cheville épaisse ; l'habitude de ne sortir qu'avec des pantoufles sans talons donne à leurs jambes une disposition arquée qui n'a rien de gracieux. Eussent-elles la taille fine, l'ample férédjé qui les enveloppe ne permettrait guère de l'apercevoir ; mais la plupart ont de bonne heure la taille déformée ; l'embonpoint, ici comme partout, ici plus que partout, grâce à l'abus des bains et des sucreries, est le grand ennemi de la beauté féminine. Quand on a comparé les femmes turques à des oies grasses, on a les a pas tout à fait calomniées. Mais l'embonpoint en ce pays, au lieu

d'être un défaut, est au contraire, assure-t-on, un mérite assuré. La vraie beauté des femmes turques ce sont leurs yeux et la blancheur de leur teint. Les médisants ont beau assurer que la peinture est pour quelque chose dans la grandeur et l'éclat de ces yeux, et la poudre de riz pour quelque chose dans la blancheur du teint, il n'en reste pas moins que les femmes turques sont vraiment blanches et qu'elles ont vraiment de beaux yeux. Quant au fameux voile, au yachmak, dont la religion les oblige à se couvrir la figure, il ne dessert point la coquetterie : tout au contraire. A Constantinople du moins, ce n'est qu'une mousseline légère, toute pareille à une gaze, qui montre les yeux, la ligne du nez et la bouche, laissant deviner tout le reste dans une pénombre claire ; il embellit jusqu'aux laides, et ne fait, à coup sûr, aucun tort aux plus jolies femmes. Ce voile, toujours d'une blancheur éblouissante et absolument frais, forme de jolis plis tout autour de la tête ; il sert à faire valoir la férédjé de toutes couleurs, mais toujours d'une seule couleur, qui enveloppe le reste de la personne. Sous le soleil d'Orient le blanc fait une harmonie avec toutes les couleurs, si vives qu'elles soient ; mais de ces harmonies la plus complète, la plus distinguée,

c'est le yachmak blanc avec la férédjé de soie noire ; et il m'a semblé que les plus jolies et les plus coquettes des femmes turques ne l'ignoraient pas.

4 juillet.

C'était hier, vendredi, c'est-à-dire le dimanche musulman. Chaque vendredi, vers une heure de l'après-midi, le sultan va faire sa prière à la mosquée. C'est le devoir du touriste de profiter de cette occasion de voir le commandeur des croyants et d'assister au défilé du cortège impérial. Tous les guides recommandent cette cérémonie, et dans tous les hôtels le portier, cette providence des voyageurs, se ferait un cas de conscience de ne pas vous rappeler qu'il faut voir, le vendredi, la promenade du sultan. J'ai donc vu, comme tout le monde, le sultan se rendant à la mosquée et je viens vous dire sincèrement ce que j'ai vu.

A midi moins le quart, une voiture découverte nous attend devant la porte de l'hôtel, et le domestique de place, chargé de nous servir de guide, monte sur le siège à côté du cocher. Nous remontons jusqu'aux portes de la ville la grande

rue de Péra, nous passons à côté du grand champ des morts, d'où la vue est si admirable sur la mer de Marmara et le Bosphore ; nous redescendons bientôt, par une pente rapide, jusque sur la rive du Bosphore; nous longeons le palais impérial de Dolma-Bagtché, d'une richesse architecturale et d'un mauvais goût également remarquables; bientôt nous remontons une colline au haut de laquelle on aperçoit la construction blanche du palais Yildiz. Yildiz est le palais qu'habite, été comme hiver, le sultan actuel, Hamid.

Le seul moyen de voir sûrement le sultan, c'est d'approcher de son palais autant que possible. On ne sait jamais, plus d'une demi-heure à l'avance, à laquelle des mosquées de Stamboul ou de Péra il ira faire sa prière ni l'itinéraire qu'il suivra pour s'y rendre. Sultan Hamid est un homme prudent; les gens irrespectueux disent même un poltron de la plus belle espèce.

A un certain endroit, près du croisement de deux routes, notre voiture s'arrête. La route où nous sommes est un peu en contre-bas; c'est sur l'autre que doit passer le sultan. Nous sommes admirablement placés pour l'apercevoir, à une distance d'une vingtaine de mètres. Et il est bon d'être en voiture, car on ne permet pas aux pié-

tons de s'arrêter ; des agents les forcent à circuler incessamment. On a plus d'égards pour les gens en voiture. A condition qu'ils ne fument pas, — ce qui serait manquer de respect à Sa Hautesse, — à condition qu'ils ne fassent aucun geste de la main, ce qui pourrait faire supposer de méchantes intentions, on leur permet de regarder tranquillement.

En venant, nous avons rencontré nombre de troupes : un régiment d'artillerie et un autre de cavalerie, dont les uniformes sont d'une propreté douteuse. Puis nous avons rencontré la garde impériale à pied, habillé de la tunique noire et coiffée du fez rouge. Celle-ci est propre et a bon air. Chaque fois que le sultan sort, toute la garnison de Constantinople est sur pied et fait la haie partout sur son passage. Ailleurs même que sur son passage.

Mardi dernier, à cause du Rhamadan, le sultan était sorti pour une prière supplémentaire. De midi à six heures du soir, des soldats sont restés échelonnés de dix pas en dix pas, du pont de Galata jusqu'à la sortie de la ville au-dessus de Péra. A six heures, des officiers à cheval ont passé au galop, écartant la foule, faisant rebrousser chemin aux tramways et aux voitures : point de doute, le

sultan allait passer. Tout le monde se rangeait le long des maisons pour voir le défilé annoncé. Nous avons fait comme les autres badauds, et attendu sur nos jambes une bonne demi-heure. Eh! bien, pas du tout! le sultan n'a pas passé. Pendant qu'on l'attendait ainsi, il regagnait son palais par un autre chemin, également bordé de soldats. Je vous le répète, Sultan Hamid est un homme prudent.

Revenons à la cérémonie d'hier. Nous étions là depuis trois bons quarts d'heure déjà, grillant en plein soleil, un vrai soleil de juillet, n'ayant d'autre distraction que de regarder sur la route à côté de nous les soldats placés de cinq en cinq pas ; les nombreux agents de police qui passaient et repassaient ; le costume pittoresque de quelques femmes turques égarées dans ce coin de la ville ; ou le costume sale et pittoresque de quelque marchand ambulant. Enfin une calèche descend de la colline ; on y voit un gros homme orné d'énormes épaulettes d'or, et la poitrine couverte de plaques brillantes. — C'est un pacha, nous dit notre drogman ; le défilé va commencer.

Bientôt nous entendons une musique étrange. C'est quelque chose comme une mélopée de biniou, exécutée par des trompettes. Nous sommes

impatients de voir ceux qui produisent cette musique baroque. Les voici qui défilent devant nous. Une compagnie d'infanterie turque les suit ; elle n'offre rien d'intéressant. Puis, après un court intervalle, voici une autre musique qui alterne avec la première. Une compagnie égyptienne la suit. Celle-ci est vraiment curieuse à regarder : le pantalon rouge, veste bleue largement soutachée de rouge, turban vert, tel est le costume. Les figures des hommes sont olivâtres ou noires; l'officier à cheval qui commande le détachement, portant la tunique noire et le fez rouge, est un nègre du plus pur ébène. Le passage des Egyptiens a duré quelque chose comme une minute et demie. Puis un long intervalle d'une dizaine de minutes, où nous ne voyons rien sinon le chef de la police qui va et vient. Lui aussi est un pacha, lui aussi porte d'énormes épaulettes d'or, et quantité de plaques sur la poitrine. « En Turquie, tout le monde est pacha, » dit notre drogman. Enfin voici une calèche que précèdent et que suivent quelques hommes à cheval. On y distingue deux jeunes gens, dont l'aîné doit avoir quinze ou seize ans; ce sont les fils du sultan.

Un autre intervalle de dix bonnes minutes succède. Toujours rien à voir que notre pacha, pré-

et de la police, les soldats qui font la haie, les agents qui vont et viennent, une voiture qui passe à vide ou quelques palefreniers conduisant un cheval. Maintenant voici deux landaus couverts qui approchent au trot. Dans chacun d'eux on aperçoit vaguement à travers la portière, la forme d'une femme voilée: c'est la mère et la femme du sultan qui passent. Elles resteront à la porte de la mosquée, tandis que le sultan entrera avec ses fils pour faire ses dévotions. Tout un escadron d'eunuques noirs et de domestiques du palais galopent à droite et à gauche autour des voitures. Un paysan, vêtu d'une grande peau de chèvre, s'élance, juste au moment où les voitures passent devant nous, vers le landau qui porte la sultane-mère; il est bousculé, foulé aux pieds, rejeté bien loin en un instant.

Et maintenant, nouvel intervalle plus long que les précédents. Les rayons du soleil continuent à pleuvoir sur nous, et il est défendu d'ouvrir une ombrelle pour s'en protéger. Enfin nous apercevons un peloton qui suit les détours de la route. Cette fois, c'est le sultan lui-même qui approche. On entend le pas cadencé d'une cinquantaine de chevaux. Le cortège est maintenant tout près de nous. Quelques estafettes, aux uniformes rouges

brodés d'or, marchent en tête. Dans la première calèche est le sultan. Il est seul au fond de la voiture occupant la place de gauche, il porte la redingotte noire et le fez rouge ; il est ganté de blanc et salue. Sur la banquette de devant, à la place de droite, est assis un gros homme, c'est Osman-Pacha, le défenseur de Plewna. Le sultan Hamid, autant qu'on en peut juger pour l'avoir vu passer rapidement, est un assez bel homme, à la physionomie fine, à la barbe noire ; il a, paraît-il, quarante-trois ans.

Un landau, lourdement doré, suit la calèche; une autre voiture découverte, une espèce d'américaine, suit le landau; puis viennent cinq ou six chevaux gris, blancs, bais ou bruns, menés à la main par des palefreniers. En sortant de la mosquée le sultan dira s'il veut regagner son palais en calèche, en landau, en américaine, ou s'il veut monter un cheval et lequel il veut monter. Ne faut-il pas que le commandeur des croyants puisse à toute heure satisfaire ses fantaisies quelles qu'elles soient?

Imaginez maintenant à côté de la voiture du sultan, autour des voitures vides et des chevaux réservés à Sa Hautesse, une cinquantaine de cavaliers, quelques-uns en uniforme militaire, pres-

que tous de simples domestiques de palais : voilà le cortège du sultan.

Et désormais tout est fini. Point de troupes à cheval derrière le souverain, point de costumes rappelant que l'héritier de Mahomet II règne sur tant de nations diverses, point de cimeterres ni de sabres reluisant au soleil; rien de moins pittoresque, rien de moins fait pour réjouir les yeux ou pour frapper les imaginations. Il n'y a pas à dire, ce cortège ainsi égrené est absolument dépourvu de prestige. Ici, comme ailleurs, les Turcs font bien voir à quel point leur manque tout instinct artistique. Si j'osais donner un conseil au sultan, ce serait de faire venir pour régler son cortège quelque metteur en scène de la Porte-Saint-Martin, du Châtelet, ou simplement de l'Hippodrome. Il s'en trouverait bien. Cette sortie du vendredi, du sultan, est bien l'une des choses du monde qui méritent le moins qu'on se dérange pour l'aller voir.

Je vous dis ces choses, touristes mes frères, uniquement par respect pour la vérité, et je vous le dis avec une conscience d'autant plus tranquille, que, si vous venez à Constantinople, vous ferez certainement comme moi, et vous viendrez rôtir au même endroit où j'ai rôti. Je serais désolé, en

effet, de causer le moindre préjudice à la respectable industrie des loueurs de voitures et des domestiques de place de Péra. Savez-vous ce qui, d'ailleurs, est admirable ; ce qui compense, et au delà, ces trois heures passées, ou à griller, ou à être abominablement cahoté ? C'est la lumière de l'Orient, c'est le Bosphore bleu que l'on aperçoit par intervalles, ce sont ces costumes que l'on voit ici de tous côtés dès que l'on met le pied dehors, dès que l'on sort du vilain quartier de Péra, et qui, fussent-ils d'affreux haillons, resplendissent, dès que l'ardent soleil vient à tomber sur eux. Tout, ici, a de la couleur ; tout est pittoresque, excepté le sultan et son cortège. Encore, je suis injuste ; oui, après tout, il y a dans ce cortège une petite chose qui méritait être vue : c'est le groupe des soldats égyptiens.

CHAPITRE VII

VOYAGE A BROUSSE

C'était un de mes regrets, lorsque autrefois je suis venu à Constantinople, de n'avoir pas visité Brousse. C'est à Brousse que se trouvent cette mosquée verte et ce tombeau du sultan Mahomet dont parlent avec tant d'admiration tous les peintres. On m'avait dit bien des fois : « Ah ! que vous avez eu tort de ne pas aller à Brousse ! » J'en reviens aujourd'hui, et c'est à mon tour de crier bien haut à tous ceux qui feront le voyage d'Orient : « Surtout, ne manquez pas de visiter Brousse ! » Si une ville mérite le nom de « perle de l'Anatolie », ce n'est pas Smyrne, c'est Brousse.

Entre tous les souvenirs de ce voyage en Turquie, Brousse restera le point lumineux et éblouissant.

Pour se rendre à Brousse, il faut prendre d'abord, à l'entrée de la Corne-d'Or, un bateau qui nous conduira à Mundania, au fond de la mer de Marmara. C'est le dimanche 5 juillet que nous partons. Antonin Mercié, Louis Edouard Fournier et Esquié sont ici encore nos compagnons de voyage. Avant le départ, les petits ennuis n'ont pas manqué. Bien que nos passeports soient visés pour l'empire ottoman, il faut nous munir d'un permis de circulation nouveau, d'une *teskéré* qui, naturellement, n'est pas gratuite. Avant de s'embarquer, il faut aller à la douane faire de nouveau viser cette *teskéré*, subir une visite des petits bagages que l'on emporte, ou plutôt se dispenser de cette visite à l'aide de l'éternel bakschich. Enfin nous voici à bord du bateau, un petit bateau turc, malpropre et mal tenu, et qui, s'il y avait de la mer, roulerait abominablement. Mais le temps est superbe, le ciel sans un nuage, la Corne-d'Or sans une ride : nous n'avons pas à craindre de rouler aujourd'hui.

Le départ est fixé pour huit heures et demie du matin; mais en pays turc l'exactitude n'est la

politesse de personne, et quand nous levons l'ancre il est dix heures bien sonnées.

Nous tournons la pointe du vieux sérail; nous avons sous les yeux l'admirable panorama du Bosphore, Stamboul, Galata et Péra, Scutari. Stamboul, devant qui nous passons, nous montre, après le vieux sérail, les dômes et les minarets de Sainte-Sophie et de la mosquée d'Ahmed, l'affreuse construction moderne du ministère des finances, ses maisons blanches, ses bouquets d'arbres, ses murailles en ruine au bord de la mer, son château des Sept-Tours; la ville s'abaisse à l'horizon à mesure que nous avançons, et enfin disparaît.

Nous déjeunons des provisions que nous avons eu soin d'apporter. On nous a avertis que la nourriture est abominable à bord des bateaux turcs; les odeurs de la cuisine qui montent jusqu'à nous, nous prouvent de reste que l'avertissement était excellent. Mais, sans nous en douter, nous avons commis une crime affreux; parmi nos provisions se trouve un saucisson de Lyon, et les tranches en ont souillé les assiettes que nous avons empruntées à la vaisselle du bord. La colère du maître d'hôtel est grande, car il entre de la viande de porc dans le saucisson, et la viande de porc est immonde! Maintenant, toutes les eaux de la mer de

Marmara pourraient passer sur ces assiettes, elles n'en effaceraient pas la souillure.

La journée avance ; l'heure de la prière musulman est venue. Sur la passerelle du commandant qui est ici le poste de premières, monte, tour à tour, une série de passagers de toutes les classes. Ils ôtent leurs chaussures, déposent devant eux, selon leur fortune, un petit tapis, un simple mouchoir, quelquefois rien du tout, s'orientent vers la Mecque, selon la hauteur du soleil, ou prient un mahométan pourvu d'une montre de leur indiquer l'orientation. Nous avons le loisir d'étudier tous les détails de la prière turque, et aussi toutes ses variétés.

Nous nous rapprochons de plus en plus de la côte d'Asie. Devant nous, au fond d'une anse, nous apercevons le village de Mundania et les hautes collines qui le dominent. A quatre heures et demie, nous débarquons à l'échelle. Sur la jetée de bois, une foule grouillante, vêtue des couleurs les plus diverses, nous attend. Le bateau n'est pas plutôt arrivé à portée de leurs jambes que ces gens ont sauté à bord avant même que la passerelle ait été jetée. C'est littéralement l'abordage de l'*Africaine* à la fin du troisième acte, avec cette différence que ces assaillants en hail-

lons superbes n'en veulent qu'à notre bourse.

Et maintenant, vite en voiture pour Brousse ! Deux voitures nous emportent à travers des tourbillons de poussière. L'après-midi est splendide comme l'avait été la matinée. Au travers des figuiers, des oliviers, des champs de vignes, nous gravissons les collines qui dominent Mundania ; les pentes sont rapides, mais, du moins, la route est excellente. On l'a nivelée l'an dernier pour le voyage de l'archiduc Rodolphe, fils de l'empereur d'Autriche ; l'archiduc n'est pas venu, il est vrai, mais du moins la route est restée. Bientôt les oliviers, les vignes et les figuiers disparaissent ; nous atteignons le sommet de collines chauves ; le coin de la mer de Marmara que nous apercevons derrière nous ressemble à un saphir au fond d'une coupe.

Et, tout à coup, voici devant nous un tout autre spectacle. Une plaine immense toute verte, toute riante, toute joyeuse, étale à nos yeux ses richesses. De l'autre côté, une immense montagne : c'est l'Olympe de Bithynie, dont quelques érudits, amis du paradoxe, ont voulu faire le séjour des dieux d'Homère. Au pied de cette montagne, au milieu d'une épaisse verdure, le cocher nous montre un point blanc : c'est Brousse, où nous allons.

Nous descendons rapidement en longeant un ravin profond. Nous voici dans la plaine. Sur le bord d'un ruisseau, nous nous arrêtons à un khani pour laisser souffler les chevaux. Autour de ce khani, une cinquantaine de chênes énormes forment un massif de verdure. Il est difficile d'imaginer un petit coin de terre plus merveilleusement fait pour s'y arrêter par une chaude journée d'été. Sur un vieil arbre étêté, nous apercevons un gros nid de cigognes ; quatre cigognes se tiennent là, graves, immobiles ; elles nous laissent approcher jusqu'au pied de l'arbre, sans témoigner la moindre émotion, sans même paraître faire attention à nous. Ici, comme dans notre chère Alsace, la cigogne est un oiseau sacré. Elle est un visiteur ami qui vient demander à l'homme l'hospitalité. Maudit qui la toucherait !

Nous reprenons notre route; nous traversons dans toute sa largeur la vaste plaine. Une rivière aux eaux jaunes coule au milieu. Partout de la verdure, des chênes, des frênes, des platanes, des noyers superbes et dont les fruits sont gros déjà comme des œufs de pigeon. Dans les champs la moisson est faite ou s'achève.

Toute cette plaine de Brousse est d'une incomparable fertilité. Il ne lui manque que des bras

en nombre suffisant pour la cultiver, et aussi de la sécurité. Le long de la route, de distance en distance, des postes de soldats nous rappellent en effet, que l'on vit ici sous la perpétuelle menace des brigands. Il y a quelques jours seulement, un bon fermier de la plaine a été ici arrêté par eux, enduit de pétrole et brûlé vif. Il y a toujours dans l'Olympe et aux environs des bandes de brigands, Circassiens et Albanais surtout. Grâce aux postes de soldats, il n'y a point de danger sur la route même de Mundania à Brousse, mais, à Constantinople, il nous a été recommandé, à l'ambassade, de ne pas nous aventurer dans la campagne, même aux environs de Brousse.

Quand nous arrivons à Brousse, il est près de sept heures. Avant que la nuit vienne, nous avons le temps de visiter deux établissements de bains ; l'un surtout est superbe, avec sa voûte percée de trous au travers desquels descendent dans la salle obscure des filets éclatants de lumière. Nous reconnaissons ici le cadre qui a servi à M. Gérome pour son *Bain turc.* Ce que nous y chercherions vainement, par exemple, ce sont les aimables petites figures qu'il y a placées. Le bain des femmes est à côté, et celui-là, aucun homme n'y peut pénétrer. Les eaux de Brousse sont des eaux sulfu-

reuses analogues à nos eaux de Luchon. Elles ont en Orient une grande réputation, et durant les mois de mai et de juin, les malades viennent ici demander la santé. Brousse est alors un séjour des plus fréquentés et des plus élégants. Au moment où nous sommes, la saison est presque entièrement finie ; les chaleurs sont, dit-on, excessives à Brousse, et la fièvre particulièrement redoutable.

Avant de nous coucher, une agréable surprise nous attendait. Le consul de France, qui habite l'hôtel même où nous sommes descendus, nous demande gracieusement s'il nous serait agréable d'assister à la prière du soir dans la grande mosquée.

A travers les rues raboteuses de Brousse, rues moins abominables cependant que celles de Constantinople, nous marchons conduits par lui, escortés de son *kawas*, éclairés par des lanternes à la main, car le gaz est inconnu ici et le sera longtemps. Nous circulons quelque peu parmi les petites boutiques et les étalages placés aux alentours de la mosquée. Rien de plus pittoresque aux lumières que ce coin de marché oriental. Bientôt le *kawas* nous avertit que la prière a commencé ; nous ôtons nos chaussures et nous entrons dans la mosquée.

C'est un spectacle que nous n'oublierons pas, cette prière du soir. La vaste mosquée est admirablement éclairée par des centaines et des centaines de petites lampes, ou plutôt de veilleuses brûlant dans leurs godets de verre. Au-dessous, sur les nattes, de longues rangées d'hommes en prière. De la petite niche placée au fond, dans la direction de la Mecque, l'iman donne le signal des exercices religieux ; sa voix nasillarde récite en chantonnant des versets du Coran.

En même temps, au même moment, ces deux ou trois milliers d'hommes alignés les uns derrière les autres s'inclinent, s'agenouillent, s'accroupissent, touchent du front la terre, tournent la tête à droite, puis à gauche, demeurent immobiles ou se balancent. Tous ces mouvements s'exécutent avec la précision d'une manœuvre militaire. On voit à la même seconde toutes les têtes et tous les corps s'abaisser ou se relever. On entend à la fois le bruit de tous ces genoux qui tombent sur le sol ou de tous ces fronts qui frappent la natte.

Il n'est pas besoin de croire soi-même au Prophète pour être ici saisi d'une véritable impression religieuse. Oui, certes ! tous ces hommes ont la foi, et c'est dans la sincérité de leur cœur qu'ils invoquent la Divinité et croient l'honorer

par leurs génuflexions et leur gymnastique compliquée.

Il est dix heures. — Rentrons vite, couchons-nous vite, dormons vite, si les puces, les punaises et aussi les chants nocturnes du Rhamadan veulent bien nous le permettre, car, demain, il faut être sur pied de bonne heure : nous allons voir la mosquée Verte et le tombeau de Mahomet !

La mosquée Verte de Brousse ! Quand j'aurais la plume de Théophile Gautier ou celle de M. Emile Zola, je ne crois pas que je pusse venir à bout de la bien décrire. C'est ici vraiment qu'il faut voir de ses yeux. C'est dans la couleur qu'est le charme de cette merveille, et comment avec des mots rendre la couleur ?

Avant d'entrer, on s'arrête devant la porte, une belle porte, tout arabe de style et de décoration ; mais c'est après que l'on est entré que l'enchantement commence. La mosquée avait beaucoup souffert ; on l'a restaurée et la restauration n'est ni complète ni partout de bon goût. On a badigeonné le haut des murs d'une couleur saumon qui fait songer à la couverture de la *Re-*

vue des Deux Mondes. On a mis aux fenêtres çà et là d'affreux carreaux de verre de couleur. On a plaqué sur les voûtes et leurs retombées de grands filets d'un rouge criard. Peu importe! Au bout d'un instant, on ne voit plus rien de tout cela. Les yeux sont tout entiers à ces vieilles faïences qui tapissent les murs jusqu'à la hauteur d'un premier étage et auxquelles la mosquée doit son nom et sa renommée.

Au bas de la mosquée d'abord, à droite et à gauche, deux niches vastes et profondes. Ici règne toujours une demi-obscurité et les faïences vertes, dans cette pénombre, prennent des tons sourds et infiniment doux. Des colonnettes engagées d'un travail étonnant, véritable mosaïque de vert, de bleu et d'or, encadrent ces niches. Puis voici, à droite et à gauche, deux grandes salles inondées de lumière. Chaque hexagone de faïence verte, au ton d'émeraude, est bordé sur chacun de ses côtés d'un petit triangle d'un vert plus clair, presque bleuâtre, qui lui fait comme une auréole. Et sur ces verts d'émeraude et ces verts d'un bleu pâle ont été semés des groupes d'étoiles d'or. Une large plinthe où domine le bleu, et sur laquelle courent parmi les ornements, les fleurs et les feuillages, les arabesques, les lettres

tracées en blanc de versets du Coran, encadre ce revêtement, où tout est fête pour les yeux.

Plus loin, deux salles dans lesquelles on pénètre par une petite porte. Celle de droite seulement a été restaurée, ou plutôt avait échappé aux vandales qui ont dégradé l'autre, car ce ne sont pas des restaurateurs modernes qui ont pu faire un si admirable ouvrage.

Nous voici arrivés au milieu de la mosquée. Par une disposition que je n'ai vue qu'ici, le sol s'élève tout à coup. Il faut monter un escalier de marbre de cinq ou six marches pour entrer dans ce qu'avec nos idées de l'Occident nous appellerions le chœur. Devant nous est la niche orientée vers la Mecque, le *mirab*. Ce *mirab* est encadré dans une haute et superbe porte de faïence. Ici, tout l'art des émailleurs s'est donné carrière : le bleu, le vert, auxquels se mêlent les dessins rouges et l'or, unissent toutes leurs splendeurs. A droite et à gauche, de grands carreaux hexagones d'un bleu sombre, dont chacun est entouré d'une bande blanche tapissent la muraille. Et l'adorable plinthe qui, plus bas, encadrait le revêtement vert, continue de courir alentour de ce revêtement bleu et blanc ; elle paraissait bleue là-bas ; elle semble verte ici.

On ne se lasse pas de regarder cette mosquée. L'on y va et l'on y vient sans cesse, montant et descendant, la parcourant en tous sens, l'étudiant sous tous ses aspects. Ce qui, décidément, est tout à fait supérieur comme beauté, c'est, avec le *mirâb*, la porte du bas de la mosquée, ce sont les deux niches, ce sont les deux grandes salles vertes qui se trouvent auprès. Le vert, si aisément cru dans nos pays, si déplaisant parfois en Italie, est, sous ce ciel de l'Orient, une admirable couleur. A Constantinople déjà, la chose nous avait frappés plus d'une fois. Il faut dire aussi que les faïenciers de l'Orient ont trouvé pour le vert des tons enchanteurs.

Nos faïences de l'Occident, celles de Nevers, celles de Rouen, celles d'Urbin — et certes je ne veux médire d'aucune d'elles — n'offrent jamais à l'œil que des teintes plus ou moins vives, mais plates et sans reflets. Ici un vernis brillant se mêle toujours à la couleur et lui donne des reflets de pierres précieuses. C'est au saphir seul ou à l'émeraude que se peuvent comparer les faïences de l'Orient ; ou mieux encore à cette mer transparente, tantôt d'un vert clair, tantôt d'un bleu profond, dans laquelle les rayons du soleil semblent plonger et se jouer. On dirait que c'est la mer de

ces pays qui a formé les yeux des artistes de l'Orient ; qu'ils ont voulu lutter avec elle de richesse et de splendeur, et qu'ils y ont réussi. Que sont devenus les procédés dont ils se servaient pour fabriquer leur émail et pour le cuire? Un seul homme semble les avoir retrouvés, c'est notre incomparable faïencier, M. Deck. Bien des fois, durant cette visite à la mosquée, le nom de M. Deck est revenu à mon esprit. Ceux-là seuls se peuvent faire une idée de la mosquée Verte, sans l'avoir vue, qui ont regardé quelques-uus des plus beaux plats de ce brave enfant de l'Alsace.

Si admirable que soit la mosquée Verte, il y a peut-être à Brousse quelque chose de plus admirable encore, c'est le tombeau, le *Turbey*, du sultan Mahomet, placé tout près de cette mosquée. C'est une construction octogonale surmontée d'une voûte, dont l'extérieur est recouvert de faïences qui, selon les jeux de l'éclatante lumière, semblent tantôt vertes, tantôt comme d'un bleu turquoise. A l'intérieur, jusqu'à la hauteur d'un premier étage, comme dans la mosquée, le monument est couvert d'un revêtement de faïences vertes, de l'émail le plus chatoyant. Six pans de l'édifice sont percés de fenêtres, et à droite et à gauche, au milieu de la muraille verte, est placé un large écus-

son où le bleu, le blanc, l'or et le vert font un fouillis adorable de fleurs et d'arabesques. Une plinthe où le bleu domine surmonte le revêtement; chaque fenêtre est couronnée d'une décoration en demi-cercle qui rappelle les tons et le travail des écussons. Les deux autres côtés de l'octogone sont occupés, l'un par la porte, l'autre par le *mirab*. Vous donner l'idée seulement de la richesse de ce *mirab* et de son encadrement serait chose tellement impossible qu'il me faut y renoncer.

Au milieu de l'édifice, sur un entablement octogone, haut de vingt-cinq centimètres environ, dort dans un grand catafalque, de l'éternel sommeil, le sultan Mahomet. A ses pieds et autour de lui, dans de plus modestes tombes, dorment aussi ses nombreux enfants. Le soubassement, la tombe de Mahomet, celles des siens, tout cela est encore revêtu de merveilleuses faïences, aux tons bleus ou verts, mêlés de filets blancs ou dorés. La tombe du sultan est à demi revêtue d'une draperie pourpre brodée d'or, d'une extrême magnificence. Cette sorte d'étoffe est de l'effet le plus pittoresque; et l'on pense malgré soi que ce monument, si plein d'harmonie déjà, serait plus merveilleux à voir encore dans la saison d'hiver où, au lieu de nattes

de paille jaune, le sol est recouvert de tapis aux éclatantes couleurs.

Soyez-en sûrs, ce ne sont pas des Turcs qui ont construit cette mosquée et ce tombeau. Nous avons devant nous, non l'œuvre d'une race brutale, mais l'œuvre d'une race élégante et délicate. Des artistes arabes ont seuls été capables d'élever de tels monuments et de les décorer ainsi.

N'y eût-il à Brousse que la mosquée Verte et le tombeau de Mahomet, ces deux seuls objets mériteraient le voyage. Mais Brousse est encore en elle-même fort digne d'être visitée. Rien de plus gai que cette petite ville, suspendue au pied de l'Olympe, au milieu d'un fouillis de verdure. Rien de plus pittoresque que ses maisons de bois aux formes capricieuses, dont chacune est entourée d'arbres. Un profond ravin, au fond duquel court une petite rivière presque semblable à un gave des Pyrénées, traverse la ville. Du haut de l'esplanade qui précède l'entrée de la mosquée Verte, un immense panorama se déroule devant les yeux. C'est la plaine riche et féconde que bordent, à l'autre extrémité, de belles lignes de montagnes ;

la végétation est partout magnifique. Il ne manque ici que des villages, attestant que l'homme a su tirer parti de la fécondité de la nature.

D'un autre point de la ville, le panorama est plus vaste encore que de l'esplanade de la mosquée Verte. Il faut monter jusqu'aux tombeaux de deux sultans qui ont voulu, eux aussi, être enterrés à Brousse. L'un d'eux est cet Osman qui a créé l'ordre de l'Osmanié. Brousse est restée pour les musulmans une sorte de ville sainte. C'est ici que les sultans ont régné pendant plusieurs générations; c'est d'ici que Mahomet II est parti pour conquérir Byzance. Les tombeaux d'Osman et de son voisin de sépulture n'ont rien d'intéressant par eux-mêmes, hormis quelques vieilles étoffes recouvrant les catafalques. Mais la vue, de cet endroit, est incomparable. On domine toute la ville. On aperçoit, parmi les arbres et les toits de tuiles, nombre de petits dômes blancs accompagnés d'un minaret, qu'on prend d'abord pour de petites mosquées : ce sont simplement des tombeaux de docteurs et de derviches pieux, qu'entoure la vénération populaire, ce qu'en Afrique on appelle des marabouts. Au delà de la ville s'étend l'immense plaine de Brousse. Et si, maintenant, on regarde en arrière du côté de la montagne, on voit à sa droite

se profiler sur le ciel l'imposante masse de l'Olympe.

Brousse est une ville toute turque. Il s'y trouve bien des Grecs, des Arméniens, quelques juifs; mais l'immense majorité de la population est musulmane. Ici sont venues se réfugier nombre de familles turques depuis la dernière guerre, de la Bulgarie surtout. Ainsi que me le disait fort justement, le mois passé, notre ministre de France à Athènes, M. le comte de Moüy, le Turc, habitué à commander, ne peut se résigner à vivre dans un pays où il a cessé d'être le maître. Il ne peut supporter l'égalité avec les *rayas*. Depuis que la Thessalie appartient à la Grèce, depuis que la Bulgarie a été constituée en principauté indépendante, nombre de Turcs les ont abandonnées. Les autres suivront peu à peu. On peut prévoir l'époque où toute l'invasion qui a pénétré en Europe au quinzième siècle aura définitivement repassé le Bosphore.

A Constantinople, si forte que soit la résistance aux influences de l'Occident, bien des changements se sont accomplis déjà, et le pittoresque a beaucoup perdu. Toute la jeune Turquie a adopté, avec l'affreux fez, la non moins affreuse redingote droite. Ce n'est plus que chez les pauvres gens et

chez les femmes que l'on trouve encore le costume oriental. A Brousse, ce qui est l'exception au contraire, c'est le costume européen; la calotte ronde entourée d'un foulard est plus commune encore que le fez. Presque toutes les femmes que l'on rencontre sont voilées, et voilées pour tout de bon; elles portent le grand voile blanc, non pas comme les femmes de Constantinople, engagé sous le manteau de couleur, mais retombant au-dessus. Elles ressemblent ainsi à ces figures de la Vierge ou de sainte Elisabeth que les peintres ont tant de fois représentées.

Une chemise d'indienne aux couleurs claires, une large ceinture le plus souvent rouge, un grand pantalon bleu bouffant, percé de deux trous par où sortent les jambes, tel est le costume ordinaire des hommes. Grands presque tous, aux solides épaules, aux jambes vigoureuses, bien râblés, sans l'obésité qui alourdit si souvent les Turcs de Constantinople, ils sont, en général, de beaux échantillons de l'espèce humaine. La figure est énergique, volontiers même sauvage. Sous leur costume bariolé, et bien souvent sali, déchiré, et en haillons, avec leur barbe rude ou leurs épaisses moustaches, beaucoup ont de véritables airs de brigands. On serait peu rassuré de les rencontrer

seul à seuls au coin d'un bois, quoique, paraît-il, le Turc, dans le peuple surtout, soit à de rares exceptions près, honnête et doux. Mais, brigands ou non, vus ainsi dans la rue conduisant leur âne chargé d'une provision de courges vertes, ou attendant aux environs de la mosquée l'heure d'aller faire leur prière, ils sont superbes à regarder. Ici, la lumière est autrement belle qu'à Constantinople, bien que nous ne soyons qu'à quelques lieues du Bosphore. Elle donne à ces chemises jaunes ou roses, qui ne sont pourtant que méchantes cotonnades, à ces ceintures rouges, à ces pantalons bleus, à ces jambes brunes et à ces visages basanés un éclat étonnant. C'est ici qu'il faut vraiment engager à venir les artistes qui veulent représenter les types et les couleurs de l'Orient. C'est ici que, de tous les peintres qu'ait eus l'Orient en ce siècle, on se dit que le plus fidèle, aussi bien que le plus charmant, c'est M. Pasini.

Brousse fait, comme on le sait, un grand commerce de soies. Le sol convient admirablement au mûrier, et la soie est d'une beauté et d'une qualité rares. Au moment où nous voici, la récolte de cette année est achevée. Les chrysalides dorment dans leurs cocons blancs ou dorés, d'où un bien petit nombre de papillons sortiront. Nous visitons une

fabrique où l'on dévide la soie. Rien de particulier à signaler à ceux qui ont visité quelque établissement de ce genre chez nous. Ce sont des femmes ici également qui font le travail; l'intérieur de leurs mains est tout blanc du contact incessant de l'eau presque bouillante. Ces femmes sont des chrétiennes, car aucune ne porte le voile; plusieurs d'entre elles sont véritablement jolies. Elles nous regardent avec autant de curiosité que nous en mettons nous-mêmes à suivre leurs doigts agiles.

Nous visitons aussi le bazar de Brousse. C'est comme une réduction de celui de Constantinople. Ce que nous y regardons le plus volontiers, ce sont les soieries que l'on fabrique dans ce pays, et aussi ces serviettes-éponges de coton, si souples et si commodes, que l'on appelle à Paris les serviettes turques, et qui sont une autre industrie de la région de Brousse. On fabrique également ici des chemises de crêpe de soie, d'une finesse, d'une légèreté étonnantes. Il serait bien tentant d'en emporter quelques douzaines, mais on songe à temps à nos blanchisseuses parisiennes, à leurs battoirs redoutables, à leurs opérations chimiques plus redoutables encore, et on s'abstient prudemment.

Notre consul, qui a pris la peine de nous accompagner au bazar, nous rapporte un fait qui me paraît mériter que l'on y réfléchisse. Brousse fait avec l'Europe un important commerce d'importation. C'est d'Europe que viennent toutes les étoffes à peu près dont s'habillent les hommes et les femmes. Autrefois beaucoup de ces étoffes venaient de chez nous. Aujourd'hui il ne se vend plus à Brousse un seul mètre d'étoffe française. C'est l'Angleterre, c'est l'Allemagne aussi qui se sont entièrement emparées du marché à notre détriment. Et pourquoi? C'est qu'elles apportent ici leurs marchandises à des prix où toute concurrence avec elles nous est impossible.

Voilà ce qu'il importe que l'on sache bien en France. Si les choses se passent ainsi à Brousse, elles se passent de même, n'en doutons pas, sur presque tous les marchés de l'Orient, sur presque tous les marchés du monde. Ce n'est pas l'article Paris, celui dont la fabrication réclame surtout le goût, et qui d'ailleurs, lui aussi, se contrefait très passablement aujourd'hui en Angleterre et en Allemagne, ce n'est pas cet article Paris qui peut suffire à lui seul à la fortune de la France. Ce qui fait la richesse d'un pays, c'est l'ensemble de sa production, et l'ensemble de notre production va

diminuant tous les jours parce que les frais du fabricant dépassent chez nous ce qu'ils sont ailleurs.

Il est certainement à souhaiter que le bien-être du travailleur soit le plus grand possible; par dessus le marché nos ouvriers sont souvent très fiers, lorsqu'à la suite d'une grève, ils ont forcé le patron à céder et à élever les salaires : mais qu'arrive-t-il à la suite de ces grèves et de ces capitulations? C'est que la marchandise française, dont la fabrication coûte trop cher, ne peut plus lutter, sur les marchés étrangers, avec les marchandises voisines. Et quand les choses auront ainsi duré quelque temps, quand nous aurons vu se fermer ainsi, l'un après l'autre, tous les débouchés ouverts naguère à notre industrie, le patron cessera de s'enrichir, je le veux; mais qui, en somme, souffrira le plus de cette ruine? Ce sera l'ouvrier français, qui ne trouvera plus de travail.

C'est bien peu de chose qu'une journée pour visiter Brousse; mais, en voyage, les heures sont toujours comptées, et la moitié du temps se passe à regretter. C'est le mardi que le bateau repart pour Constantinople et il faut en profiter. Nos compa-

gnons, Antonin Mercié, Edouard Fournier et Esquié ont passé toute la journée du lundi enfermés dans la mosquée Verte et le tombeau de Mahomet, occupés à faire de belles études. A quatre heures, le mardi, nous sommes tous réveillés ; à cinq heures, au moment où le soleil se lève, nous remontons en voiture. L'air est frais, la matinée toute lumineuse et sereine. Nous parcourons en sens inverse la route à travers la plaine riante que nous avons suivie il y a deux jours. Nous rencontrons de longue files de chameaux qui se rendent à Brousse. Un homme conduit la caravane, monté sur un âne ; les chameaux suivent sur une ligne, rattachés l'un à l'autre par une cadène de fer.

Nous revoici au khani où l'on s'arrête pour faire souffler les chevaux sous le grand bosquet de chênes. Nos cigognes sont toujours là, immobiles sur leur grand nid; alentour, nombre de moineaux ont fait leurs nids, et les petites familles sont drues maintenant; le vieux tronc d'arbre ressemble à une ruche d'abeilles, toute bruyante et bourdonnante, pleine de bruits d'ailes et de cris joyeux dans la lumière du matin. Tout à coup, sous nos yeux, un oiseau de proie fond du ciel, rapide comme l'éclair, et emporte dans ses serres un des joyeux chanteurs. Tant pis pour le pauvre petit !... Bientôt

reprend le concert auquel celui-là ne se mêlera plus.

Il faut gravir maintenant la montagne escarpée et nue qui nous sépare de la mer de Marmara. Du sommet, nous jetons un dernier regard vers la grande plaine qui est derrière nous, vers le massif de l'Olympe, vers cette tache blanche au pied de la montagne, au milieu de la verdure, qui est Brousse. Reverrons-nous jamais ce pays dont nous emportons un si charmant souvenir?

Puis, rapidement, nous redescendons vers Mundania. La mer de Marmara est devant nous, toujours bleue, toujours unie ; le soleil qui s'y reflète met des tons d'argent à la surface. Avant d'arriver à Mundania, nous franchissons les rails d'un chemin de fer que nous avons aperçu déjà deux ou trois fois sur la route. Ce chemin de fer a toute une histoire qui nous a été racontée à Brousse.

Une compagnie belge l'a construit il n'y a pas bien longtemps. Il relie Brousse et Mundania. Quand les travaux ont été achevés, on s'est aperçu que les courbes étaient telles en certains endroits qu'il était impossible d'y faire circuler aucun train. Il s'est trouvé aussi que les locomotives apportées d'Europe ne pouvaient être mises en mouvement sur la voie trop étroite pour elle, ou trop large, je

ne sais plus lequel des deux. Et depuis lors l'herbe pousse librement entre les rails du chemin de fer, et le matériel dort tranquillement au bord de la mer, à Mundania, sous un grand hangar. Cette petite plaisanterie a coûté, dit-on, une quarantaine de millions au gouvernement turc.

Voilà des choses qui ne se voient qu'en ce pays.

Nous montons à bord du bateau; c'est le même bateau malpropre qui nous avait amenés. Cette fois, de l'avant à l'arrière, il est absolument couvert d'une foule aux vêtements bariolés. Ce sont des recrues qu'il est chargé de transporter à Constantinople. Toute cette foule est turque, car, en ce pays, les Turcs seuls sont astreints au service militaire. La plupart de ces hommes ont l'âge de nos conscrits ; quelques-uns sont plus âgés cependant. Les registres de l'état civil sont très mal tenus en Turquie; on s'aperçoit souvent, au bout de quelques années, qu'on a oublié celui-ci ou celui-là, et alors, sans autre cérémonie, on l'appelle et on l'incorpore dans le contingent. Tous ces hommes sont de beaux gars, bien plantés, bien découplés : le Turc est décidément un bel animal.

Un officier commande cette manière de horde. Son uniforme est tout flambant neuf; les aiguil-

lettes d'or de sa tunique reluisent au soleil; il se promène sur le pont de l'air d'un homme qui sait son importance. A la main il tient un grand fouet, à la courroie trois ou quatre fois aussi longue que le manche, dont il ne se sert, je l'espère, que lorsqu'il monte à cheval. En revanche, j'ai rarement vu uniforme plus sale, aux broderies plus usées, que celui du sous-officier qui monte de temps en temps à la passerelle des premières pour prendre les ordres de son supérieur. Un grand sabre recourbé est attaché à sa ceinture et la rouille a fait sur le fourreau toutes les taches qu'elle a voulu. Si la lame est aussi soigneusement fourbie que le fourreau, voilà ce qui peut s'appeler une arme en bon état.

Les heures s'écoulent à regarder cette bande d'hommes qui grouillent autour de nous, en avant comme en arrière, entassés les uns contre les autres, comme des brebis dans un troupeau qui marche, par cette chaude journée de juillet; ils doivent trouver le temps bien long. Mais l'Oriental, le Turc surtout, est apathique; habitué à subir et à supporter, il ne s'irrite jamais, ni contre les hommes, ni contre les choses. Tous ces jeunes gens ont l'air résigné et indifférent; on se demande à quoi ils pensent et si même ils pensent. Quel

spectacle différent de celui de nos recrues françaises ! A un certain moment, on entend une petite flûte qui joue une mélopée monotone ; le troupeau se serre un peu plus, on fait une petite place d'un couple de mètres carrés, et voici deux hommes qui se mettent à danser l'un en face de l'autre, à petits pas cadencés, tour à tour levant et abaissant les bras. La danse est aussi monotone que la mélopée qui la conduit.

Ce qui nous intéresse surtout, ce sont les costumes, ces notes rouges, jaunes, roses ou bleues qui se mêlent les unes aux autres, et sous l'éclatante lumière restent toujours harmonieuses. Demain tous ces hommes auront dépouillé leurs haillons pittoresques, et revêtu cet épais uniforme des soldats turcs d'un bleu sale, toujours trop grand pour celui qui le porte, et qui est bien, de tous les uniformes militaires, le moins élégant, comme il doit être, sous ce climat, le plus fatigant.

Triste vie que celle du soldat turc ! Il reçoit quarante francs de solde par mois, — et peut-être encore ne les reçoit-il pas exactement, — mais avec cela il faut qu'il se nourrisse et s'entretienne.

La journée avance ; les musulmans dévots sont montés sur la passerelle, comme il y a deux jours,

ont étalé leur tapis, ont ôté leurs chaussures pour faire leur prière de midi. Nous apercevons devant nous, sur la côté d'Europe, la masse blanche de Stamboul, puis certains points se distinguent dans cette masse. Nous reconnaissons le château des Sept-Tours, les dômes et les minarets de la mosquée d'Ahmed et de Sainte-Sophie, et ce qui reste des constructions du vieux sérail. Nos recrues, dont la plupart sans doute voient ce spectacle pour la première fois, bien qu'ils soient nés si près de Constantinople, sont tout yeux et toute attention.

Une douzaine d'entre eux sont massés à la pointe de l'avant ; l'un d'eux tient l'étendard dont la flamme rouge, marquée du croissant et de l'étoile blancs, s'agite selon les caprices du vent. Leur groupe, avec ses notes vives de rouge, de blanc, de jaune, de vert et de bleu, forme un tableau tout fait, se détachant sur le ciel d'un bleu pâle. De temps en temps on voit tomber quelque objet à la mer ; c'est une recrue qui jette à l'eau ou sa calotte rouge, ou sa ceinture, ou sa veste. Sans doute quelque idée superstitieuse dont nous ignorons le sens est attachée à ce sacrifice ; car aucun peuple, pas même le Napolitain, n'est plus superstitieux que celui-ci. On attache des amulettes

même aux chevaux et aux ânes pour les protéger du mauvais œil et de l'esprit méchant. Les amulettes aux formes bizarres, aux verroteries de couleur, sont l'un des articles les plus demandés des bazars.

Nous avançons toujours ; nous tournons la pointe du vieux sérail, nous jetons l'ancre dans la Corne-d'Or.

Mais pour débarquer il nous faut aller à la douane, exhiber au retour, comme à l'aller, nos teskérés, qui ont subi à Brousse un nouveau visa de l'autorité turque ; il nous faut une fois encore ouvrir nos petits bagages et abréger la visite, à l'aide d'un nouveau bakschich. On nous permet enfin de regagner notre hôtel ; ces petits désagréments sont bien vite oubliés.

Ce qui nous restera de ce voyage à Brousse, c'est le souvenir d'un enchantement des yeux, d'une éblouissante féerie qui a duré trois jours, et je répéterai, en finissant, à tous ceux de mes lecteurs qui viendront dans ce pays, ce que je leur disais en commençant : « Allez à Brousse ! ne manquez pas d'aller à Brousse ! »

CHAPITRE VIII

ENCORE CONSTANTINOPLE

8 juillet.

Il ne faut pas ici venir chercher le bien-être matériel; chaque pays entend ce bien-être à sa façon et la façon des Orientaux diffère beaucoup de la nôtre. La première chose qu'il faut souhaiter au touriste qui vient en ce pays, c'est un robuste estomac.

La vie matérielle est cependant facile ici et pourrait être excellente. Toutes les choses de l'alimentation sont en grande abondance et d'un bon marché fait pour nous étonner.

Des personnes établies à Constantinople me donnent à cet égard quelques chiffres vraiment instructifs. La viande de première qualité coûte vingt-quatre sous l'oque, et l'oque représente un peu plus de deux livres et demie (exactement 1,282 grammes). Si le mouton, en général, est ce mouton d'Orient à l'énorme queue pendante qui sent le suif, le bœuf en revanche est fort bon. Le sucre coûte seize sous l'oque; le café, trois francs. Que diraient de ces prix nos bouchers et nos épiciers parisiens ? Le poisson est très commun, très varié et excellent. Dans le Bosphore, dans la mer de Marmara, on n'a qu'à jeter ses filets pour faire, à peu près à coup sûr, des pêches miraculeuses. Quant aux légumes et aux fruits, peu de contrées sont mieux partagées. Je fais beaucoup de réserves sur les courges, même farcies; mais les artichauts de Constantinople sont plus tendres que ceux de France; les tomates sont superbes et les banies ou cornes grecques ne sont point un légume à dédaigner. Nous sommes arrivés ici dans la saison des prunes, des cerises, des abricots, des poires d'été, et la qualité n'est pas tout à fait suppléée par la quantité; mais les pastèques et les melons commencent à paraître; on peut même goûter déjà quelques figues et quelques

grappes de raisin et le raisin comme la figue sont, en Orient, des fruits exquis. Tout cela se vend pour des prix véritablement dérisoires. On se demande pourquoi la vie est si chère dans les hôtels de Constantinople. On doit faire vite ici fortune à acheter de la nourriture et à la revendre. Le métier d'aubergiste vaut beaucoup mieux que celui de détrousseur de passants sur les grand'-routes : il en a tous les profits sans aucun des périls.

Le malheur, c'est la cuisine, la soi-disant cuisine européenne chargée d'accommoder la viande, le poisson et les légumes. Ici, comme en Grèce, plus encore qu'en Grèce avec son beurre fort et son huile rance, elle excelle à gâter tout ce qu'elle touche, et sa propreté paraît bien suspecte. Ce que le voyageur plaint surtout, ce sont les poulets infortunés que l'on moissonne en Orient à l'aube même de la vie, lorsqu'ils ont à peine atteint la grosseur d'un pigeon ; aile ou patte, leur chair a également l'apparence et le goût du petit paquet d'étoupe.

Encore faut-il se tenir heureux, paraît-il, d'en rester à cette cuisine. La cuisine turque est bien autre chose. Trois de nos compagnons de voyage ont été invités à dîner par un personnage considérable, quelque chose comme le surintendant

des beaux-arts de l'empire ottoman. On leur a servi d'abord, comme apéritifs, des crabes, des poissons secs, entremêlés de verres de raki. Puis le repas proprement dit est venu : deux ou trois sortes de poissons, des coulis singuliers de viande parfumés à l'essence de rose ; des mélanges de thym, de pimprenelle et d'essences de pommade se sont succédé ; un gigot tout à l'ail est venu couronner cette collection de parfums et d'aromates. Et ce Turc est un Turc « jeune Turquie » : il boit du cognac et de la bière aussi bien que du raki ; il offre du vin à ses hôtes. On a dîné chez lui, non pas accroupis à le mode du pays, mais assis sur des chaises au bout d'une table ; on a mangé non pas avec ses doigts, mais avec des fourchettes. La femme de ce Turc, qui est une Française, assistait au dîner. Jugez par là ce que doit être la vraie cuisine des Turcs de la vieille Turquie ! Un Français, qui occupe à Constantinople une haute position officielle, nous racontait que la plus grande épreuve de ses fonctions, c'était l'obligation d'assister à un certain nombre de grands dîners, et de toucher, plus ou moins, aux vingt ou trente plats, tous plus parfumés les uns que les autres, qui défilaient dans l'espace d'une heure. Il lui fallait chaque fois prendre son courage à

deux mains pour tenir ferme jusqu'au bout, et c'était chose terrible que la nuit qui suivait.

Ce qu'il faut souhaiter encore, outre un solide estomac, au visiteur de Constantinople, c'est une faculté de dormir en dépit de tous les ennemis conjurés contre son repos. On a beau s'être fatigué tout le jour à parcourir des distances qui sont énormes; on a beau s'être meurtri les pieds sur les cailloux raboteux de toutes les ruelles de Péra et de Galata, de Stamboul et de Scutari, et s'être jeté le soir, éreinté, sur son lit, si l'on n'a pas reçu du ciel certains dons spéciaux, on ne dort pas à Constantinople.

Il y a d'abord la vermine. Partez de ce principe: il y a de la vermine partout à Constantinople, dans les hôtels les plus propres aussi bien que dans les autres; la seule différence est une question de degrés. Tous les lits sont habités par une demi-douzaine de punaises pour le moins, et tout ce que peut la vigilance c'est d'empêcher qu'elles ne pullulent comme la postérité de Jacob, les étoiles du ciel ou les sables de la mer. Malheur à toute personne dont la peau est sensible aux piqûres de puces! Celle-là est dévorée du soir au matin, comme du matin au soir; et la puce ottomane est, paraît-il, de l'espèce la plus acharnée comme la plus veni-

meuse. Contre elle il n'est aucune poudre qui soit efficace. Et, par-dessus le marché, Constantinople a les moustiques, et le moustique bourdonnant qui pique et importune, et le petit moustique presque invisible, léger comme une vapeur dont la piqûre est pourtant si cuisante.

Contre les moustiques on se protège du moins avec la moustiquaire. Mais le remède même est redoutable ici, car avec la vermine, l'ennemi du sommeil du voyageur, c'est la chaleur. Quand la nuit ient, la fraîcheur descend sur Constantinople, et il serait imprudent de rester sur une terrasse sans se couvrir. Mais à peine est-on rentré dans sa chambre, on n'y retrouve rien de cette fraîcheur ; il semble que l'on entre dans une fournaise. Presque toutes les maisons sont ici en bois ; la chaleur, une fois qu'elle y a pénétré, n'en sort plus. Les rues sont étroites ; les maisons se touchent pour ainsi dire ; l'air ne circule pas entre elles. Une fois enfermé sous son alcôve de tulle épais, on a peine à respirer, on se réveille sans cesse ou couvert de sueur, ou suffoquant. On ne s'étonne guère que, sitôt la saison venue, tout ce qui peut quitter Constantinople le quitte et aille chercher un peu de fraîcheur dans les îles des Princes ou sur les rives du Bosphore.

En ai-je fini avec les ennemis du sommeil du touriste ? Pas encore. Il en est un dernier et qui n'est pas à oublier, c'est le bruit. A peine la nuit est-elle venue que le sabbat des chiens commence. Du matin au soir ces chiens dorment le ventre au soleil. Mais sitôt la nuit venue, ces petits-fils des chacals se mettent à courir les rues, à chercher leur vie, à faire leur métier de balayeurs et à hurler. Ils hurlent pour leur seul plaisir, pour s'entretenir la voix, pour manifester à leur façon leur joie de vivre. Ils hurlent surtout lorsqu'ils ont des difficultés les uns avec les autres — et la chose est fréquente. Il n'y a pas de république moins pacifique que celle des chiens de Constantinople.

Ce n'est pas assez des chiens, il y a les veilleurs de nuit. Pour assurer le paix publique contre les voleurs, contre les incendiaires aussi, deux races nombreuses, et qui à vrai dire n'en font qu'une, la police a organisé des patrouilles. De demi-heure en demi-heure, plus souvent encore, le veilleur de nuit passe, tenant une lanterne d'une main, un bâton ferré de l'autre. Et pour prouver qu'il passe, de minute en minute il frappe sur le pavé trois ou quatre coups de la pointe de son bâton. S'il rassure par sa présence les honnêtes gens, il me semble qu'il avertit au moins autant les sacripants que

tout à l'heure il ne sera plus là et qu'ils auront le loisir de faire leur mauvais coup jusqu'à l'arrivée de son successeur. Ce veilleur de nuit est vraiment insupportable ! Au moment même où on allait s'endormir enfin, on entend son bâton ferré dans le lointain ; il approche, les coups deviennent de plus en plus distincts et secs ; on les compte, on cherche le rythme qui les détermine. Le veilleur arrive enfin sous votre fenêtre, et, comme on a suivi la gradation du bruit pendant qu'il approchait, on suit de même la progression descendante pendant qu'il s'éloigne, jusqu'à ce que son dernier son, plus faible et plus sourd, ait fait place au silence définitif qui durera au plus un quart d'heure ou vingt minutes. Je vous le dis, c'est un art véritable que d'arriver à dormir à Constantinople si l'on n'a reçu le don du ciel !

Voilà bien des petites misères, n'est-ce pas ? Et pourtant, en dépit de toutes ces petites misères, Constantinople est si intéressant, si plein de merveilleux tableaux, que l'on prend bravement son parti de tout cela. On se lève le matin, ayant dormi médiocrement ; on se rafraîchit de son mieux à grande eau, puis l'on sort. On descend au pont de Galata ; on va faire un tour au bazar ou dans une mosquée ; on se fait promener en caïque sur

le Bosphore. Et aussitôt tout est oublié, et la méchante cuisine de l'hôtel, et la vermine et les chiens hurlants, et les veilleurs de nuit : la joie entre dans l'esprit avec la couleur et la lumière, et l'on prend de tout cela le plus qu'on en peut prendre, pour le rapporter avec soi dans notre pâle Occident.

9 juillet.

L'incomparable beauté de Constantinople ce sont ses panoramas ; et le plus beau de tous, c'est celui qu'aperçoit le premier le voyageur de l'Occident qui a pris la route de la mer.

Deux heures au moins avant que le bateau arrive au port, la fête pour les yeux commence. La côte d'Europe de la mer de Marmara, toute verte et riante, se garnit de villages joyeux et de villas dont les pieds baignent dans la mer bleue. A mesure que l'on avance, les villages, deviennent plus importants, et les villas plus pressées. Bientôt on aperçoit à sa droite les îles des Princes, couvertes d'habitations. Et la côte d'Asie elle-même apparaît aussi riante, aussi peuplée que la côte

d'Europe. Stamboul, Galata et Péra, Scutari paraissent se rejoindre et ferment l'horizon. On dirait la plus immense agglomération humaine que puisse rêver l'imagination, dans le plus magnifique des décors. On approche encore, et maintenant les détails apparaissent. Le château des Sept-Tours se distingue le premier ; on voit se projeter sur le ciel son enceinte crénelée et ses tours à moitié ruinées. Puis voici Stamboul, la ville turque, devant laquelle on passe ; voici les masses de pierre de la mosquée d'Ahmed et de Sainte-Sophie, avec leur forêt de petits dômes que surmonte une haute coupole, avec leurs minarets blancs et pointus. Voici ce qui reste du Vieux Sérail, ses magnifiques cyprès, ses terrasses qui descendent par étage jusqu'à la mer. On tourne la pointe du Vieux Sérail; on jette l'ancre à l'entrée de la Corne-d'Or : on est arrivé.

Avant de quitter le bateau, il faut s'arrêter un moment et regarder tout autour de soi ; on est ici comme au centre du merveilleux panorama. Devant nous s'ouvre la Corne-d'Or. Jamais port plus merveilleux ne fut créé par la nature. Celui-ci s'enfonce dans la terre de plusieurs kilomètres ; les hautes collines qui le bordent de droite et de gauche, le mettent à l'abri de tous les coups de

vent. A notre gauche est Stamboul, avec ses milliers et ses milliers de maisons s'étendant jusqu'au fond de la Corne-d'Or; et de distance en distance, parmi cette forêt de maisons, les grosses masses de la mosquée de la sultane Validé, de celle de Bajazet, de celle de Soliman, avec leurs dômes et leurs minarets, et nombre d'autres mosquées encore. A notre droite, formant une masse sur l'autre rive de la Corne-d'Or, Péra et Galata, la ville grecque et la ville européenne. Puis on voit s'ouvrir, bordant Galata, le large fleuve bleu du Bosphore, qui conduit à la mer Noire. Et si nous nous retournons maintenant, voici de l'autre côté, sur la côte d'Asie, tout proche, Scutari, ville immense elle aussi, qui, au milieu de la verdure, s'accroche au flanc d'une colline escarpée, et que domine cette forêt de cyprès, qui est son champ des morts. A côte de Scutari, et le touchant, voici Kadi-Koi, et, au delà de Kadi-Koi d'autres villages encore ; puis les îles des Princes et la grande nappe d'azur de la mer de Marmara.

Les marins qui ont fait le tour du monde disent qu'il est trois choses belles entre toutes : la rade de Naples, la baie de Rio-Janeiro et l'entrée de Constantinople. Je ne puis comparer que Naples et Constantinople. Certes, le Bosphore n'a ni

l'imposante masse du Vésuve, ni les belles et fières lignes de l'île de Capri; mais si on parle de lumière et de couleur, d'éblouissement des yeux, Naples est bien loin d'égaler Constantinople. Aucun autre mot que celui de féerie ne peut rendre la sensation que l'on éprouve. On est transporté soudain à des milliers de lieues de notre Occident. Tout ce qu'offre à l'imagination ce mot magique, l'Orient, il semble qu'on le voie soudain surgir devant soi. Si le paradis de Mahomet existe, en voici l'image; les fidèles d'Allah doivent habiter sur quelque île verte et fraîche, remplie de toutes les délices, ayant éternellement autour d'eux, pour réjouir leurs yeux, ce panaroma du Bosphore.

Il faut maintenant, pendant les jours que l'on passe à Constantinople, ne pas se lasser de parcourir en tous sens le vaste espace que l'œil, en arrivant, a embrassé d'un premier regard; car le spectacle change chaque fois qu'on le considère d'un point différent.

Il faut, dans Stamboul, monter au centre de la ville, à cette tour du Séraskiérat, où veille sans cesse le guetteur des incendies. On aperçoit alors à ses pieds la ville turque avec ses petites maisons basses, et ses ruelles, toutes les mosquées et tous les minarets, la Corne-d'Or, Péra, le Bosphore,

Scutari, la mer de Marmara. Il faut monter à l'extrémité de la ville turque, au château des Sept-Tours, d'où l'on voit d'un côté l'énorme amoncellement des trois grandes villes, et de l'autre, cette campagne de la Turquie d'Europe qui s'élève par degrés vers les Balkans, si verte, si riche, et qui, en d'autres mains que celles des Turcs, serait si productive. Il faut aller au fond de la Corne-d'Or, montrer au cimetière d'Eyoub, et de là, entre les tombes, regarder le beau golfe ; la prodigieuse accumulation de maisons à droite et à gauche se prolonge jusqu'à la pointe du Sérail d'un côté, jusqu'à l'extrémité de Galata de l'autre ; avec Scutari au fond du décor.

Il faut, dans la ville européenne, monter à la tour de Péra, et, de là, regarder la Corne-d'Or à ses pieds encore. Il faut de l'autre côté de la colline escarpée, aller rendre visite au grand Champ des morts. Stamboul est masqué maintenant ; mais on voit à ses pieds, au bas d'une rampe presque à pic, s'ouvrir le Bosphore, et de l'autre côté, Scutari et la côte d'Asie se déroulent devant les yeux.

Il faut enfin franchir le Bosphore, débarquer à Scutari, grimper sur la montagne qui domine la ville à l'orient, et de là regarder l'immense panorama. C'est, en se tournant vers l'Europe, le Bos-

phore au cours sinueux, ses collines couronnées de verdure : c'est Galata et Péra, c'est l'entrée de la Corne-d'Or, c'est Stamboul, c'est la mer de Marmara. Et si l'on se retourne du côté de l'Asie, c'est une vaste plaine ondulée et fertile que ferment des montagnes à l'horizon.

Il faut prendre aussi le bateau qui parcourt le Bosphore et part du pont de Galata pour aller jusqu'à Bouyouk-Déré presque à l'entrée de la mer Noire. Sur la côte d'Asie ou sur la côte d'Europe, qui tantôt se rapprochent, tantôt se creusent en petits golfes, les villages succèdent aux villages, et les villas aux villas. L'œil va d'une rive à l'autre au milieu d'un perpétuel enchantement. Voici les châteaux, à demi ruinés, et d'autant plus pittoresques, d'Europe et d'Asie. Voici les Eaux douces d'Asie, où, durant les mois de mai et de juin, viennent tous les vendredis, se promener les femmes turques. Voici Thérapia. Ne demandez aux rives du Bosphore ni la beauté des lignes, ni la sévère grandeur des paysages ; mais tous les sites pour ainsi dire sont gracieux et charmants. On s'y laisse vivre sans penser à autre chose qu'au plaisir de se sentir vivre. Dès le mois de septembre, paraît-il, le froid se fait sentir sur les rives du Bosphore ; mais la résidence pendant l'été est délicieuse.

Il faut, enfin, un dimanche, prendre le bateau qui conduit aux îles des Princes, et aller passer là sa journée. Petites, coquettes, semées dans la mer de Marmara, comme les grains d'un collier égrené, ces îles servent surtout de résidence pendant l'été et de lieux de promenade les jours de fêtes, aux Grecs et à la colonie européenne. Nous y avons été, et nous avons reçu à Prinkipo, la plus importante et la plus jolie d'entre elles, l'hospitalité tout aimable d'un compatriote, qui dirige ici la Banque ottomane, M. de Vaux. De son chalet, nous apercevions devant nous, au milieu de la mer de lapis-lazuli, la petite île de Chalcis, si pittoresque avec ses deux mamelons aux deux extrémités, séparés par une jolie vallée. Après le déjeuner, nous avons fait, en une heure, le tour de l'île, promenade ravissante au milieu de la verdure, tandis que la mer bleue apparaissait sans cesse à nos pieds. Voyageurs qui visiterez Constantinople, faites comme nous, allez voir Prinkipo et, pour mêler, un moment, la prose à la poésie, si vous aimez la bouillabaise, je vous souhaite de faire connaissance avec celle que fabrique M. de Vaux. Jamais Marseillais n'en mangea de plus savante, ni de plus accomplie!

S'il pleut à Constantinople il n'y a qu'un conseil

à donner aux voyageurs. Qu'ils restent dans leurs chambres, qu'ils écrivent à leurs parents et à leurs amis, ou qu'ils aillent au bazar faire dérouler devant eux des étoffes et des tapis, marchander avec les juifs, et étudier l'éternelle comédie des drogmans et des brocanteurs. Toute la beauté de Constantinople est dans la lumière, et quand le soleil fait défaut, quand le magicien est absent, il n'y a plus de magie.

Mais même quand le soleil est là, il faut choisir son heure pour diriger d'un côté ou d'un autre sa promenade. A midi, tout est sous la lumière violente et crue où il n'y a d'effet nulle part. Les heures où il faut se promener à Constantinople sont celles où le soleil monte et celles où il descend. C'est au matin, quand le soleil est sur l'Asie qu'il faut regarder la rive d'Europe ; c'est au matin qu'il faut monter à Scutari, ou arriver par la mer de Marmara dans la Corne-d'Or ; c'est au matin encore qu'il faut monter à la Tour de Péra ; c'est au matin qu'il faut se promener sur le Bosphore pour bien voir Thérapia ou Bouyouk-Déré. C'est dans l'après-midi, au contraire, qu'il faut monter à la Tour du Séraskiérat ou au château des Sept-Tours. C'est dans l'après-midi qu'il faut visiter le grand Champ des morts de Péra, se promener sur

le Bosphore pour bien voir, tout éclairée et tout heureuse, la jolie côte d'Asie. C'est l'après-midi encore à l'heure où le soleil décline à l'horizon qu'il faut se faire conduire au cimetière d'Eyoub. Alors le soleil, qui se couche au fond du golfe, lance sur lui ses rayons obliques ; on dirait une longue nappe d'or en fusion jetée entre les deux cités de Stamboul et de Péra ; le nom de Corne-d'Or que le golfe a reçu n'est pas sorti de cette imagination orientale qui exagère si volontiers, il est l'expression même de la réalité.

Ce qui contribue singulièrement à la beauté des panoramas de Constantinople, c'est la profusion des arbres semés partout. Je ne parle pas seulement de ces grands champs des morts plantés de cyprès que l'on voit de tous côtés, et dont le feuillage sombre n'a rien ici de triste.

Si vous parcourez les ruelles misérables de Péra ou de Galata, de Stamboul ou de Scutari, vous ne voyez que des maisons presque toutes en bois, et de chétive apparence ; quand vous êtes placé en un lieu d'où l'œil domine, chacune de ces maisons est comme encadrée de verdure. Les toits couverts de tuiles sombres ou grises, apparaissent au milieu du feuillage. Rien ne donne mieux l'idée de cet aspect de Constantinople que certaines de nos

petites villes de province où chaque maison a, près d'elle, son jardinet.

Depuis que la nature, aux environs de Constantinople, est bien entrée dans mes yeux, je cherche ce que cette contrée me rappelle, et il me semble qu'enfin je l'ai trouvé. Comme l'Attique fait songer à notre Provence, il est un coin de la France où j'ai déjà vu, et cette lumière des environs du Bosphore, et ces tons vigoureux et sombre de la verdure, et cette physionomie de la campagne, et ce ciel, et cette mer. Ce coin de la France, c'est notre Midi du Sud-Ouest, à l'endroit où les Pyrénées s'abaissent vers l'Océan aux environs de Bayonne ou de Saint-Jean-de-Luz. Certes, la Provence est autrement claire et lumineuse, autrement harmonieuse et belle dans ses lignes, et pourtant c'est encore un beau pays que cette région des Basses-Pyrénées, des Landes à la frontière d'Espagne. Ceux qui la connaissent n'auront vu ni le panorama de Constantinople, ni le Bosphore ni la Corne-d'Or, ni les mosquées, ni tous les types humains et tous les costumes qui se mêlent ici ; mais ils pourront déjà se faire une idée de ce qu'on appelle la lumière de l'Orient.

10 juillet.

L'une des vertus de la religion mahométane c'est la propreté. Les fontaines abondent à Constantinople, et plusieurs sont vraiment jolies. Mais la fontaine, belle entre toutes, absolument belle, c'est la fontaine d'Ahmed qui s'élève derrière Sainte-Sophie, tout près de l'entrée du Vieux Sérail. C'est le bijou architectural de Constantinople ; elle ne ressemble à aucune œuvre de l'antiquité, à aucune œuvre de la Renaissance ou des temps modernes, et elle est un pur chef-d'œuvre ; c'est le génie oriental dans toute son originalité, dans sa fleur exquise. Une harmonie mystérieuse en a ordonné toutes les proportions. Le marbre blanc dont elle est bâtie est du grain le plus délicat. Rien de plus délicat non plus que les ciselures qui ont fouillé la surface de ce marbre et y ont sculpté de fines arabesques ou des rameaux et des fleurs de la plus élégante fantaisie. Sur ce fond blanc, des plaques d'émail qui, selon la façon dont la lumière les frappe paraissent tantôt d'un vert pâle, tantôt d'un bleu turquoise, mettent leur note de couleur à laquelle l'or vient discrètement se mêler.

En haut, l'architrave avance et fait déborder le toit à la façon d'une pagode chinoise ou japonaise.

La fontaine d'Ahmed n'a rien à redouter d'aucune comparaison. Elle donne aux yeux et à l'esprit la sensation si rare d'une œuvre complète et où tout se tient ; et pour nous, elle a ce charme particulier de l'étrange et de l'inconnu : elle est comme la révélation d'une beauté nouvelle. Jusqu'à preuve du contraire, je ne croirai jamais pour ma part que cette fontaine ait été élevée par un Turc. L'architecte qui l'a construite, si ce n'est un Arabe, c'est à coup sûr un Persan. Les Turcs ne savent même pas l'entretenir. La fontaine d'Ahmed n'a plus d'eau. Ils laissent ses dorures se ternir, et ses plaques d'émail se dégrader. S'ils devaient rester ici un siècle encore, cette merveille qui fait l'admiration de tous les artistes ne serait plus qu'une ruine.

L'Egypte des Pharaons a connu sept plaies. Constantinople en compte davantage. Je veux dire quelques mots de deux de celles-ci seulement.

Que vous vous promeniez dans Péra, ou dans

Galata, ou dans les quartiers commerçants de Stamboul, toutes les quatre ou cinq maisons, au coin d'une boutique, assis devant une petite table que recouvre un vitrage, vous remarquerez un homme assis : c'est un changeur. Sur la table figurent de grosses piles de monnaies d'argent et de petites rangées de monnaies d'or. Ce changeur est un juif souvent ; parfois aussi un Arménien ou un Grec. Mais, quelle que soit sa nationalité, regardez bien cet homme assis : vous êtes son tributaire ; et, sans faire un pas, il fera entrer dans sa poche une part plus ou moins grande de l'argent qui est dans la vôtre, car vous ne pouvez vous passer de lui.

A part les hôtels, où les comptes se font en francs, et les marchands du bazar qui comptent en francs également, c'est par piastres que tout s'évalue ici. La piastre turque vaut environ vingt et un centimes de notre monnaie ; elle se divise en quarante paras ; mais de paras, personne n'en a jamais vu. La plus petite monnaie ayant cours est la pièce de dix paras, équivalant environ à un de nos sous, et qui ressemble à une petite rondelle de fer-blanc malpropre. La pièce de cinq piastres est en argent ; c'est l'équivalent de notre franc, à un ou deux sous près. Puis vient le medjidié, va-

lant vingt piastres et environ quatre francs vingt-cinq centimes de notre monnaie. Le medjidié est comme la pièce de cent sous turque. Quant à l'or, on peut dire qu'il n'entre pas dans la circulation courante, et la première chose à laquelle est obligé le touriste c'est de changer le sien contre de la monnaie du pays.

Allez chez le changeur, il vous comptera, en échange de votre napoléon, quatre-vingt-treize piastres ou quatre-vingt-treize piastres et demie. Il est vrai que ce même napoléon, que le changeur vous achète, lorsqu'il est à vendre, quatre-vingt-treize piastres et demie, il vous le vendra, si vous avez à l'acheter, quatre-vingt-quinze piastres.

Trente-cinq centimes environ sur vingt francs, le bénéfice est déjà honnête. Mais attendez, vous n'êtes pas au bout. Pour faire ces quatre-vingt-treize piastres qu'il vous a comptées en échange de votre napoléon, le changeur vous a donné quatre medjidiés valant quatre-vingts piastres et demie, deux quarts de medjidié valant dix piastres; il vous a compté en piastres ou en paras les trois piastres et demie qui restaient. Mais à Constantinople, comme partout, plus que n'importe où peut-être, il faut beaucoup de petite monnaie; il

en faut pour tous les menus achats qui ne se soldent pas exactement en médjidiés et en quarts de médjidié ; il en faut pour le tunnel qui descend de Péra ou y ramène ; il en faut pour les tramways ; il en faut pour le pont de Galata ; il en faut pour le café et les cigarettes. Or, sitôt qu'il est besoin de petite monnaie, il faut retourner chez le changeur. Et voici ce qui se produit alors. Le medjidié, qui vous a été compté vingt piastres, n'en vaut plus que dix-neuf. Le quart de medjidié ne vaut plus cinq piastres, il ne vaut plus que quatre piastres et trente paras.

La Turquie est, je crois ,le seul pays au monde où la monnaie de billon, qui n'a qu'une valeur fictive, soit estimée plus cher que la monnaie d'argent ayant une valeur réelle. Le changeur est un homme qui passe sa vie du matin au soir à racheter les medjidiés pour dix-neuf piastres et à les revendre pour vingt. L'argent que vous avez reçu de lui, rien qu'en passant dans votre poche, a perdu immédiatement le vingtième de sa valeur.

On conçoit que le métier de changeur soit bon, et qu'il y ait à Constantinople et dans toutes les villes turques tant de boutiques de changeurs. Ce qui étonne, c'est qu'un gouvernement, même

turc, tolère une pareille usure. Ce qui étonne aussi, c'est que des gens se livrent au métier toujours hasardeux de voleur de grands chemins, dans un pays où la loi autorise si bien le vol effronté dans les rues. Gens du pays ou étrangers, tout le monde passe également sous ces fourches caudines des changeurs, et si le commerce en Turquie rencontre tant d'entraves, les plus grands coupables, ce sont les changeurs. Pour mettre un terme à leur indécente exploitation, il suffirait de fabriquer en nombre suffisant et de jeter dans la circulation de la petite monnaie. Mais vous verrez que le gouvernement turc s'en gardera bien, car de gros bonnets doivent trouver leur compte à l'état de choses actuel. Ajoutons cependant un mot encore. Le gouvernement turc est tellement déconsidéré que s'il s'avisait de fabriquer cette menue monnaie qui manque, personne, assure-t-on, ne la voudrait accepter.

L'autre plaie de Constantinople — celle-ci ne frappe que les étrangers, — c'est le domestique de place, ou, pour l'appeler du nom qu'il se donne, le « drogman. » Le drogman, lui aussi, est inévitable. Il faut son aide, dans les premiers jours tout au moins, pour se diriger au milieu des ruelles tortueuses de Constantinople, qui forment le dé-

dale le plus compliqué. On a besoin de lui, hors de Péra et des galeries du bazar consacrées à la curiosité, pour le moindre achat. Peu d'Occidentaux parlent le grec moderne, et aucun ne parle le turc. A toute force il faut recourir à un interprète, et bien plus encore si l'on fait aux environs quelque excursion.

Le plus souvent le drogman a pris possession de vous dès le bateau. Il est arrivé avec la carte d'un hôtel ; il a réglé avec vous les conditions de la pension ; c'est lui qui vous débarque, paie pour vous les bakschichs aux douaniers, fait le marché avec les hammals, qui transporte votre bagage, qui vous conduit à votre hôtel ; peu s'en faut qu'il ne vous installe dans votre chambre. A partir de ce moment, vous êtes son bien, sa chose. Il ne vous quitte pas plus que votre ombre. Vous ne pouvez vous diriger vers la porte de l'hôtel sans l'apercevoir à l'entrée, assis sur une chaise, qui guettait votre sortie, qui se lève à votre passage et vous emboîte le pas dans la rue. L'empêcher alors de vous suivre, de deviner où vous allez et prétendre vous y conduire alors même que vous savez le chemin, c'est chose à peu près impossible.

Il y a des drogmans insupportables, et tel était

celui qui avait mis d'abord le grappin sur nous. Il avait la manie de causer, et de dire sur tout son avis ; il nous indiquait ce que nous devions regarder et admirer, prétendait nous interdire de nous arrêter chaque fois qu'une chose ne lui paraissait pas digne d'attention. Il ne souffrait pas au bazar que nous entrions dans une boutique qui n'avait pas sa confiance. Ce n'était pas lui qui était à nos ordres, c'était nous qui étions aux siens. Pour nous défaire de lui, il a fallu un véritable coup d'Etat. Depuis lors nous avons mis la main, je crois, sur la perle des drogmans de Constantinople, un juif naturellement, tout comme le premier. C'est le peintre Fournier qui l'a découvert. Celui-ci est discret, docile, complaisant, débrouillard au premier chef ; il parle très couramment une dizaine de langues ; il est renseigné sur tout ; il nous a rendu de grands services, et particulièrement dans notre voyage à Brousse ; il remet des comptes écrits, il n'enfle pas ses comptes, et je le crois aussi honnête qu'un drogman puisse l'être. Je recommande Moïse aux Français qui viendront à Constantinople.

Et pourtant Moïse n'en est pas moins notre maître ; un maître accommodant et facile, mais un maître. Il n'y a plus pour nous moyen de lui

échapper. Si nous marchandons quelque tapis ou quelque broderie ancienne, Moïse aussitôt intervient dans le débat; il défend nos intérêts avec plus de zèle que nous-mêmes; il fait le prix, dit des sottises au marchand.

Rien d'amusant comme la comédie qui s'engage alors. Le marchand lui demande si par hasard les objets lui appartiennent, jure ses grands dieux qu'il les a payés plus cher que le prix offert. Moïse lui répond qu'à Constantinople dix serments valent un sou. Le ton s'élève, la discussion s'échauffe; enfin Moïse enlève de force le tapis ou la broderie, les plie, les met dans un coin, — la victoire lui reste. Or, ce que nous savons tous, c'est que tout à l'heure, comme tous les drogmans, Moïse recevra du marchand un courtage de 10 0/0 sur tous les objets qui nous ont été vendus.

L'autre jour nous étions allés à Thérapia sur le Bosphore. Nous avions trouvé là des tapis étalés. Nous en avions acheté deux, donné rendez-vous le lendemain à neuf heures, à l'hôtel, au marchand pour nous montrer d'autres objets. A neuf heures, Moïse, qui pourtant n'était pas prévenu, était là; il avait guetté le marchand, l'avait congédié, lui avait assigné une autre heure dans la jour-

née, ne jugeant pas, nous a-t-il dit, qu'il convînt de nous déranger si tôt ; et quand le marchand est revenu, c'est Moïse qui l'a introduit, c'est lui qui a bataillé pour nous, c'est lui qui a conclu les marchés.

Voilà Moïse ! Et pourtant, je vous le répète, Moïse est encore le plus intelligent, le plus agréable, le plus discret et le plus probe des drogmans de Péra et de Stamboul. Si vous venez jamais à Constantinople, demandez Moïse ! Moïse est la perle des drogmans !

11 juillet.

Tout le monde connaît le narghilé, cet étrange instrument qu'à première vue on ne devinerait pas fait pour l'usage auquel il sert. Si c'est en Orient qu'il s'emploie, c'est en Occident que d'ordinaire il se fabrique. Le narghilé, comme le fez est un de nos principaux articles d'exportation à destination de l'Orient.

Le tabac est devenu en peu de siècles un vice à peu près général de l'humanité. La pipe, le cigare et la cigarette se partagent ailleurs la préférence, selon les contrées et les individus ; mais

le narghilé n'a de fidèles qu'en Orient. Les Turcs l'avaient introduit en Grèce, et en Grèce on fume encore çà et là le narghilé ; on voit encore à Athènes ou dans les provinces les vieux Palikares, gravement assis dans les cafés, un narghilé à côté d'eux, agitant de leur main le manche du long tuyau qu'ils approchent de temps en temps de leurs lèvres : mais la jeune Grèce ne fume plus le narghilé ; la cigarette lui suffit.

Ici, au contraire, jeunes ou vieux, parmi les Ottomans tout au moins, le narghilé est un culte. Les cafés en ont une ample provision et il n'est pas rare, à certaines heures, de voir devant tels de ces cafés, une cinquantaine de gens assis et attelés chacun à leur narghilé. Dans plus d'un de ces cafés cette provision de narghilés, avec leurs carafes ciselées, leurs tuyaux ornés et leur énorme bout d'ambre, représentent certainement une assez grosse mise de fonds.

Il faut pour le narghilé un tabac spécial ; un tabac plus fort que celui qui sert pour la pipe ou le cigare. Le garçon de café le lave d'abord pour en diminuer l'âcreté, le presse, le dépose sur le petit récipient de cuivre qui sert en quelque sorte de bouchon à la carafe de verre. Il a au préalable rempli celle-ci aux trois quarts d'eau fraîche, si

le consommateur a demandé un narghilé propre; il dépose un ou deux charbons sur le tabac, aspire quelques bouffées pour mettre en train l'appareil; il l'apporte alors au fumeur, dont le travail va commencer.

Travail est bien en effet le vrai mot. Il est au commencement de tout narghilé que l'on fume quelques minutes vraiment sérieuses et desquelles dépend le succès. Un narghilé mal commencé est un narghilé plus que compromis. S'il ne s'éteint, il languit tout au moins; il faut faire rapporter de nouveaux charbons, déranger le tabac. Ici, comme en matière d'éducation, on ne saurait trop soigner les débuts. Un bon fumeur de narghilé, pendant ces premières minutes, ne se relâche pas une seconde.

En revanche, le narghilé une fois bien allumé, c'est par sa placidité qu'il se distingue. L'Occidental qui s'essaie au narghilé y est gauche et maladroit. C'est un spectacle que s'offrent à tour de rôle les étrangers. L'Occidental est nerveux, fiévreux; il croit n'avoir jamais fait assez d'efforts; il aspire de toute la force de ses poumons; il se fatigue horriblement. En un quart d'heure, son narghilé est fini, et lui est essoufflé. L'Ottoman, au contraire, ne se presse jamais, et c'est ici ce

qui fait sa supériorité. De minute en minute, avec la régularité d'une machine, il approche de ses lèvres le bout d'ambre ou de cuivre du tuyau, fait une petite aspiration, amène un petit bouillonnement dans l'eau de la carafe, fait apparaître un petit nuage blanchâtre dans le goulot ; puis il se repose. Un narghilé entre ses mains dure trois bons quarts d'heure.

Quel est au juste le plaisir que procure le narghilé? La fumée a un goût âcre et qui prend d'abord à la gorge ; avec cela une odeur de vieux cuir qui n'a, pour les novices, rien d'agréable. Mais quel fumeur a trouvé bon goût à la première cigarette ou à la première pipe?

L'attrait du narghilé est évidemment quelque chose de complexe. C'est, outre le goût et l'odeur de la fumée qui, l'habitude aidant, finissent sans doute par plaire, le petit nuage d'opale qui se forme dans la chambre à air, tantôt plus clair, tantôt plus épais, et où l'œil peut suivre toutes sortes de rêves vagues. C'est aussi le petit glouglou qui bourdonne à chaque aspiration et par sa monotonie même contribue à engourdir l'esprit.

Si la Turquie produisait encore des poètes, il s'en trouverait un, sans doute, pour chan-

ter le narghilé et ses mérites. Ce qu'il procure à l'Oriental, moins violemment que le haschich ou l'opium, c'est le *kief*, comme l'on dit ici : c'est-à-dire cet état de demi-conscience, d'incertitude de la pensée qui constitue pour l'Asiatique la parfaite béatitude.

Tandis que pour l'Européen la grande joie c'est de se sentir bien éveillé, de penser nettement et d'agir, l'idéal de ce pays, c'est la paresse. Ce que l'on rencontre du matin au soir de gens qui ne font rien, indolemment assis devant les portes, occupés à égrener les grains d'un chapelet ou simplement immobiles et regardant vaguement devant eux ; ce que l'on aperçoit, dans les magasins, de gens accroupis sur un tapis ou sur un sofa, les jambes repliées, et caressant de la main, ce qui est le geste favori, leur gros orteil, à la façon de nos bébés, est quelque chose d'invraisemblable !

Le grand charme du narghilé, c'est le complément qu'il vient apporter à cette paresse. Il aide à tuer le temps, et c'est déjà beaucoup ; par la petite excitation qu'il procure au système nerveux, il provoque une vague rêverie, et c'est là la félicité. Dans le paradis de Mahomet, n'en doutons pas, on fumera d'interminables narghilés, parfumés à l'essence de rose, et si le Prophète n'en a pas

parlé, c'est que le tabac n'était pas alors connu du vieux monde.

12 juillet.

Mahomet a imposé dans le Coran un mois de pénitence chaque année aux observateurs de sa loi.

Ce mois de pénitence, c'est le Rhamadan, au milieu duquel nous sommes tombés ici.

Malheureusement Mahomet n'était pas un grand astronome; l'année arabe, et avec elle l'année turque, se calcule par mois lunaires, et les révolutions de la lune autour de la terre ne correspondent pas exactement à la révolution de la terre autour du soleil. Il s'ensuit que chaque année turque est en retard de douze jours sur l'année solaire ; et le Rhamadan, qui suit le calendrier turc, voyage aussi avec lui, d'un bout de l'année réelle à l'autre. Il se trouve ainsi tomber tantôt au milieu de l'hiver tantôt en été. C'est ce qui le distingue de notre carême, qui arrive toujours au mois de mars, ainsi que le dit le proverbe.

Une autre différence entre le carême catholique

et le carême musulman, c'est la façon dont il se pratique. Le Rhamadan est à tout à la fois plus rigoureux et moins rigoureux que le carême. Chez nous, le jeûne dure, pour ceux qui le pratiquent, jusqu'à midi seulement. Ici le jeûne doit durer toute la journée, du lever du soleil à son coucher, et il est absolu. De l'instant où le soleil s'est montré à l'horizon jusqu'à celui où il en disparaît, il est défendu de manger quoi que soit, défendu de boire une goutte d'eau, défendu même d'aspirer un narghilé ou de fumer une cigarette. Rien ne doit pénétrer dans la bouche, excepté l'air que l'on respire, car, pour l'air, il faut bien s'y résigner.

Lorsque le Rhamadan tombe, comme cette année, aux mois les plus chauds ; lorsque les journées commencent à quatre heures et demie du matin pour finir à sept heures et demie ; lorsque surtout il faut, dans de telles conditions, comme les gens de la campagne, faire la moisson, on devine combien le Rhamadan est une rude pénitence. Et pourtant, dans le peuple surtout, la loi est, paraît-il, observée sans défaillance. Hommes, femmes, enfants qui ont dépassé la douzième année, tout le monde y est astreint. Le Rhamadan est une parfaite morte-saison pour les marchands de

tabac et les débitants de boissons, durant le jour tout au moins.

En revanche, sitôt que le soleil a disparu, et dans toutes les villes turques un coup de canon indique à chacun ce moment impatiemment attendu, c'est le Rhamadan turc qui reprend l'avantage sur le carême chrétien. Chez nous, le jeûne ne va pas, en principe, sans l'abstinence, et le gras n'est permis que par tolérance, et à cersins jours de la semaine ; pendant le Rhamadant turc, il est permis de manger tout ce que l'on veut, pourvu que ce soit entre le coucher du soleil et son lever. Et beaucoup de grands dîners officiels se donnent tout justement vers la fin du Rhamadan. C'est alors une politesse d'aller présenter ses hommages à ses supérieurs en s'invitant à dîner chez eux, et le supérieur, selon le cas qu'il fait des gens, les fait asseoir à sa table ou les envoie manger avec ses domestiques.

Rien n'est plus curieux, paraît-il, à observer, que l'intérieur d'une maison turque en temps de Rhamadan. Tout a été préparé d'avance ; sitôt que le coup de canon a retenti, jeunes et vieux se jettent sur les aliments ; sur l'eau plus encore, — car la grande souffrance, c'est la soif. Il n'est pas rare de voir un homme avaler jusqu'à deux litres

presque sans s'interrompre. On pousse des cris joyeux, on chante, et ces chants et ces cris, nous les entendons du moins, nous qui ne pouvons pénétrer dans les maisons turques. Toute la nuit, on mange, on boit, on fume, on chante. On se couche le plus tard possible, afin de dormir plus longtemps après le lever du soleil, et d'avoir ainsi moins à souffrir du jeûne. Pour beaucoup, ces nuits du Rhamadan sont des manières d'orgies.

Si Mahomet s'est proposé, en instituant le Rhamadan, ainsi que le prétendent nos docteurs d'Occident à propos du carême chrétien, de faire une œuvre utile à l'hygiène, il s'est fortement trompé. Cette alternative de jeûne, durant quinze heures, et d'excès qui en durent huit, produit de déplorables effets qui ne sont point du reste pour surprendre. Les médecins déclarent que jamais les maladies ne sont plus nombreuses que dans la saison du Rhamadan, surtout lorsqu'il vient en été. Le fond de la nourriture du peuple, ici, ce sont des courges vertes, que l'on mange crues, des tomates crues, des fruits à moitié mûrs. La faim pousse encore à abuser de cette nourriture malsaine et vous pouvez imaginer les indigestions qui suivent. Si jamais le choléra arrive à Constan-

tinople en temps de Rhamadan, on peut compter qu'il y fera pour le moins quatre-vingts ou cent mille victimes.

Durant le Rhamadan, les mosquées sont illuminées le soir. Leurs minarets portent deux ou trois rangs de lampes allumées, qui leur font dans la nuit comme des collerettes d'or. Sainte-Sophie et la mosquée d'Ahmed, que nous apercevons ainsi de la terrasse de notre hôtel, flamboient sur Stamboul tout sombre. Hier c'était le vingt-septième jour du Rhamadan, le jour de la purification, celui où, après le coucher du soleil, le sultan se rend dans une mosquée, accompagné de tout le cortège pittoresque des ulémas, c'est-à-dire des dignitaires religieux. La tour du Séraskierat, dans Stamboul, était illuminée, et tout à côté de nous les deux tours de Galata et de Péra. Cette dernière surtout était vraiment jolie à regarder. Les minarets n'avaient pas des lumières seulement à leurs deux ou trois collerettes ; le cône pointu qui les termine, et qui ressemble à un éteignoir, était illuminé, lui aussi. Tous ces feux, reflétés dans le miroir tranquille de la Corne-d'Or, formaient une brillante décoration.

Scutari, qui est en face de nous, sur la rive d'Asie, et où il n'y a pas un seul bec de gaz, est,

en temps de Rhamadan, comme tout piqué d'étoiles. Chacune de ces étoiles est une lampe allumée dans une maison, et autour de chacune de ces lampes il y a une famille en train de se dédommager le plus gaiement possible du long jeûne de la journée qui vient de finir, et de se préparer, le plus gaiement possible aussi, au long jeûne du lendemain.

Le Rhamadan est terminé par les réjouissances du Beiram. Il n'y a pas de carême sans fête de Pâques, non plus que sans mardi gras. Le Beiram, c'est le jour où tous les hauts fonctionnaires de l'empire viennent solennellement présenter leurs hommages à Sa Hautesse et renouveler entre ses mains leur serment de fidélité. Jusqu'au grade de général de brigade et au grade correspondant dans les administrations civiles, tous les fonctionnaires y prennent part, en grande tenue. Le spectacle est, dit-on, imposant. Les costumes militaires ou civils n'ont rien de fort pittoresque ; mais les costumes du scheik-ul-Islam, le grand-prêtre musulman, et des ulémas qui l'escortent, ont gardé beaucoup de couleur et de magnificence.

La cérémonie malheureusement se passe dans l'intérieur d'un palais. Le nombre des étrangers

autorisés à y assister est toujours fort restreint, et encore les étrangers n'y sont-ils pas toujours admis. Il faut que l'ambassade intervienne. Nous n'avons pas voulu importuner M. le marquis de Noailles, et le Beiram conservera pour nous tous ses mystères.

Ce 13 juillet.

Dans ce pays, un homme est tout : c'est le commandeur des croyants, le padischah, le sultan. Aucune volonté n'existe à côté de sa volonté. Il n'a à prendre les avis d'aucune Chambre, et ses ministres ne sont que ses instruments. Il ordonne les impôts que bon lui semble, et fait de l'argent de tous l'usage que bon lui semble. Les têtes les plus hautes ou les plus humbles sont égales devant lui ; il n'a qu'un signe à faire pour les faire tomber, les unes comme les autres. C'est le gouvernement despotique dans toute sa beauté.

Le métier qu'exerce Sultan Hamid, le sultan actuel, est à première vue un beau et bon métier. La médaille a son revers pourtant. Beaucoup de sultans ne sont pas morts de leur belle mort, et le sultan actuel connaît son histoire de Turquie.

Il se méfie de son bon peuple, et la preuve en est dans les précautions qu'il prend chaque Vendredi, lorsqu'il est obligé de se rendre à une mosquée. Nous venons d'avoir une preuve nouvelle de sa défiance. Le Rhamadan prend fin, d'après la loi musulmane, le jour où la nouvelle lune a été aperçue à l'horizon, avant le coucher du soleil. On est resté jusqu'à la dernière heure sans savoir si cette nouvelle lune serait visible à Constantinople hier soir ou ce soir seulement. C'est à la dernière minute que le scheik-ul-Islam a rendu sa décision : il a déclaré que la nouvelle lune était visible, et partant, le Rhamadan terminé. La cérémonie du Beiram a eu lieu ce matin, au petit jour, au Palais de Dolma-Bagtché, sur le Bosphore.

Sultan Hamid ne se méfie pas seulement de son peuple; il se défie plus encore de ceux qui l'entourent, et peut-être en cela n'a-t-il pas tort. Il se souvient d'Abdul-Aziz, si bien « suicidé, » dans le troisième de ces palais qui bordent le Bosphore. Aussi, pour assurer sa sécurité dans sa résidence de Yildiz, il n'est rien, paraît-il, que néglige Sa Hautesse.

Il n'a pas dans son palais une police seulement, il en a dix, il y en a vingt. Il n'est pas

d'heure de la journée où il ne reçoive huit ou dix rapports. Autour de lui, tout le monde s'espionne et se surveille. Il excelle, dit-on, à provoquer et à entretenir entre tous ceux qui l'approchent les jalousies, les défiances, les haines. Il viendrait, nous a dit quelqu'un, à bout de brouiller deux frères. En dépit de ce machiavélisme savant, j'imagine qu'il doit dormir d'un sommeil peu tranquille, et probablement Sultan Hamid est l'homme le moins enviable de tout son empire. Dans une position exposée à tant d'aventures tragiques, heureux le vrai fataliste, l'homme convaincu du « C'était écrit » et persuadé que l'heure fatale ne peut être ni avancée ni retardée d'une seconde! Celui-là jouit du présent sans s'émouvoir de l'avenir! Mais le commandeur actuel des croyants n'a point cette philosophie qu'il est chargé de prêcher aux autres.

A-t-il beaucoup de femmes, suivant la mode de ses prédécesseurs? en a-t-il une seule ainsi qu'il l'a déclaré à son avénement? Vous entendrez là-dessus à Constantinople les versions les plus différentes. La vérité, c'est qu'il y a un millier de femmes enfermées dans les murailles du palais de Yildiz, et que nul ne sait ce qui se passe derrière ces murailles. Le mot le plus juste est peut-être

celui-ci, que j'ai entendu : « Que le sultan Hamid ait une seule femme ou qu'il en ait beaucoup, croyez bien que la chose n'a pas pour lui une grande importance. »

Le sultan actuel est aimable, dit-on, et affable quand il lui plaît de l'être. On m'a cité de lui deux ou trois traits qui témoignent d'attentions délicates. On le dit, par-dessus le marché, intelligent, animé d'un certain amour du bien public. Mais que peuvent faire, dans un pays comme celui-ci, l'intelligence, ou même l'amour du bien public? Comment un souverain qui vit enfermé dans son palais connaîtrait-il les besoins et les vrais intérêts de son peuple? Comment pourrait-il réprimer des abus que tout le monde autour de lui est intéressé à perpétuer et à lui cacher? Ici, tous les chapitres que Montesquieu, dans son *Esprit des lois*, a écrits sur le gouvernement despotique, sur ses déplorables effets, tant pour le chef du pouvoir que pour ses sujets, reviennent à chaque instant à la mémoire. Le despotisme est vraiment cet arbre funeste dont l'ombre est mortelle.

Le sultan est tout-puissant; mais il ne peut empêcher qu'aux portes mêmes de Constantinople, sur la route qui conduit d'ici à Thérapia, le brigandage se maintienne, et que, de temps en temps,

on y détrousse et on y assassine. Le sultan est tout-puissant ; mais il ne peut empêcher que, jusque dans Constantinople il y ait une véritable camorra de voleurs, d'incendiaires et d'assassins. La préfecture de police a des procédés de justice absolument expéditifs et sommaires. On fait enlever un homme la nuit; quelques jours après, la famille apprend que, de la prison il a été transporté à l'hôpital et qu'il est mort. En dépit de ces procédés, les malfaiteurs abondent. Tout habitant de Péra se munit d'un revolver s'il doit rentrer chez lui un peu tard, et compte surtout pour se défendre sur lui-même. Ce n'est un secret pour personne qu'avec une livre turque bien placée, c'est-à-dire avec vingt-trois francs, on peut sans trop de difficulté se débarrasser d'un individu qui gêne.

Le sultan est tout-puissant ; mais il ne peut empêcher que la justice soit à l'encan, que le vol soit la règle de toute administration et que l'on vole l'Etat aussi impunément que les particuliers. Il ne peut empêcher que, du haut en bas, du fonctionnaire le plus considérable au dernier garçon de bureau, le bakschich fasse obtenir toutes les signatures, ouvre toutes les portes, couvre toutes les fraudes. Chaque fois que l'on essaie d'intro-

duire quelque part un peu de règle, loin de diminuer, le mal augmente. Une commission est venue d'Europe, composée de Français surtout, pour régler l'exploitation des forêts de la Turquie; elle a fait son travail en conscience; on a respecté deux ans les principes qu'elle avait posés, et la troisième année on a tout saccagé pour faire un peu d'argent comptant. On a établi récemment une régie des tabacs, et le tabac de la régie coûte aujourd'hui un peu plus cher qu'en France, bien qu'il soit abominable; mais la régie ne donne aucun bénéfice, car la contrebande s'exerce avec une effronterie sans égale.

Ainsi vont les choses en tout, ainsi elles continueront à aller. Le poisson, on l'a dit depuis longtemps, a pourri par la tête: c'est par une Saint-Barthélemy de tous ceux qui exercent l'autorité qu'il faudrait commencer. Et qu'y gagnerait-on? Ceux qui prendraient la place le lendemain se hâteraient d'adopter les traditions de leurs prédécesseurs.

C'est une des plus jolies plaisanteries dont notre Occident gobeur ait été la dupe, que la réforme de l'empire ottoman par ce que l'on appelle la «jeune Turquie.» Qu'il y ait en Turquie un certain nombre d'hommes intelligents, honnêtes, voyant

les abus auxquels leur pays est en proie, sincèrement désireux de les corriger, la chose n'est pas douteuse. Mais que la réforme qu'ils rêvent soit possible, voilà où est la chimère! Le despotisme ne se réforme point : il peut substituer un maître à un autre maître, mais rien de plus. Le sultan actuel n'est point « jeune Turquie », cela est certain. Ses favoris, ce sont les hommes rétrogrades, en religion comme dans tout le reste. Mais, quand on ferait sortir du palais du Vieux-Sérail, où il est enfermé comme fou, ce Mourad en qui la jeune Turquie met son espérance; quand on le mènerait à la mosquée d'Eyoub ceindre en grande pompe le cimeterre des nouveaux sultans, on ne changerait rien à l'état général des choses. Il n'y a pas de peuple en Turquie. La foule, qui est, tout le monde se plaît à le reconnaître, probe et laborieuse, ne lit pas, ne pense pas, subit tout sans se plaindre, n'a l'idée ni des droits qui pourraient être les siens, ni des abus dont elle pâtit. Et quant à ceux qui vivent de ces abus, la naïveté serait grande de compter sur eux pour les réformer. L'un des principaux personnages de l'empire, c'est toujours un domestique, — et quel domestique! — le grand eunuque. Etre invité à sa table est un honneur rare, même pour un pacha. A cet être ser-

vile, mutilé, méprisé, mais qui a la confiance du maître, il faut que tout le monde se résigne à faire sa cour. Quelle réforme est possible dans un pays où c'est une faveur enviée d'être admis à la table du grand eunuque?

Depuis que j'ai mis le pied sur le quai de Top-Hané, une image me poursuit et m'obsède. Rien de plus magnifique, rien de plus éblouissant que le panorama de cette immense cité. C'est un décor de féerie d'une magnificence sans égale. Mais entrez dans l'une de ces trois énormes agglomérations ou Stamboul, ou Galata et Péra, ou Scutari, et rien ne reste de cette splendeur. Les maisons sont en bois, prêtes à être dévorées par le premier incendie favorisé du vent. Les rues sont des ruelles tortueuses, escarpées, dont chaque pierre meurtrit les pieds ; une odeur infecte les remplit; une humanité y grouille, misérable le plus souvent et malpropre. Et la malpropreté morale y surpasse encore peut-être la malpropreté physique. Constantinople est comme une sentine de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Voilà l'image la plus juste qui se puisse trouver de la Turquie actuelle.

Non, la Turquie ne se réformera point. « L'homme malade » est trop malade pour guérir. En eût-il la force, le temps lui manquerait, car ses jours sont

comptés désormais. Depuis la guerre de 1877, depuis le traité de San-Stefano, depuis la perte de la Bulgarie et de la Thessalie, la Turquie n'est plus que l'ombre d'elle-même. Le prestige des Osmanlis a disparu sans retour.

14 juillet.

Qui recueillera la succession des Turcs? Tel est le problème posé depuis le commencement de ce siècle : et depuis longtemps déjà il n'y aurait plus de sultan à Constantinople, si on savait par qui remplacer le sultan.

La difficulté existe toujours; il me semble pourtant que l'on commence à entrevoir la solution.

La Russie convoite Constantinople; elle n'a pas cessé sans doute de la convoiter, car le Bosphore et les Dardanelles sont les clefs de la mer Noire. Mais ce sont aussi les clefs de la Méditerranée, l'Europe s'est toujours opposée à ce que la Russie s'en empare. Un moment, à la fin de la guerre de 1877, lors de la signature du traité de San-Stefano, la Russie a pu croire qu'elle touchait au but; la conférence de Berlin l'a détrompée l'année suivante. Le jour où la Russie voulant conquérir

Constantinople, ne rencontrerait pas devant elle l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Espagne, l'Autriche, la Grèce, l'Allemagne même, résolues fermement à s'y opposer, on pourrait dire, sans exagérer ce jour-là, qu'il n'y aurait plus d'Europe.

Depuis le traité de Berlin, la Russie paraît avoir donné à son ambition un autre but. Elle a renoncé à s'emparer de Constantinople : elle la tourne. Par delà le Caucase, elle a étendu son empire en Asie; la Perse n'est plus indépendante que de nom; la domination anglaise elle-même est menacée dans l'Inde. Encore un quart de siècle et la Russie poussera ses frontières, selon toute apparence, au sud jusqu'au golfe Persique, au sud-est jusque sur les bords de la Méditerranée, entre l'Anatolie et la Syrie; on ne voit pas trop quelle force l'en pourrait empêcher. Et si ce programme s'accomplit, la Russie pourra se consoler aisément de ce que Constantinople lui a échappé.

L'Autriche, elle aussi, a jeté sur Constantinople des regards de convoitise. M. de Bismarck, pour la consoler de la ruine de son influence en Allemagne, lui a montré une proie à prendre vers le bas Danube : la presqu'île des Balkans la tente; elle fait les doux yeux à Salonique, en attendant mieux, Mais la Russie, si elle renonce pour elle-

même à Constantinople, n'accepterait pas de la voir aux mains de l'Autriche; l'Europe non plus ne se prêterait pas à cet arrangement. Il y a enfin un obstacle plus grand que tous les autres : l'époque des conquêtes est passée pour la dynastie des Hapsbourg; elle n'a pu réussir encore à faire un seul peuple des Hongrois, des Autrichiens, des Bohêmes et des Croates, — comment viendrait-elle à bout de donner la cohésion et l'unité à toutes les races qui se mêlent ici, de Belgrade à Salonique et de Bucharest à Constantinople? C'est de la Turquie elle-même, non pas du dehors, que doit surgir le maître de demain, celui qui chassera le Turc et qui le remplacera.

Je ne crois pas que ni les Serbes ni les Monténégrins y prétendent. L'ambition ne manque pas aux Roumains; mais il leur manque le nombre; la géographie, de plus, pour leur malheur, les a placés sur la rive gauche du Danube. Quant aux Bulgares, ils sont décidément trop rudes et trop peu civilisés encore pour qu'en un siècle comme celui-ci ils soient des candidats sérieux à l'hégémonie.

M. Renan a donné à entendre autrefois que l'avenir en Orient pourrait bien être aux Arméniens. Mais il faut toujours se défier un peu de M. Renan,

Il ne déteste pas le paradoxe, et ne prétend point que l'on prenne au pied de la lettre tout ce qu'il écrit. Il a voulu donner quelques bonnes paroles aux Arméniens auxquels, à son avis, on ne rendait pas assez justice : il ne faut pas, je crois, voir autre chose que la fantaisie d'un homme d'esprit, dans la page bien connue à laquelle je fais allusion.

L'Arménien, ainsi que me le dépeignent tous ceux avec qui j'en cause ici, et qui l'ont pratiqué longuement, est à coup sûr fin, intelligent, rusé. Il comprend vite, plus vite même que le Grec; mais son intelligence est plus faite de finesse que de force. Dans les affaires, où il est entendu et peu désintéressé, il comprend mieux le petit commerce que le grand. Les combinaisons un peu étendues lui échappent; il n'ose pas hasarder; il est dépourvu de cet esprit d'initiative qui fait seul les grandes choses et qui ne va pas sans un peu d'esprit d'aventure. Il est aimable, insinuant, et même, ajoute-t-on, peu sûr; mais il y a en lui un fond d'indolence et de mollesse qui permettent rarement à son habileté de produire tout ce qui paraîtrait en devoir sortir. Il a d'excellentes qualités de commis et d'employé; il n'a ni les qualités ni les défauts qui font ceux qui commandent.

Loin de chercher à secouer le joug turc, il s'en

accommode fort bien; il exploite ses maîtres, se rend utile à eux, indispensable même: il ne cherche pas à les supplanter. Les Turcs le sentent si bien que, dans toutes leurs administrations, on rencontre aujourd'hui un grand nombre d'Arméniens. Ils savent qu'ils n'ont pas à les redouter. Aujourd'hui, au contraire, ils ne veulent plus de Grecs dans aucun de leurs services publics. C'est qu'ils ont bien compris que le Grec est leur ennemi, un ennemi implacable et qui a juré leur mort.

Ils ne se trompent pas, en effet, et si ce n'était un métier hasardeux que celui de prophète, je dirais que le jour ne me paraît pas éloigné où les Grecs prendront leur revanche de la conquête de Mahomet II. J'ai été frappé en visitant Athènes, et je l'ai dit, des progrès extraordinaires accomplis en quinze années dans le petit royaume de Grèce. Toutes les personnes que je vois ici, habitant l'Orient depuis un certain nombre d'années et le connaissant bien, sont unanimes à me parler des progrès accomplis, durant ce même intervalle, par les Grecs de Constantinople.

Le Grec réussit dans les affaires. Il a la patience, la sobriété, l'esprit d'économie, l'exacte notion du calcul, l'amour de l'épargne qui sont nécessaires au petit négoce. Il a aussi l'audace, la connais-

sance des divers marchés, l'intelligence générale, la décision prompte, dont a besoin le grand commerce. Il se défend en Occident contre le Français, contre l'Anglais et l'Allemand, contre l'israélite; ici il tient le haut du pavé. La plupart des grandes fortunes de Constantinople appartiennent à des familles grecques.

Le Grec a l'esprit naturellement ouvert. Il est curieux, éveillé, il aime à apprendre, et chaque problème l'excite. Toutes les personnes qui, à Constantinople, s'occupent d'éducation, lui rendent le même témoignage. Dans toutes les écoles de garçons et de filles de Constantinople, les Grecs tiennent le premier rang. Parfois ils ne sont pas les mieux doués; mais, garçons ou filles, ils ont tous ces deux qualités maîtresses : l'obstination et l'amour-propre; ils ont la volonté; ils redoublent d'efforts à chaque difficulté et en triomphent toujours. Les enfants des familles juives peuvent seuls entrer en comparaison avec eux. Après un temps plus ou moins long, ce sont toujours les Grecs qui prennent la tête des classes.

Le Grec, qu'on a souvent accusé de servilité, est fier. S'il est capable d'employer la ruse, la complaisance même, pour s'avancer, il n'est jamais mendiant. Pas une seule fois, durant les semaines

que j'ai passées à Athènes, pas une seule fois durant le voyage à Olympie, je n'ai vu, ni un homme, ni une femme, hormis quelques malheureux estropiés, tendre la main. Pas une seule fois je n'ai vu un enfant demander l'aumône. Sur ce Pont de Galata,rendez-vous général de Constantinople,pas une seule fois on n'a imploré en grec ma charité. Ce n'est pas là certes une vertu médiocre, surtout si l'on songe combien il y a de misère en Orient.

Le Grec est ambitieux et son ambition vient en grande partie de son patriotisme. Tous connaissent dès l'enfance l'histoire de la Grèce ancienne; tous sont persuadés que leur race est la première des races et qu'elle doit reconquérir sa gloire éclipsée. Dans la lutte à laquelle cette contrée sert de champ de bataille, ils sont persuadés que l'avantage leur restera. Et c'est en entrant avec plus de décision que tous les autres dans le mouvement de la civilisation moderne, qu'il ont compris qu'ils pouvaient hâter l'heure de la victoire.

L'instruction est la première de leurs préoccupations. C'est sur l'instruction qu'ils comptent pour distancer leurs rivaux. Tout Grec un peu riche qui meurt, avant de songer à sa famille, fait un prélèvement charitable sur son héritage en faveur de sa race, et cette charité va d'abord aux

écoles. L'un des plus superbes monuments de Stamboul est cette université grecque qui s'élève dans le quartier du Phanar. Il n'est pas un enfant grec, ici aussi bien qu'à Athènes, qui ne sache de bonne heure lire et écrire. Il n'est aucun adolescent, s'il a manifesté quelques dispositions, auquel on ne facilite les moyens de s'instruire; peut-être même y a-t-il quelque chose d'immodéré dans cette ardeur qui pousse la jeunesse grecque vers l'enseignement secondaire ou l'enseignement supérieur, et vers les professions libérales.

De jour en jour, le Grec prend à Constantinople une place plus considérable. Il garde ses défauts, et ces défauts tout le monde les connaît. Mais il a l'ambition, il a l'intelligence, il a la volonté et l'énergie : son succès définitif n'est pas douteux. Un jour ou l'autre, c'est lui qui remplacera le Turc à Constantinople; et la France n'a pas d'autre vœu à former, car c'est pour l'Allemagne, et non pour notre pays que sont toutes les sympathies du gouvernement turc actuel.

Si je souhaite quelque chose à la race grecque, c'est que son triomphe ne soit pas trop rapide. La lutte a été favorable aux Grecs et elle leur a fait déjà beaucoup acquérir : il leur reste des vertus à apprendre encore. Ils ont à se défier de leur finesse

d'esprit même; ils ont à acquérir le sentiment de la discipline, l'esprit politique, les qualités qui rendent digne d'exercer le commandement. Puissent les événements ne pas marcher trop vite pour eux!

Le jour où les Turcs auront été rejetés en Asie, où la Grèce sera de nouveau maîtresse de la Macédoine et de l'Epire, comme elle l'est déjà de la Thessalie; où Smyrne et l'Anatolie, la Crète, Rhodes et les Sporades seront de nouveau des terres grecques, ce n'est pas à Byzance, dont l'histoire n'est pas à recommencer, que devra être reportée la capitale grecque; il faut qu'elle reste à Athènes, au pied de l'Acropole et sous la protection de la vierge immortelle, Pallas-Athéné, fille de Zeus, déesse de la Sagesse, et qui de son vrai nom s'appelle Raison, Force d'esprit, Intelligence et Bon Sens.

CHAPITRE IX

DE CONSTANTINOPLE A BUCHAREST

Il n'est si beau voyage qui ne prenne fin. Le moment est venu de songer au retour, et c'est par la route du Danube que nous allons rentrer en France. C'est le 14 juillet, le jour même de notre fête nationale, tandis que le drapeau aux trois couleurs est déployé sur tous les édifices français de Péra et de Galata, tandis que nos compatriotes établis ici vont assister à la réception de l'ambassadeur, que nous faisons, le peintre Fournier et nous, nos préparatifs de départ. Nos amis Mercié et Esquié ont pris les devants, il y a trois jours déjà.

Nous dégringolons une dernière fois les pentes rapides et les escaliers qui se précipitent de Péra à Galata; nous payons notre dernier bakschich aux douaniers; nous soldons les dernières complaisances de notre drogman; nous voici dans la Corne-d'Or, à bord du paquebot du Lloyd qui doit nous conduire jusqu'à Varna, dans la mer Noire, où nous trouverons le chemin de fer de l'Orient-Express. Nous jetons un dernier regard sur Stamboul et ses mosquées, sur le pont de Galata et la Corne-d'Or. Reverrons-nous jamais tout cela?...

Il est trois heures, la machine a sifflé pour la troisième fois, l'hélice du bateau se met en mouvement et lance à l'arrière son tourbillon blanchâtre : nous voici partis. Le bateau, tout peint de blanc, est propre et gai, l'après-midi est superbe; et s'il est triste de dire adieu à Constantinople, il est impossible d'en emporter une dernière image plus radieuse.

Nous voici dans le Bosphore; bientôt les hautes collines de Péra nous ont masqué la vue de Stamboul ; nous passons devant ces palais des sultans qui se succèdent sur la rive d'Europe, et dont le dernier a vu le « suicide » d'Abdul-Aziz. La rive d'Asie surtout est toute lumineuse à ces heures de l'après-midi. Nous voyons défiler devant nous le

château d'Europe et le château d'Asie ; tous ces villages heureux et comme en fête perpétuelle qui bordent les rives du Bosphore : les Eaux-Douces d'Europe et d'Asie, Thérapia, Bouyouk-Déré. Il est cinq heures quand nous passons devant ces rochers, tant redoutés des navigateurs anciens, qui marquent la fin du Bosphore et l'entrée de la mer Noire.

Et maintenant, nous naviguons sur cette mer, la mer inhospitalière, appelée par euphémisme la mer hospitalière, l'Euxin, qui a vu tant de tempêtes, qui a si mauvais renom encore parmi les passagers. Mais la mer Noire est vraiment pour nous la mer hospitalière ; point de vent, point de ces lames courtes qui secouent les bâtiments d'une si désagréable façon. Les côtes se sont abaissées, puis ont disparu. C'est dans l'or et dans la pourpre que nous voyons le soleil se coucher. Il faut toute la bonne volonté qu'apportent une demi-douzaine de voyageurs pour éprouver ici le plus léger mal de mer. Mais ce qui est rude hélas ! c'est la nuit ; notre bateau, si propre en apparence, nous réservait de bien désagréables surprises et, à peine étendus dans nos cabines, nous nous sentons dévorés. Sitôt qu'il fait petit jour, tout le monde est sur pied, tout le monde court

sur le pont. La terre est de nouveau devant nos yeux, une côte basse, nue, triste, dont chaque tour de l'hélice nous rapproche, où bientôt nous apercevons, au milieu d'une rade mal protégée, les maisons blanches d'une ville : c'est Varna. C'est ici que nous allons descendre, et personne, à coup sûr, ne sera fâché de dire adieu au bateau du Lloyd.

Ce n'est pas toujours chose aisée que de débarquer à Varna. Les quais manquent, et quand la mer est un peu houleuse, on n'accoste pas sans peine, paraît-il, à l'escalier de bois de la jetée. Mais aujourd'hui la mer est bien unie : hommes et bagages, tout descend à terre sans encombre. A l'autre bout de la jetée, le chemin de fer nous attend. Nous apercevons des uniformes slaves et des figures qui n'ont plus rien du type turc : nous voici sortis de l'empire ottoman, nous sommes en Bulgarie; aucun douanier ne nous réclame de bakschish.

Il faut ôter une illusion aux voyageurs qu'a pu tromper le mot Orient-Express et qui se figurent que le train-poste va de Paris à Varna. Le train-poste va seulement jusqu'à Giurgevo en Roumanie, sur la rive gauche du Danube; mais de Giurgevo à Varna la route est longue encore, et celle-

là n'a rien de confortable, — absolument rien! C'est un chemin de fer parfaitement omnibus, parfaitement dépourvu de tout agrément et même de toute propreté comme de toute rapidité, que celui dans lequel nous montons à Varna, et qui, en neuf petites heures, doit nous conduire jusqu'à Routschouk.

Je doute qu'il y ait au monde une contrée moins pittoresque, plus déshéritée et plus triste que cette partie de la Bulgarie que nous traversons, de Varna à Routschouk. Ce sont des marais d'abord, où l'on sent qu'habite en permanence la fièvre. Çà et là, au milieu des joncs et des marécages, quelques chaumières ou plutôt quelques huttes misérables, quelques paysans au visage maigre et maladif, quelques troupeaux de bœufs aux longues cornes, qui font songer à des buffles, quelques troupeaux de moutons noirs, quelques bandes d'oies blanches. De distance en distance, on s'arrête devant un village de chétif aspect.

On ne peut s'empêcher de plaindre les malheureux que le hasard de la naissance a appelés à vivre ici. A certain endroit de la route se trouve ce que l'on appelle un buffet. Si j'ai un conseil à donner aux voyageurs qui nous suivront, c'est

d'emporter avec eux des provisions et de n'avoir rien à demander à ce buffet.

Bientôt le terrain s'élève: le ralentissement du train suffirait à nous avertir des pentes que nous gravissons. A la plaine humide et marécageuse succèdent des collines crayeuses; mais la montagne n'est guère moins triste que la plaine; à peine un arbre çà et là, un noyer malingre ou un pauvre chêne. Partout des champs de blé que l'on vient de faucher et la teinte jaune pâle des chaumes. Le blé est la seule richesse de ce pays ; mais la terre est pauvre et les récoltes, hélas! sont maigres. S'il faut chercher quelque part le paradis terrestre, ce n'est pas en Bulgarie que les géographes pourront s'aviser de le placer.

Après avoir franchi ce haut plateau désolé, nous redescendons au nord vers la plaine; nous apercevons devant nous la verdure; nous voici entrés dans le bassin du grand fleuve, le Danube ; bientôt il est devant nous, étalant sa large nappe qui brille comme un miroir sous les rayons du soleil. Nous arrivons à Routschouk, à la limite de la Bulgarie ; le chemin de fer nous arrête sur la rive même. C'est ici qu'un bateau va nous prendre pour nous porter sur l'autre rive, presque en face, à Giurgevo où nous attend le train-express.

Il ne faut pas le voir de trop près, au moins dans la seconde partie de son cours, le beau Danube célébré par les poètes et les musiciens autrichiens, le *Danube bleu!* Il est sale, le grand fleuve, abominablement sale, aussi jaune pour le moins que le Tibre l'est à Rome. Il brillait tout à l'heure comme un miroir sous le soleil, lorsque nous le regardions en descendant la vallée, et maintenant que nous le traversons il ne nous offre rien qu'une eau bourbeuse et toute chargée de limon. Mais pourtant, en dépit de ses impuretés, c'est un fleuve puissant et superbe ; son courant est impétueux et la masse d'eau qu'il roule est énorme. A côté de lui, le Rhin et le Rhône ne sont que des rivières. Je n'ai vu ni le Volga, ni le Nil, ni le Gange, ni les grands fleuves des deux Amériques, mais l'impression que donne le Danube, que j'avais éprouvée déjà et que j'ai retrouvée, c'est celle d'une force de la nature superbe et terrible à la fois. On se sent ici comme en face d'une puissance auprès de laquelle l'énergie de l'homme est bien peu de chose. Qui tomberait en ce courant, et n'aurait pour en triompher que la vigueur de ses bras, serait bien vite entraîné et englouti. Devant le Danube, on s'explique cette mythologie hellénique qui avait divinisé les fleuves,

comme elle avait divinisé la mer, le vent, la tempête et la foudre.

Le contraste est grand quand on a passé de la rive droite à la rive gauche du Danube, de Routschouk à Giurgevo, de la Bulgarie à la Roumanie. Cette rive gauche du Danube est toute fraîche, toute verte, toute aimable. Partout de beaux arbres, des prairies joyeuses, des champs de maïs d'une végétation luxuriante, une plaine à perte de vue et d'une merveilleuse fécondité. Ici, la nature est l'amie de l'homme, et non plus, comme de l'autre côté, son ennemie. Une heure de train-express à travers cette plaine magnifique et nous arrivons à Bucharest. Les voyageurs pressés ne font que passer et continuent bien vite dans la direction de la Hongrie; le peintre Fournier est du nombre, et nous quitte ici. Nous avons heureusement plus de loisirs, et nous nous arrêtons à Bucharest.

CHAPITRE X

EN ROUMANIE

Bucuresci, c'est-à-dire, en langue roumaine, « la ville de la joie », tel est le nom officiel de cette capitale de la Roumanie que nous appelons en France Bucharest. Si l'on veut être tout à fait distingué et se conformer aux usages de la diplomatie, c'est même, paraît-il, Bucarest, sans *h*, qu'il faut avoir soin d'écrire.

Bucharest était, il y a vingt ans encore, une grande bourgade avec beaucoup de ruelles misérables, de maisons en bois, au milieu desquelles brillaient çà et là quelques maisons en pierre, appartenant à des grands seigneurs. Les

choses, en peu de temps, ont bien changé. Bucharest est maintenant une grande ville, jouant tout à fait à la capitale et ayant des airs de capitale. Elle a de larges rues, des maisons bien alignées, des tramways qui courent en tous sens, des cochers qui vont d'un train d'enfer, un beau théâtre, des magasins de fort belle mine, des cafés luxueux, quantité de grands édifices qui viennent d'être construits et d'autres que l'on est en train de construire, des hôtels monumentaux sur le modèle de l'hôtel du Louvre ou du Grand-Hôtel.

De Constantinople ici, le changement est plus grand encore que le voyage n'a été rapide. Nous ne sommes plus en Orient, nous voici tout à fait en Occident. La patronne de l'hôtel où nous descendons a grand soin de nous en avertir, car elle professe pour l'Orient un souverain mépris ; nous nous en sommes bien aperçus du reste lorsqu'il s'est agi de payer la note, car jamais note d'hôtel d'Ecosse ou de Hollande ne fut plus salée que la note qu'elle nous présenta.

On a vite vu Bucharest quand on y vient en touriste seulement. Après avoir visité la cathédrale et deux ou trois églises byzantines modernes, après s'être promené une couple d'heures en voiture, d'une petite éminence d'où la vue est assez belle

et assez étendue à un jardin public planté de beaux arbres, il ne reste plus grand'chose d'intéressant à regarder. C'est à une excursion à Sinaïa que nous consacrons notre journée du lendemain.

Sinaïa est situé dans la montagne, à quatre grandes heures de chemin de fer de Bucharest, en se dirigeant au nord-est, vers la Hongrie, dont une trentaine de kilomètres seulement le séparent. Sinaïa, il y a quelques années encore, n'était qu'un monastère orthodoxe, habité par quelques caloyers ; mais le roi et la reine de Roumanie ont pris ce lieu en affection, ils s'y sont fait construire, à une portée de fusil au delà du monastère, un palais d'été, et, depuis lors, Sinaïa est devenu un des endroits les plus fréquentés, durant la belle saison, de la Roumanie. Les grands seigneurs s'y sont fait bâtir des villas ; de grands et vastes hôtels s'y sont élevés, et l'eau de Sinaïa est, dit-on, d'une fraîcheur et d'une pureté admirables.

On manquerait à tous ses devoirs, en venant en Roumanie, si l'on n'allait visiter Sinaïa. Il faut en convenir d'ailleurs, l'été est terrible à Bucharest. Si la vallée du Danube est glaciale en hiver, durant les mois de la chaude saison, le soleil s'y fait redoutablement sentir. Point d'air, le plus souvent, et quand le vent souffle par hasard, ce sont d'ef-

froyables nuages de poussière qu'il soulève à la façon du sirocco. Dans notre court passage, nous avons pu déjà nous en apercevoir.

L'aspect est bien différent des deux parties de la route qui conduit à Sinaïa. Durant les deux premières heures, nous traversons une plaine immense, sans le moindre accident de terrain, une plaine, il faut bien le dire, d'une prodigieuse fertilité. La récolte du blé s'achève. Elle n'a été que passable cette année, et la sécheresse l'a en partie compromise, mais les maïs sont admirables; nulle part encore je n'avais vu de maïs aussi robustes, aussi drus, élevant leurs tiges avec une telle vigueur, et, pour ainsi dire, une telle exubérance de vie. La récolte sera magnifique. Partout, dans les campagnes, nous voyons hommes et femmes travaillant dans les champs; tout ce peuple paraît actif, laborieux, et c'est une dure vie que la sienne! Hommes et femmes, en ce pays, personne dans le peuple ne mange guère autre chose qu'un pain de maïs sec, mal fait et peu nourrissant, accompagné de quelques oignons. La seule boisson du peuple c'est de l'eau, et il lui faut compter encore avec un terrible ennemi, la fièvre, toujours menaçante dans la vallée du Bas-Danube.

Au bout de deux heures, la physionomie du paysage a changé. Devant nous s'élèvent des collines, et, derrière ces collines, des montagnes ; ce sont les Karpathes qui séparent la Roumanie de la Hongrie. La région devient plus sèche, les champs de maïs se font plus rares, et ici la culture se transforme : c'est la région des vignobles. Toutes les pentes des collines sont couvertes de vignes; la Roumanie aujourd'hui n'en compte pas moins de 200,000 hectares, et chaque année la culture se développe. On vient ici de l'étranger, de France surtout, acheter ces petits vins blancs qui ressemblent aux vins de la Hongrie, qui ont peu de bouquet, mais qui cependant ne sont pas désagréables. Le phylloxera par malheur a fait déjà ici son apparition.

Nous avançons toujours, et nous voici bientôt engagés dans la montagne. J'avais vu déjà en Grèce les lits des rivières servir en été de routes aux piétons; le voyage à Sinaïa me réservait une surprise plus singulière : — le lit d'un torrent servant de tracé à un chemin de fer! Il est vrai que de temps en temps, dans la saison des pluies, le torrent fait des siennes, envahit la voie ferrée, ravine la chaussée, emporte les billes et les rails; cet accident est arrivé pas plus tard qu'au prin-

temps dernier; mais il faut, n'importe où, vivre avec ses ennemis et s'en accommoder de son mieux. On a refait la chaussée, replacé billes et rails, et notre train avance tout doucement aujourd'hui, en parfaite intelligence avec le petit filet d'eau qui glisse en sens inverse, dans le torrent qu'il remonte.

La montée est pittoresque; les collines à droite et à gauche sont vertes, couvertes d'arbres de toutes sortes, où peu à peu le sapin vient à dominer. Çà et là un village grimpe au milieu des arbres, sur les flancs de la montagne; çà et là un rocher nu se dresse à pic et montre ses arêtes vives, toutes blanches, ou ses pentes rapides, noircies par les pluies. Quand nous avons quitté Bucharest, le ciel était sans un nuage, la journée d'été brûlante dès le matin. Il fait frais maintenant; le ciel s'est voilé; tantôt le soleil sourit, tantôt un gros nuage verse sur nous une ondée de quelques minutes. On se croirait en Suisse, et c'est vraiment une petite Suisse que cette partie de la Roumanie.

Il faut maintenant que je fasse une petite confession. En nous rendant à Sinaïa, nous n'allions pas seulement visiter Sinaïa, nous allions répondre à une invitation à déjeuner au palais de Sinaïa,

chez le roi et chez la reine de Roumanie. Par suite de quelles circonstances un Français s'est-il trouvé amené à déjeuner chez un roi, né Hohenzollern, un républicain à s'asseoir à table à la droite d'une reine, — la chose serait un peu longue à expliquer, et au surplus n'intéresserait personne.

Ce qui m'a paru le plus extraordinaire dans ce palais, ç'a été certainement de m'y voir, comme le doge de Gênes à Versailles. Notre entrée dans le palais n'a rien eu du reste de magnifique, car nous n'avons trouvé à la gare de Sinaïa aucun cocher comprenant ni le français, ni l'anglais, ni l'allemand, ni l'italien, ni le grec, et c'est à pied, et en nous dirigeant nous-mêmes, qu'il nous a fallu chercher le chemin du château. J'ai grand'-peur que le déjeuner royal n'ait attendu ce jour-là par notre faute, car il était bien près d'une heure sonnant, quand nous sommes arrivés à la porte du palais de Sinaïa.

J'aurais eu mauvaise grâce à taire cette visite, et il ne me semblerait pas non plus de très bon goût d'en raconter les détails. J'ai trouvé dans la reine de Roumanie une femme toute aimable, toute simple, toute charmante; elle a conquis tous ceux qui l'ont approchée, et j'ai subi son charme comme

tous les autres. Elle aime les lettres, elle les cultive, et c'est en français qu'elle a écrit elle-même ces *Pensées* délicates qui ont paru dans la *Nouvelle Revue*, sous la signature de Carmen Sylva.

Quant au roi Charles Ier, c'est à coup sûr un homme intelligent, bien au courant de toutes les choses de l'Europe, et un esprit juste. Lui aussi s'est montré tout simple et tout affable. J'ai bien peur, hélas! que nous n'ayons, sans le vouloir, commis dans cette visite bien des fautes contre l'étiquette des cours; mais nos hôtes semblaient s'appliquer eux-mêmes à nous faire oublier leur rang, et tout ce qu'ils nous ont montré, c'est un châtelain et une châtelaine nous faisant en toute bonne grâce les honneurs d'un château bâti et orné par eux avec amour, et d'un parc tout rempli de points de vue pittoresques.

On ne peut s'empêcher de se demander quel avenir attend la Roumanie. Ayez bien soin de dire la Roumanie et non la Valachie ou la Moldo-Valachie; les Roumains tiennent beaucoup à être appelés Roumains. La Roumanie, depuis bien longtemps déjà, s'est efforcée de prendre sa place parmi les nations européennes. Le patriotisme ne lui manque pas, ni l'amour-propre, ni l'ambition, et c'est là pour un peuple la première de toutes

les forces. Elle a rompu avec les habitudes de l'Orient; elle a abandonné son costume national, dont aujourd'hui il ne subsiste plus rien pour ainsi dire; elle envoie depuis longtemps ses enfants faire leur éducation en Occident; et si, aujourd'hui, c'est plutôt vers l'Allemagne qu'elle se tourne que vers la France, la chose s'explique par trop de raisons.

Elle possède un sol d'une extrême fertilité. A la grande voie commerciale du Danube, elle a ajouté depuis quelques années un réseau de chemins de fer déjà très développé. Elle est bien administrée, et les progrès qu'elle a faits sont incontestables. Ce qu'elle a contre elle malheureusement, outre les défauts d'une race qui a pris de la civilisation plus souvent encore les vices que les qualités, c'est cette redoutable ennemie qui s'appelle la géographie, la géographie politique aussi bien que la géographie physique. Quand même la Roumanie parviendrait à recueillir de la succession de l'empire ottomam la partie qu'elle convoite, les Balkans ne seraient pas moins là pour l'arrêter au sud, la mer Noire resterait son seul débouché, l'accès de la Méditerranée lui demeurerait interdit. Mais elle est, de plus, étroitement serrée entre l'empire d'Autriche d'une part et l'im-

mense empire slave de l'autre, qui tous deux rêvent de conquérir le bassin du bas Danube, et dont les ambitions seules se sont fait contrepoids jusqu'ici. Quand arrivera quelque jour l'inévitable conflit entre l'Autriche et la Russie, qu'adviendra-t-il alors de la Serbie, qu'adviendra-t-il de la Bulgarie, qu'adviendra-t-il de la Roumanie? Avec ses quelques millions d'habitants, comment celle-ci fera-t-elle pour résister aux convoitises de ses terribles voisins? Et, certes, ce doit être, pour l'un comme pour l'autre, une bien grande tentation que d'accaparer ce petit pays, riche et prospère.

C'est en vain que depuis cinquante ans les diplomates s'appliquent à engourdir cette grave question d'Orient, qui périodiquement se réveille. Elle se posera et d'une façon impérieuse avant que ce siècle ait pris fin. Ce jour-là, elle ne sera pas seulement aux Dardanelles et sur les rives du Bosphore, elle sera au moins autant dans la vallée du bas Danube. C'est un sort bien chanceux que celui des petits Etats à une époque où tant d'énormes agglomérations d'hommes se sont formées et où le droit politique continue, aussi bien qu'aux âges barbares, à s'appeler la force, et je m'explique sans peine les appréhensions des hommes d'Etat roumains qui sont vraiment patriotes.

CHAPITRE XI

SUR LE DANUBE

De Bucharest à Pesth, le chemin de fer transporte les voyageurs en vingt-deux heures, les jours où ne passe pas le train plus rapide de l'Orient-Express. Mais nous n'avons fait en chemin de fer que la première partie du trajet. Les Portes-de-Fer du Danube, ces fameuses Portes-de-Fer que l'on dit un des plus grandioses spectacles de l'Europe, sont non loin de nous : il faut les voir, car savons-nous si l'occasion manquée se retrouverait jamais? Et le seul moyen de voir les Portes-de-Fer, c'est de remonter le Danube en bateau.

A quatre heures et demie, le samedi, 18 juillet,

nous montons dans le train qui doit nous conduire d'abord à Orsova. Il est grand jour, le lendemain, quand nous arrivons à cette ville, où nous allons nous embarquer. La matinée est magnifique ; le grand fleuve jaune resplendit sous la lumière de Juillet. Orsova est une jolie petite ville, toute blanche au milieu de la verdure. Le *François-Joseph*, sur lequel nous allons monter, peint en blanc et couvert de sa grande tente, a un air coquet et confortable ; la douane autrichienne elle-même, qu'il nous faut subir, veut bien ne pas trop bouleverser nos malles : tout s'annonce favorablement, tout nous promet un heureux voyage.

A peine avons-nous remonté le Danube pendant trois quarts d'heure que la vallée se resserre. Les collines s'élèvent et deviennent de véritables montagnes. La nature, si riante tout à l'heure, prend un aspect sauvage : nous voici arrivés aux fameuses Portes-de-Fer.

Il n'y a pas à dire, le spectacle est digne de sa réputation. Oui, certes, nous avons bien fait de quitter le chemin de fer et de prendre la route la plus longue ! Ce que peut rêver l'imagination, même d'un Gustave Doré, est ici dépassé par la réalité. Le Danube, si large il y a quelques minutes et dont un kilomètre séparait les deux rives,

semble n'être plus maintenant qu'une petite rivière. A peine nous paraît-il plus large que la Seine au Pont-au-Change. Une énorme muraille à gauche, une énorme muraille à droite, s'élevant à pic à 200 ou 300 mètres, l'encaisse et l'enferme; il roule d'un mouvement furieux, rapide comme la flèche; quand les débris qu'il emporte et qui passent devant nos yeux ne nous montreraient pas l'énergie du courant, les coups de piston précipités de la machine suffiraient à nous prouver quel effort est nécessaire pour le remonter. Les montagnes succèdent aux montagnes, tantôt à pic, laissant voir la roche aiguë et nue, tantôt couvertes de bois de sapins. Pas un village, pas un château : rien ici que la nature dans toute son énergie farouche. Rien que ces deux puissances : la roche et le fleuve impétueux.

Et pendant deux heures le spectacle continue ainsi, grandiose et sauvage. Par moments, les montagnes s'écartent, le fleuve reprend sa largeur habituelle et s'épanouit; il semble alors un petit lac enfermé de toutes parts comme dans les murailles d'un cirque; puis les montagnes se rapprochent, se rejoignent, et voici un nouveau défilé où le fleuve roule une fois encore comprimé, avec un mouvement furieux, se creusant çà et là en

violents tourbillons. Malheur à la barque que saisirait un de ces tourbillons!

La lutte a été terrible ici entre ces deux puissances, l'eau et le rocher. L'imagination se reporte involontairement aux âges lointains qui en ont été les témoins. En ces temps, le sud de l'Autriche, la Serbie, les parties basses de la Hongrie ont dû longtemps former un lac immense, une véritable mer où tombaient, sans cesse et toujours, les eaux venues des Alpes, des montagnes du Wurtemberg et de la Bohême, des Karpathes; une infranchissable barrière les arrêtait, à l'ouest. Le duel a commencé. C'est l'eau qui a remporté la victoire; elle a trouvé dans ces murailles de granit les failles et les défauts, elle les a percées l'une après l'autre, elle a forcé les cinq ou six enceintes qui lui faisaient obstacle, elle s'est frayé un passage enfin jusqu'à cette vallée au milieu de laquelle court aujourd'hui le bas Danube. Que de siècles a duré cette lutte! Les rochers seuls qui en ont été les témoins, et où d'âge en âge le fleuve a creusé plus profondément son lit, nous en pourraient raconter l'histoire.

Les touristes admirent, et avec raison, les bords de la Meuse aux environs de Liège, les bords de l'Elbe, les bords du Rhin de Mayence à Coblentz;

mais, s'il faut parler de grandeur, rien de tout cela ne saurait être comparé, même de bien loin, à ce passage des Portes-de-Fer. Je ne vois, en un autre genre, que le Cirque de Gavarni, avec le Chaos qui le précède, qui puisse entrer en parallèle.

Qu'on imagine, pendant une quarantaine de kilomètres, un amoncellement de collines et de montagnes jetées en tout sens, pêle-mêle, comme un immense troupeau ; qu'on se figure maintenant une masse d'eau énorme, rencontrant sur son chemin cette formidable barrière, ici tournant les obstacles, serpentant dans les intervalles ; là se frayant de vive force une route à travers quelque roche moins dure : — tel est le spectacle unique au monde, à la fois superbe et terrible, qui nous est offert. L'homme s'y voit en présence de forces auprès desquelles la sienne est bien peu de chose, et il y a je ne sais quoi de religieux dans l'admiration mêlée d'épouvante dont il est impossible de se défendre ici.

Les Portes-de-Fer sont franchies ; maintenant la vallée s'élargit de nouveau et par endroits devient immense ; d'énormes îles se sont formées de place en place, toutes couvertes d'oseraies, de saules et de frênes ; de distance en distance nous nous arrêtons devant quelque village qui rit au

milieu de la verdure. C'est le dimanche; le bruit des cloches, le son de la musique, les cris des enfants viennent gaiement jusqu'à nous. Partout ci les paysans portent la longue blouse blanche, serrée à la taille d'une courroie, et qui flotte au-dessous comme un jupon ou une fustanelle; ils portent aussi un large pantalon de toile blanche; le costume n'a pas changé, depuis les bas-reliefs de la colonne Trajane.

L'après-midi est admirable; l'eau du Danube, sans une ride sous le grand soleil, paraît toute blanche, toute laiteuse, comme cette mer que nous avons vue dans le golfe de Smyrne. Les arbres des îles basses, les arbres de la rive, s'y reflètent tranquillement. Çà et là passe quelque bateau à vapeur descendant la rivière, quelque chaland qui glisse rapidement au fil de l'eau, quelque barque effilée, avec ses deux extrémités relevées en pointe. Le spectacle est tout charmant, d'une harmonie de tons fine et exquise. Quel joli tableau un Claude Lorrain ou un Cuyp eût fait avec ce paysage qui est là devant nos yeux! Le soleil décline à l'horizon, puis se couche dans sa gloire : il est nuit close quand nous arrivons à Belgrade, et nous poussons ensuite jusqu'à Semlin, d'où nous ne repartirons que le lendemain matin.

Je me permettrai de donner un conseil aux voyageurs qui viendront après nous; qu'ils ne manquent pas de faire en bateau à vapeur le trajet d'Orsova à Belgrade, mais qu'ils reprennent le chemin de fer jusqu'à Pesth. Nous avions, nous, pris nos billets d'Orsova à Pesth sur le Danube, et vraiment nous avions eu tort. Le voyage dure bien près de trois jours, et les deux derniers sont les moins intéressants. Sans doute le Danube est toujours un beau fleuve; les collines qui le bordent font souvent de belles lignes; les îles auxquelles il fait une ceinture d'or ou d'argent, selon les reflets de la lumière, sont luxuriantes de végétation; on voit défiler devant soi nombre de petites villes, ou pittoresquement situées sur quelque colline, ou baignant leurs pieds dans le grand fleuve; les clochetons carrés de leurs églises, surmontés de leurs toits capricieux, que couronne une boule d'or, ne manquent pas d'originalité. — On se lasse pourtant et de ces collines, et de ces îles, et de ces villes et de ces villages, et du fleuve éblouissant, toujours calme, toujours uni comme un miroir.

Nous avons ici trouvé d'ailleurs une chaleur terrible, la chaleur suffocante que nous n'avions rencontrée ni à Athènes, ni dans le Péloponèse, ni à Constantinople, ni à Brousse. Pas un souffle d'air

durant le jour, et la réverbération du soleil fatigue nos yeux sur le pont autant que la chaleur fatigue tout notre corps. Pas un souffle d'air la nuit, même en évitant de descendre dans les cabines, et ici hélas! aussi les coussins du salon sont infestés de vermine, aussi bien que les matelas des couchettes. On se lève plus las qu'on ne s'est couché, et la nourriture n'est pas faite pour réparer les forces. On voyage moins aujourd'hui sur le Danube qu'on ne le faisait il y a quelques années, et, les affaires étant moins prospères, le service s'est fort relâché.

Un hasard m'a fait assister, entre deux repas, à la façon dont se fait sur le *François-Joseph* la lessive du linge. Le garçon, un garçon qui nous sert à table en habit noir, coiffé à la Capoul, une rose jaune à la boutonnière, possédant toute la distinction d'un ténor italien, a ramassé consciencieusement et mis en un tas toutes les serviettes du dîner. Il les prend une à une, les étale sur une table, répand sur chacune quelques gouttes d'eau, après les avoir détripées, et les empile. La pile faite, il reprend chaque serviette encore moite et la replie avec soin. Voilà la lessive terminée. J'ai voulu m'assurer si le procédé était habituel, et j'ai vu en effet, trois jours durant, la même opération

se renouveler avec la même conscience, et sans le moindre mystère d'ailleurs.

J'imagine que, lorsqu'une serviette se trouve par trop tachée, on veut bien lui faire les honneurs d'un lavage pour tout de bon. Mais ce n'est pas chose ragoûtante de penser que l'on essuie, au souper, sa moustache avec une serviette qui a essuyé le matin, à sept heures et demie, la moustache d'un premier monsieur, et à midi celle d'un second monsieur, sans parler des divers messieurs de la veille et de l'avant-veille. Vous me croirez sans peine, si j'ajoute que, cette découverte faite, je me suis privé des serviettes du *François-Joseph*. On a, en Autriche, des idées sur la propreté un peu différentes des nôtres, et j'ai bien peur que la façon dont on faisait la cuisine à bord de notre bateau ne ressemblât fort à celle dont on y lavait les serviettes !

Enfin, à la fin du troisième jour, vers quatre heures de l'après-midi, voici la citadelle d'Ofen qui se montre à notre gauche sur une haute colline ; voici à notre droite, dans la vaste plaine, une grande ville qui s'étale : — c'est Pesth, et nous quittons le *François-Joseph,* aussi contents d'en descendre, qu'à Orsova, nous avions eu de plaisir à y monter. J'ignorais encore le cadeau que m'a-

vait fait le beau Danube : il m'avait donné la fièvre, et je m'en suis aperçu dès le lendemain.

J'arrête ici ces notes de voyage. On a assez parlé de Pesth en France cette année, pour que je n'aie rien à dire au lecteur qu'il ne connaisse déjà. Vienne, non plus, n'est pas à découvrir. De Vienne à Paris on se rend en vingt-sept heures si l'on veut, par le train de l'Orient-Express ; en trente-deux heures par la nouvelle route de l'Arlberg. Nous avons pris le plus long ; nous avons traversé la Bohême, nons sommes remontés jusqu'à Dresde, jusqu'à Berlin, et nous nous sommes arrêtés au retour à Nuremberg et à Heidelberg. Notre dernière station dans l'empire d'Allemagne, c'est Strasbourg, et celle-ci est vraiment douloureuse.

Tout à coup un nom retentit aux oreilles du voyageur : Avricourt ! Voici la France enfin. Nous entendons parler la langue française ; nous reconnaissons le tricorne des gendarmes français ; il n'est pas jusqu'aux douaniers français qu'on ne serait tenté de presser sur son cœur. Ah ! si le drapeau aux trois couleurs était là, qu'on le baiserait volontiers !

Nous roulons, nous roulons, de toute la vitesse

du train express à travers la Lorraine, à travers la Champagne, à travers l'Ile-de-France. Partout on achève la moisson. Nous avons suivi la moisson dans tout ce voyage. Nous l'avons vu faire en Grèce, nous l'avons vu faire dans la plaine de Brousse, nous l'avons vu faire en Bulgarie, en Roumanie, en Hongrie, en Bohême, dans l'Allemagne du Nord et dans la Bavière; la moisson que l'on fauche ici est une moisson française, et elle est belle, et elle va remplir de bonnes gerbes les granges des paysans, et plus tard leurs poches de bon argent. Le beau pays et le bon pays que la France! Et comme on lui rend mieux justice encore quand on le revoit après l'avoir quitté!

Paris, Paris, voici Paris! Nous franchissons les fortifications; nous revoici dans la grande ville. On était parti joyeux pour un long voyage; on revient, pour ainsi dire, plus joyeux encore. On va retrouver les êtres que l'on aime, le chez soi, la maison bien connue, où tous les objets sont comme de vieux amis, et ses habitudes de tous les jours; et sa table de travail. Les fatigues, les ennuis, tout est oublié; il ne reste plus que les bons souvenirs: le soleil de la Grèce et de l'Orient, dont on rapporte un rayon au fond de ses yeux, pour réjouir les tristes hivers parisiens. On accroche,

ici ou là, les portières, les tapis, les morceaux d'étoffes brochées d'or, achetés au bazar de Constantinople.

Vieux tapis de prière à demi usés par les genoux des fidèles du prophète, broderies dont l'étoffe a plus d'un trou, soyez les bienvenus dans ce modeste logis, car souvent, en vous regardant, notre imagination retournera au pays d'où vous venez, et ce beau rêve des *Mille et une nuits* dont nous sortons redeviendra pour nous une réalité.

FIN



TABLE DES CHAPITRES

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

Collection grand in-18. — Prix : 3 fr. 50.

ALLARD (LÉON). — Les Vies muettes, 3e éd.
ANGE BENIGNE. — Les Vieilles Maîtresses, 5e édit. — M. Daphnis et Mademoiselle Chloé, 4e édit. — Perdi, le Couturier de ces Dames, 4e édit. — Nos Charmeuses, 3e édit. — Dans le Train, 3e éd.
BAUQUENNE (ALAIN). — L'Amoureuse de Maître Wilhelm, 5e édit. — L'Ecuyère, 5e édit. — Ménages Parisiens, 6e édit. — La Maréchale, 7e édit. — Noces Parisiennes, 5e éd. — La Belle Madame Le Vassart. 11e édition.
BEAUREPAIRE (DE). Le Roman d'un officier de fortune, 3e édit.
BERGERAT (EMILE). Le Faublas malgré lui, 3e édition. — Le Viol, 11e édition.
BERGERET (GASTON). — Dans le Monde officiel, 3e édit. — La Famille Blache, 3e éd.
BLACHE (NOEL). — Césarin Audoly, 3e éd. — Au Pays du Mistral, 3e édit. — Clairs de Soleil, 3e édit.
BOBILLOT (le sergent). — Une de ces dames.
BONNIÈRES (ROBERT DE). — Les Monach, 13e édit. — Mémoires d'aujourd'hui, 1e série, 3e éd. — Mémoires d'aujourd'hui, 2e série.
BOUTELLEAU (GEORGES). — Méha. — La Demoiselle.
BURANI (PAUL). — Le XXIe arrondissement.
CANIVET (CHARLES). — Les Hautemanière.
CHAMPSAUR (FÉLICIEN). — Dinah Samuel, 7e édit. — Miss América, 4e édit.
CHETELAT (PAUL). — Le Monde où l'on s'abuse.
CIM (ALBERT). — Deux Malheureuses. 3e édit. — Service de nuit, 3e édit. — Les Prouesses d'une fille.
COEUR (PIERRE). — Les Derniers de leur race.
CUREL (FRANÇOIS DE). — L'été des fruits secs, 3e édit.
DANAY (HENRI). — Les deux amours de René.
DANIEL DARC. — Voilà l'plaisir, Mesdames! 4e édit. — Canifs et Contrats, 3e édit. — Une Aventure d'Hier, 3e édit.
DELAIR (PAUL). — Les Contes d'à-présent. — Louchon.
DELAROA (JOSEPH). — Madame Palabau.
DELPIT (ALBERT). — Amours cruelles. — Les Dieux qu'on brise. — Le Fils de Coralie. — La Marquise. — Solange de Croix-Saint-Luc.
D'HARVILLE. — Lucien Gaudran.
DHORMOYS (PAUL). — Sapajou.
FORSAN. — Les Incertitudes de Livia, 3e édit. — Dans la vieille rue.
GAGNIÈRE (A). — La Reine Marie-Caroline de Naples.
GERFAUT (PHILIPPE). — Le Passé de Claudie, 3e édition.
GOBIN. — A l'Atelier, 3e édit. — Un Conseil de Famille, 3e édition.
GOUDEAU. — (EMILE). — Fleurs de Bitume, 2e édit. — Poèmes ironiques, 2e édit. — La Vache enragée.
GUY DE MAUPASSANT. — Les Sœurs Rondoli, 20e édition. — Monsieur Parent, 12e édit.
E. GUYON. — Les Soirées de la Baronne, 4e édition.
HERISSON (COMTE D'). — Journal d'un officier d'ordonnance, 55e édit. — Journal d'un interprète en Chine, 25e édit.
LAUNAY (DE). — Culottes rouges, *avec illustrations par O'Bry*, 3e édit. — Les demoiselles Sevellec, 3e édit. — Les Joyeuses. — Discipline, 3e édit.
LE BRETON (ANDRÉ). — Madame la Députée, 3e édit. — Le Crime des autres.
LEGOUX (JULES). — Les Propos d'un Bourgeois de Paris, 3e édit.
MAIRET (JEANNE). — Jean Méronde, 3e édition. — Une Folie.
MAIZEROY (RENÉ). — Bébé million.
MARC DE CHANDPLAIX. — Louloute.
MAURENS (GEORGES). — M. le Préfet.
MAYSTRE (H). — L'Adversaire.
MAZERAC (JULES). — Histoire des bords de la Garonne.
MIROUX (ALBERT). — Jean Marcellin.
MOUEZY (ANDRÉ). — L'Oncle de Danielle, 3e édit. — Fiamma, 3e édit.
OHNET (GEORGES). — Serge Panine. — Le Maître de Forges. — La Comtesse Sarah. — Lise Fleuron. — La grande Marnière.
PAGAT (H). — La bonne en or, 3e édit.
PARABÈRE. — Louis de Montval.
PEYREBRUNE (G. DE). — Les Frères Colombe.
SAINT-LANDRI. — Le Roman d'un Imbécile, 3e édit. — Les Inconscients, 3e édit.
SARCEY. — Le Mot et la Chose, 4e édit. — Souvenirs de Jeunesse, 11e édition.
THEO-CRITT. — Nos farces à Saumur, 17e édit. — Le 13e Cuirassiers, 13e édit. — La Vie en culotte, 7e édit. — La Colonelle Durantin, 7e édit. — Les Loisirs d'un hussard, 5e édit. — Journal d'un officier malgré lui, 4e édit.
THEURIET (ANDRÉ). — La Maison des Deux Barbeaux. — Les Mauvais Ménages, 10e édit. — Sauvageonne, 10e édition. — Michel Verneuil, 12e édition. — Eusèbe Lombard, 11e édition.
VAST-RICOUARD. — Claire Aubertin, 9e édit. — Séraphin et Cie, 12e édit. — La Vieille Garde, 22e édit. — La Jeune Garde, 18e édit. — Le Général, 10e édit. — Vierge, 11e édit. — Le Chef de Gare, 9e édition. — Le diable à quatre.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.